

Gènes toniques

McDermid, Val

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Val McDermid

GÈNES TONIQUES



**LE MASQUE
DE L'ANNÉE**

Les faits relatés dans ce roman sont entièrement conformes aux possibilités de la science actuelle; quelque part dans le monde, des médecins se livrent très probablement à de telles pratiques, contre de fortes sommes d'argent.

Je tiens à remercier le Dr Gill Lockwood qui m'a fourni l'essentiel des renseignements médicaux et scientifiques ainsi que David Hartshom du laboratoire *Cellmark* pour ses lumières sur le séquençage de l'ADN. Quant au reste, je dois beaucoup à Lee D'Courcy, Diana Cooper, Yvonne Twiby, Jai Penna, Paula Tyler, Brigid Baillie et au service de presse de *l'Human fertility and Embryology Authority*.

À Fairy, Lesley, et à toutes les mères lesbiennes qui ont contrevenu à un certain ordre moral, et aussi pour Robyn, Andrew et Jack

Le jour où l'annonce de la mort de Richard parut dans le *Manchester Evening Chronicle*, je compris que je ne pouvais plus attendre pour remettre de l'ordre. Mais avant de m'atteler à la tâche, j'avais encore quelque chose à faire. Debout dans l'encadrement de la porte, le Polaroid à la main, je pris la mesure du chaos envahissant le salon de celui qui avait été mon amant pendant trois ans. Je promenai lentement l'objectif de l'appareil dans toute la pièce, enregistrant consciencieusement le fouillis dans ses moindres détails, segment par segment. Sur ce coup-là, je ne pouvais vraiment pas me fier à ma mémoire. Richard était parti; bien sûr, mais ce n'était pas une raison pour prendre des risques inutiles. Le privé qui joue à ça a autant de chances de manger sa retraite tranquillement qu'un employé de Robert Maxwell.

Une fois établi un état des lieux exhaustif de la pièce - qui est un reflet de mon propre salon, de l'autre côté de la cloison - je me lançai dans mon entreprise titanesque; je commençai par faire des piles : les bouquins avec les bouquins, idem pour les revues, les C.D., les cassettes, les vidéos en service de presse et tous les vestiges qu'un critique de rock peut laisser derrière lui; puis je me mis à les classer. Les livres par ordre alphabétique, dans la bibliothèque; les C.D. aussi. Quant aux cassettes, je les empilai dans le meuble de rangement que Richard avait acheté spécialement à cet effet un dimanche où je l'avais traîné chez Ikéa - ce qui revenait à acheter une bague de fiançailles en ces années 90. Je le lui avais même monté de mes mains, mais il ne s'y était jamais habitué, préférant les piles en équilibre instable et les tas à même le sol aux quatre coins de la pièce. Je refoulai la vague d'émotions qui montait avec les souvenirs et continuai à travailler d'arrache-pied. Les revues furent reléguées dans la véranda unissant nos deux maisons par l'arrière bien plus étroitement que nous n'avions envisagé d'unir nos destinées.

Je m'adossai au mur et jetai un regard circulaire dans la pièce; quand on dit « c'est un sale boulot, mais il faut bien que quelqu'un le fasse », pourquoi se figure-t-on toujours qu'on passera au travers ? Je m'y recollai de plus belle avec un gros soupir. Je vidai les cendriers, pleins à ras bord de mégots de pétards, et plaçai tous les crayons et stylos dans une canette de Sapporo sciée toujours utilisée ainsi. Je ramassai les papiers en tous genres - feuilles de brouillon et enveloppes sur lesquelles il avait griffonné des numéros de téléphone et des citations d'une importance vitale - en m'efforçant de ne pas ajouter à leur désordre, et portai le tout dans la pièce qui lui servait de bureau quand elle n'était pas occupée par Davy, son fils de 9 ans, lors

de ses visites régulières. Je lâchai l'ensemble sur le bureau, au sommet d'une pile d'aspect en tous points identique.

De retour dans le salon, je fus soufflée par le résultat de mes efforts : on aurait dit une pièce dans laquelle j'aurais pu être bien. Sans le souk habituel, on parvenait à discerner le motif du tapis marocain fatigué qui couvrait presque tout le sol et les canapés étaient enfin à même d'accueillir les cinq personnes pour lesquelles ils avaient été conçus. Je découvris que le plateau de la table basse était en verre. J'avais essayé pendant une éternité d'inciter Richard à introduire un semblant de civilisation dans la pièce, mais il m'avait opposé une résistance farouche. J'avais fini par arriver à mes fins, c'est entendu, mais je ne peux pas dire que j'en étais ravie; et puis, je n'arrivais pas à m'ôter de la tête les raisons de cette mise en ordre - ni ce qui allait suivre. L'annonce de la mort de Richard n'était que le prélude à une succession d'événements probablement bien plus éprouvants qu'une séance de ménage.

J'envisageai de broser le tapis, mais il me vint à l'esprit que ce genre de zèle pourrait sembler un peu bizarre après la perte d'un amant; il ne fallait pas que ça fasse bizarre. Je repassai chez moi pour troquer le pantalon de survêtement et le tee-shirt endossés pour faire le ménage contre quelque chose convenant mieux à une veuve éplorée. Une jupe portefeuille en laine anthracite soldée chez *French Connection* et un col roulé noir en lambswool choisi tout bonnement parce qu'il me donnait l'allure de la mort elle même. Il y a des moments dans la vie d'un privé où il vaut mieux avoir l'air sur le point de tomber dans les pommes qu'afficher la pêche de Wonder Woman au décollage.

J'allais refermer la porte de la véranda derrière moi en rentrant chez Richard lorsque le carillon se mit à égrener assez mal à propos les notes tonitruantes du riff de guitare d'Eric Clapton dans *Layla*.

— Merde, grommelai-je.

On a beau faire, on ne peut pas penser à tout. Je ne me souvenais pas des autres possibilités offertes par le carillon « vingt grands riffs de guitare » de Richard, mais il devait forcément y avoir quelque chose de plus approprié que les vagissements de la lyre de Clapton. Peut-être quelque chose des Smiths, songeai-je confusément en essayant de me composer une expression convenable pour une femme qui vient de perdre son compagnon. Mais quelle tête suis-je censée faire ? trouvais-je le temps de penser. Quel maquillage pour la femme en deuil, cette saison ? Même pas moyen de jouer la carte des traînées de mascara sur les joues avec la mode fluo.

Je pris une profonde inspiration, m'en remis à ma bonne étoile et ouvris la porte. La chroniqueuse judiciaire du *Manchester Evening Chronicle* se tenait sur le pas de la porte. Sa chevelure noire évoquait

plus que jamais une explosion dans une usine de perruques.

— Kate, fit Alexis, ma meilleure amie, en s'avancant pour me prendre dans ses bras. Je ne peux pas y croire, poursuivit-elle d'une voix qui se brisait un peu. (Elle s'écarta pour me considérer, les larmes aux yeux; envolée, la journaliste cynique toujours en quête de sensationnel.) Pourquoi tu n'as pas appelé ? Quand j'ai vu dans le journal... Kate, mais qu'est-ce qui s'est passé ?

Je regardai par-dessus son épaule. Pas un chat dans la rue. Je l'entraînai fermement à l'intérieur avant de refermer la porte sur nous.

— Rien, Richard va très bien, répondis-je en ouvrant la marche.

— Quoi ? fit-elle en se figeant sur place, les sourcils froncés. Il va très bien ! Alors pourquoi je viens de lire dans le journal qu'il est mort ? Et s'il va très bien, pourquoi est-ce que tu nous joues « la mariée était en noir » alors que tu sais pertinemment que cette couleur te fait ressembler à la fiancée de Frankenstein ?

— Si tu veux bien me laisser en placer une, je t'explique, fis-je en passant dans le salon. Crois-moi, Richard n'a rien du tout.

Alexis s'arrêta net sur le seuil, le temps d'intégrer la propreté immaculée de la pièce.

— Si, si, obligé, dit-elle avec son fort accent de Liverpool, rehaussé par la suspicion comme le filet rouge relève une pâte dentifrice. Il a forcément quelque chose pour avoir laissé briquer son salon comme ça; au moins une dépression nerveuse. Écoute, KB, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Je n'arrive pas à croire que tu lises les avis de décès, dis-je en m'affalant sur le canapé le plus proche.

— Je ne les lis pas, d'habitude, convint Alexis en se laissant tomber sur le canapé en face de moi. J'étais du côté de Moss Side à attendre la déclaration de l'inspecteur de service, au sujet d'une petite algarade avec Uzi et Rottweiller refroidis à la clé, et ils ont tellement brodé là-dessus que j'ai épluché tout le canard à part les pubs de thés dansants. Et j'ai bien fait, la preuve. Alors qu'est-ce qui se passe ? Et s'il n'est pas mort, qui a-t-il emmerdé au point qu'on lui fasse un plan aussi mortel ? s'enquit-elle en pointant un index vengeur et taché de nicotine sur le bout de papier qu'elle avait amené.

— C'est moi qui ai fait passer l'annonce.

— C'est une façon de le larguer, alors, coupa Alexis; mais je croyais que vous aviez fini par tout mettre à plat ?

— On l'a fait, grinçai-je, les dents serrées.

Aplanir les difficultés de ma relation avec Richard aurait pris un bon mois à l'effectif d'une entreprise de repassage industriel au grand complet; à nous, ça nous avait pris plus longtemps.

— Alors qu'est-ce qu'il y a ? demanda Alexis d'un ton agressif. Qu'est-ce qui vaut la peine de coller une attaque à tout le monde en

faisant croire qu'un vieil ami a cassé sa pipe ?

— Tu ne peux pas laisser tomber l'exagération journalistique, pour une fois ? soupirai-je. Personne ne lit les avis de décès au-dessous de 60 ans, tu le sais aussi bien que moi. J'avais besoin d'un nom et d'une adresse en béton, alors je me suis dit que je pouvais utiliser ceux de Richard sans que personne en sache rien, puisqu'il revient seulement à la fin de la semaine, exposai-je; d'ailleurs personne n'en saura rien si tu la boucles.

— Ça, ça dépend de toi; tu dois m'expliquer de quoi il retourne, fit Alexis d'un ton rusé, oubliant sa rage d'avoir manifesté de la compassion pour des clous, maintenant qu'elle flairait la piste de l'article à sensation. Je veux dire, je crois qu'il va tout de même remarquer quelque chose, ajouta-t-elle en balayant l'air de la pièce d'un geste éloquent. Il n'est sans doute pas au courant que ce tapis est à motifs.

— J'ai pris des Polaroids avant de m'y mettre, expliquai-je. Quand j'aurai fini, je remettrai tout en désordre. Il ne se rendra compte de rien du tout.

— Sauf quand je lui montrerai la coupure de presse, répliqua Alexis. Allez, crache, KB. À quoi tu joues ? C'est quoi, ce numéro de veuve éplorée ?

Elle se renversa sur le canapé et alluma une cigarette. Adieu les cendriers propres !

— Je ne peux rien te dire, fis-je gentiment; secret professionnel.

— Secret professionnel mon cul, persifla Alexis. C'est à moi que tu causes, pas aux flics. Allez, accouche, sinon, le premier truc que Richard verra en rentrant, c'est...

Je fermai les yeux et marmonnai une vieille malédiction gitane. Non pas que je parle Rom, j'avais dû trop souvent refuser d'acheter des trèfles à quatre feuilles; je sais très bien ce que disent les vieilles gitanes, vous pouvez me croire. Je pesai le pour et le contre : je pouvais tenter le bluff et espérer qu'elle ne dirait rien à Richard, espérance fondée sur le profond mépris que l'un et l'autre affectaient pour leurs spécialités professionnelles respectives. D'un autre côté, la perspective d'expliquer à Richard que j'étais à l'origine de l'annonce de sa mort ne me disait rien du tout. Je craquai :

— Bon, mais alors ça reste entre nous, fis-je de mauvaise grâce.

— Et pourquoi ? rétorqua Alexis.

— Parce qu'avec un peu de chance, l'affaire sera devant les tribunaux dans un jour ou deux, et si tu balances tout avant, les escrocs vont prendre la fuite par le prochain train et il n'y aura plus moyen de les coincer.

— On t'a jamais dit que t'as un peu tendance à en rajouter, KB ? demanda Alexis avec un sourire goguenard.

— Elle me plaît, celle-là ! Surtout venant de la fille qui commence son article de ce matin par « Des agents secrets investissent à l'aube le nid d'amour du roi de la came » alors qu'on sait pertinemment toutes les deux que deux mecs des Stups ont fait une descente chez la petite copine d'un dealer minable.

— Ouais, bon, on est bien forcé de monter un peu la sauce, sinon ça sort pas de la rédaction, mais c'est pas la question. Je veux savoir pourquoi Richard est censé être mort.

— C'est une histoire longue et compliquée, profèrai-je dans un dernier effort pour désamorcer sa curiosité.

Alexis souffla un cyclone de fumée par les narines avec un sourire goguenard. Puff le dragon magique aurait signé illico un contrat d'entraînement exclusif s'il avait vu ça.

— Génial, exulta-t-elle, ce sont mes préférées.

— Je bosse pour une entreprise de marbrerie funéraire, expliquai-je; ce sont les plus gros fournisseurs de pierres tombales du sud de Manchester. Ils se sont adressés à nous parce que des tas de gens se sont plaints d'avoir payé des pierres tombales qui ne leur ont jamais été livrées.

— Carrément des taxeurs de pierres tombales ?

— Pire, rétorquai-je du fond du cœur. (pour moi, ça ne faisait pas un pli : dans cette affaire, j'avais vraiment affaire à des ordures.) Mes clients ne sont que les victimes accidentelles d'une magouille dégueulasse. D'après ce que je suis parvenue à découvrir jusqu'à présent, il y a au moins deux personnes dans le coup, un homme et une femme. Ils se pointent à la porte des gens qui viennent d'avoir un décès et ils se font passer pour des représentants de la boîte de mes clients. Ils sortent des cartes commerciales avec adresse et téléphone, et tout est complètement kasher. Le seul truc, c'est que leurs noms sont inconnus au bataillon. Ils ne se servent pas de noms des membres de l'équipe de mon client. Ce sont des petits malins : ils se pointent toujours le soir, en dehors des heures de bureau, comme ça les gens qui auraient un doute ne peuvent pas passer de coup de fil chez mon client pour se renseigner. Et toujours en solo, tout en finesse : quand c'est une femme qui est morte, c'est la femme qui rapplique. Si c'est un homme, c'est lui qui y va.

— Et alors comment ils la jouent ?

— Ils y vont de leur couplet de condoléances, et puis ils expliquent qu'ils ont lancé une campagne de visite de la clientèle à domicile parce que c'est une approche personnalisée pour le choix d'un monument funéraire. Là-dessus, ils enchaînent sur un boniment promotionnel comme s'ils vendaient du double vitrage ou autre chose, du genre : occasion à saisir absolument, arrivage exceptionnel de marbre de Carrare ou de granit d'Aberdeen, vous pouvez être l'heureux

bénéficiaire de notre tarif de réclame, offre à durée limitée.

— Ouais, ouais, ouais, grogna Alexis; et s'ils signent pas le soir même, le cadeau promotionnel leur file sous le nez. J'ai bon, ou j'ai bon ?

— T'as tout bon. Alors ces pauvres zigues, déjà sur les genoux parce qu'ils viennent de perdre leur compagnon, leur mari, leur femme, leur mère, leur père, leur fils ou leur fille se font refaire sans un pli, rien que pour permettre à un sale petit escroc de se payer un nouveau complet chez un bon tailleur ou un putain de téléphone portable, conclus-je d'un ton rageur.

Je sais par cœur tout ce qu'on peut raconter sur la distance émotionnelle qu'il faut garder dans le boulot, mais il y a des cas où le sang-froid cesse d'être raisonnable pour devenir inhumain; c'en était un.

Alexis alluma une autre cigarette.

— De vrais chacals, proféra-t-elle en secouant la tête d'un air dégoûté. Des charlatans plaqué or. Alors comme ça, ils empochent le blé et ils disparaissent dans la nuit en laissant tes clients ramasser les morceaux ?

— En gros, c'est ça. C'est vraiment une belle paire d'enfoirés sans scrupules. J'ai interrogé certaines victimes et il y en a qui m'ont carrément raconté que la femme les avait traînés jusqu'au bas de laine planqué dans un trou de mur pour obtenir la totalité du versement en liquide.

Je secuai la tête au souvenir du visage des victimes, passant par une suite d'émotions de plus en plus pénibles à voir : d'abord le chagrin en plantant le décor du deuil, puis la colère à l'évocation de la façon dont on les avait appâtés, et enfin un mélange de honte et de rancune quand ils se souvenaient comment ils avaient marché.

— Et ça ne sert à rien de leur dire qu'un vieux renard rompu à toutes les magouilles aurait tout gobé. Le pire, c'est que même moi j'aurais marché, conclus-je d'un ton amer.

— C'est le chagrin qui fait ça, renchérit Alexis. La dernière chose à laquelle tu t'attends, c'est à ce qu'on se foute de ta gueule. T'as qu'à voir combien de familles finissent par ne plus se parler pendant des années à cause d'une maladresse commise pendant les premiers jours du deuil, quand tout le monde marche au radar avec la cervelle passée au mixer et le cœur avec. Quand Theresa, la seconde femme de mon oncle Jo, a eu le malheur de porter la fourrure de grand-maman à l'enterrement de la pauvre chérie, ça a été comme si elle était morte aussi. Papa a même pas laissé maman leur envoyer la moindre carte postale pendant une bonne dizaine d'années, jusqu'à ce qu'oncle Jo ait le cancer à son tour, pauvre vieux.

— Ouais, bon, ça aurait pu arriver à n'importe qui, d'accord, mais ça

ne les aide pas du tout; le seul truc qui pourrait les soulager, ce serait l'arrestation des salauds qui les ont escroqués.

— Et les flics, alors ? Il y a pas eu de plainte déposée ?

— Une ou deux à ma connaissance. La plupart des gens se sont contentés d'appeler mon client. Ils ont leur fierté, voilà tout; tu ne crois pas ? Les gens n'ont pas envie que tout le monde se dise qu'ils ne sont plus à la hauteur parce qu'ils ont perdu un proche, surtout s'ils palpent un petit héritage; total, les flics n'ont que quelques témoignages isolés à se mettre sous la dent.

Je n'allais pas expliquer à une chroniqueuse judiciaire que l'affaire ne présentait pas un caractère d'urgence absolue aux yeux des forces de l'ordre. Elles luttaient pied à pied avec une prolifération de crack et d'armes à feu qui semblait réclamer son tribut de nouvelles victimes chaque semaine, en dépit d'une prétendue trêve entre les bandes.

Alexis se fendit d'un sourire cynique :

— C'est pas vraiment le genre de gros coups dont les gars du CID sont si friands, en plus. Pour qu'ils commencent à mettre leur nez dedans, il aurait fallu qu'un journaliste dans mon genre tombe dessus et balance deux ou trois gros titres; là, ils auraient bien été obligés de tirer leur épingle du jeu.

— Il est trop tard pour ça maintenant, répliquai-je fermement.

— Patate, fit Alexis. Alors tu as fait passer l'annonce de la mort de Richard pour essayer de les faire rappliquer ?

— Je ne voyais pas comment les retrouver autrement. Le témoignage des victimes prouve clairement qu'ils travaillent avec les avis de décès des quotidiens. Richard est sur les routes, dans le sillage de je ne sais quel groupe en tournée, alors je me suis dit que j'allais en profiter pour ranger et faire la poussière pendant qu'il n'est pas là pour se rebiffer. Si tout se passe bien, quelqu'un va se pointer dans la demi-heure.

— Bien joué, dit Alexis d'un ton approbateur. Pourvu que ça marche. Mais pourquoi tu t'es pas servie du nom et de l'adresse de Bill ? Il est toujours en Australie, non ?

— C'est ce que j'aurais fait, répliquai-je en secouant la tête, mais son avion arrive cet après-midi. (Bill Mortensen, l'actionnaire principal de Mortensen & Brannigan, détectives privés et consultants en sécurité, venait de passer trois semaines en Australie; c'était sa deuxième incursion dans l'hémisphère sud en l'espace de six mois, et cette fréquence commençait à me compliquer considérablement l'existence.) Il va transformer sa maison en clinique pour victime du décalage horaire. Il ne restait donc que Richard. Désolée de t'avoir fait faire une visite de condoléances pour du beurre; et je suis navrée que ça t'ait bouleversée, ajoutai-je.

— C'est bon. J'ai l'impression que je n'y ai pas vraiment cru, tu vois

ce que je veux dire ? Je me disais que c'était une blague de débile, parce que j'arrivais pas à imaginer comment tu aurais pu ne pas me prévenir qu'il avait cassé sa pipe. Tu vois ce que je veux dire. Et puis j'ai pas fait le trajet pour rien : il fallait que je passe de toute façon. J'avais un truc à te dire.

Pour une raison ou une autre, Alexis avait cessé de me regarder en face. Elle considérait la pièce d'un œil vague, comme si les murs de Richard étaient la source de toute inspiration. Elle finit pourtant par s'arracher à la contemplation de la peinture défraîchie pour se mettre à farfouiller dans son sac à main, si gigantesque que le mien passe pour un sac de soirée à côté.

— Eh ben dis-le, m'impatientai-je après un silence assez long pour laisser le temps à Alexis d'exhumer un paquet de cigarettes neuf, d'en déchirer la Cellophane et d'en allumer une.

— C'est Chris, lâcha-t-elle d'une voix lugubre.

Encore un long silence. La copine d'Alexis, Chris, est architecte dans un cabinet collectif. Elles sont ensemble depuis plus longtemps que Mickey et Minnie. La maison de leurs rêves, bâtie d'après un plan original aux confins du monde civilisé, était finie depuis peu; et voilà qu'Alexis empruntait à son sujet le ton des présentateurs de la BBC pour annoncer un deuil ou une séparation dans la famille royale.

— Eh ben, qu'est-ce qu'elle a, Chris ? demandai-je nerveusement.

Alexis se passa la main dans les cheveux et me jeta un coup d'œil par en dessous avant de proférer :

— Elle est enceinte.

Avant que je puisse dire un mot, le carillon fit éclater de plus belle le riff de *Layla*.

Je la regardai et elle me rendit mon regard. Je vis du vrai bonheur tempéré par un soupçon d'appréhension. Alexis, elle, vit mes plombages au grand complet, je le crains. Avant que j'aie pu remettre mes cordes vocales en route, Alexis avait bondi sur ses pieds et s'apprêtait à s'éclipser par la véranda.

— Ça, c'est ton escroc. Vaut mieux que je m'arrache, dit-elle. Je vais passer par chez toi. Donne-moi un coup de fil après, lança-t-elle encore au vol avant de disparaître.

Assez sonnée pour avoir l'air de quelqu'un qui vient de voir toute sa famille emportée par un accident invraisemblable, je gagnai la porte d'entrée dans une hébétude complète. Le type qui se tenait derrière avait la touche du stagiaire dans une entreprise de pompes funèbres de haut vol. Costume sombre, chemise blanche étincelant à la lumière des réverbères comme dans une pub de lessive, cravate noire unie. Même sa chevelure était d'un noir brillant assorti à celui de ses chaussures. Une seule fausse note : au lieu de la mine de déterré attendue, il arborait le genre de hâle discret qui reste au-dessus des moyens de beaucoup d'entre nous au mois d'avril.

— Mrs Barclay ? s'enquit-il d'une voix grave et pleine de dignité.

— C'est moi, rétorquai-je en m'efforçant de chevroter.

Il coula dans sa poche de poitrine une main serpentine qui ressortit munie d'une carte professionnelle.

— Mrs Barclay, je suis Will Allen. Je suis sincèrement navré de la perte que vous venez de subir, dit-il sans me tendre la carte.

— Vous êtes un ami de Richard ? Vous travaillez... enfin, vous travailliez... avec lui ?

— Je regrette, Mrs Barclay. Je n'ai pas eu le privilège de connaître feu votre mari. Non, je représente Greenhalgh et Edwards. (Il me tendit cérémonieusement la carte avec une petite torsion du poignet en guise de fioritures.) Je me demandais si je pourrais vous parler un petit moment tranquillement, sans vous bousculer ?

Je regardai la carte et reconnus aussitôt la typo des automates à cartes de visite qu'on trouve dans les stations-service d'autoroute. Le top, c'est à Hilton Park, sur la 6; ils ont un papier à grain d'un chic fou. On balance trois sous dans la fente, on choisit son caractère, on tape son texte et on récolte soixante cartes commerciales. Pas de questions embarrassantes. L'une des grandes énigmes de l'univers, c'est la constance avec laquelle les escrocs utilisent les possibilités offertes par les nouvelles technologies bien avant les honnêtes gens. La plupart en étaient encore à jeter un œil vague sur les automates à cartes de visite en allant aux toilettes que les méchants faisaient déjà la queue

pour se procurer des cartes bidons. Pour en revenir au faux que je tenais entre les mains, il m'annonçait que Will Allen était expert-conseil en deuils chez Greenhalgh et Edwards, Marbriers funéraires, The Garth, Cheadle Hulme.

— Entrez, dis-je d'une voix blanche, et je fis un pas de côté pour le laisser passer.

En fermant la porte, je vis Alexis qui sortait de chez moi en me faisant un grand signe enthousiaste.

Allen se dirigeait d'un pas hésitant vers le salon, seule porte ouverte du couloir. J'avais fait l'impasse sur le ménage complet de la maison.

— Je vous en prie, installez-vous, repris-je en le guidant à l'intérieur et en l'orientant vers le canapé qu'Alexis venait de quitter.

Il s'assit en pinçant soigneusement son pantalon aux genoux. A la lumière, le costard gris anthracite sortait plus de chez Jasper Conran que de Marks & Spencer; manifestement, ça payait de dépouiller les veuves.

— Merci d'avoir accepté de me recevoir, Mrs Barclay, dit Allen de sa voix chaude toute dégoulinante de sollicitude.

L'air de sortir de chez le coiffeur, rasé de frais, il affichait une ressemblance troublante avec John Cusack dans ses moments les plus désarmants.

— Est-ce que le décès de votre conjoint a été très subit ? demanda-t-il, les sourcils froncés par la compassion.

— Accident de voiture, fis-je en ravalant un sanglot.

Dur métier, la comédie. On finirait par croire que les millions gagnés par Kevin Costner à chaque film sont bien mérités.

— Quelle tragédie, modula-t-il; le perdre ainsi à la fleur de l'âge... c'est épouvantable.

S'il continuait dans ce registre-là, ça n'allait plus être du cinéma, j'allais me mettre à pleurer pour de bon. Et pas de chagrin.

Je me fis un devoir de considérer une nouvelle fois sa carte de visite.

— Je ne comprends pas, Mr Allen. De quoi s'agit-il ?

— Notre maison s'emploie à offrir des monuments haut de gamme aux êtres chers qui nous ont quittés. Cette notion de qualité est particulièrement cruciale pour vous, qui avez perdu un être aimé fauché à la fleur de l'âge. Vous aurez sûrement à cœur de dresser à sa mémoire un monument qui résiste à l'épreuve du temps.

Son sourire solennel était à deux doigts d'emporter le morceau. Si j'avais vraiment été une veuve éplorée, il m'aurait déjà rendue à moitié amoureuse de lui.

— Mais l'entrepreneur des pompes funèbres m'a dit qu'il allait s'occuper de tout, enchaînai-je, genre les pieds sur terre mais un peu perdue.

— Par le passé, nous nous en remettions aux entrepreneurs de pompes funèbres pour nous adresser les personnes, mais nous nous sommes rendu compte que le résultat n'était pas toujours pleinement satisfaisant, exposa Allen d'un ton confidentiel. Pendant les préparatifs d'un enterrement, il y a tant de choses à régler qu'on ne peut pas accorder au monument funéraire proprement dit toute l'attention qu'il mérite.

Je hochai la tête.

— C'est vrai, fis-je d'une voix lasse. Au bout d'un moment, tout se mélange.

— C'est précisément pour cette raison que nous avons opéré une refonte radicale. Un monument funéraire est fait pour durer, et pour ceux qui restent, il doit être le symbole parfait de l'amour et du respect voués au défunt. Chez Greenhalgh et Edwards, le principal avantage de cette nouvelle approche est de vous permettre de choisir la façon dont vous voulez honorer la mémoire de votre cher époux chez vous, à tête reposée, sans vous soucier de toutes les préoccupations qui accompagnent la préparation de la cérémonie funéraire.

— Je comprends, dis-je; c'est vrai que ça a l'air plus logique.

— C'est bien ce que nous avons pensé. Dites-moi, Mrs Barclay, avez-vous choisi l'inhumation ou la crémation ?

— Pas la crémation, répondis-je d'un ton catégorique. Une vraie inhumation, c'est ce que Richard aurait voulu.

Mais seulement après sa mort, ajoutai-je *in petto*.

Il fit claquer les serrures en ouvrant le porte-documents noir posé à côté de lui sur le canapé.

— C'est un très bon choix, Mrs Barclay, si je puis me permettre. Il est important d'avoir un endroit où pleurer le disparu convenablement, un lieu d'élection pour la communication qui ne saurait manquer de s'établir durablement entre vous et Mr Barclay. Comme cette nouvelle manière de contacter notre clientèle en est encore au stade expérimental, nous pouvons vous offrir nos monuments funéraires de prestige avec une remise de 20 pour cent sur les prix pratiqués en notre nom par les entrepreneurs de pompes funèbres, si bien que cette formule très avantageuse rend abordables les monuments funéraires haut de gamme qui auraient pu vous sembler au-dessus de vos moyens, car il est bien évident que nous voulons tous ce qu'il y a de mieux pour nos chers disparus, conclut-il d'un ton dégoulinant de compassion.

Je ravalai mon envie irrésistible de lui faire sauter les noix pour les nickeler à la mémoire de sa cupidité sordide et me contentai d'acquiescer faiblement :

— Bien sûr.

— Je pourrais peut-être en profiter pour vous présenter notre gamme ?

Le porte-documents était à présent aussi ouvert que l'expression de son visage. Comment aurais-je pu refuser ?

— Je sais pas trop...

— Ça ne vous engage à rien, sauf que vous avez plutôt intérêt à choisir la formule la plus avantageuse, évidemment.

D'un bond de félin, il fut sur pied et traversa l'espace qui nous séparait pour s'asseoir à côté de moi, tenant à la main, comme par magie, une brochure de présentation tirée du porte-documents. Avec une dextérité pareille, il pourrait toujours devenir le nouveau David Copperfield s'il se rangeait des voitures.

Il m'ouvrit la brochure sous le nez. Une humble dalle de granit, sur laquelle l'inscription semblait décalquée au Letraset plutôt que gravée dans la pierre, s'offrit à mon œil atone.

— C'est notre modèle de base, exposa-t-il, mais il est déjà en granit écossais de première qualité, taillé selon des techniques traditionnelles et poli à la main par nos propres artisans.

Il fixa un prix qui renvoyait mon forfait journalier au rang de boutons de culotte.

— Avec ou sans la remise ? m'enquis-je.

— Les prix sont toujours donnés avant remise, le montant demandé sera donc inférieur de 20 pour cent. Si vous voulez d'ores et déjà vous engager en versant un acompte en espèces et le complément par chèque dès ce soir, je suis mandaté pour vous offrir encore 5 pour cent de remise supplémentaire, ce qui fait une remise totale d'un quart sur le montant indiqué.

Sa main était venue couvrir la mienne, qu'il tapotait doucement.

C'est alors que la porte d'entrée s'ouvrit à la volée :

— Attention à ce sac-là, il y a de la soupe chinoise bouillante dedans, entendis-je hurler une voix familière.

Je fermai les yeux un moment. Je savais enfin ce que Marie-Madeleine avait pu éprouver le Dimanche de Pâques.

— Kate ? Tu es là ? (La voix de Richard le précéda d'une seconde ou deux. Il s'encadra dans l'embrasure de la porte, les doigts crispés sur un sac plastique odoriférant, un pétard allumé dans l'autre main. Il embrassa le salon d'un coup d'œil incrédule :) Qu'est-ce qui se passe ici ? Qu'est-ce tu as fait à ma piaule ?

Il s'avança dans la pièce, deux néo-punks clownesques sur ses talons, tout ce petit monde muni du bon vieux sac plastique du traiteur chinois. Ils étaient tous deux chaussés de gros souliers de travail lacés jusqu'à mi-mollet, vêtus de jambières noires effrangées et de lourds kilts en tartan qui leur arrivaient aux genoux. Au-dessus de la ceinture, ils portaient des chemises grand-père noires lacérées à

quelques endroits stratégiques et maintenues par des épingles de kilt et des broches celtiques. Leurs poitrines étaient barrées en diagonale par une écharpe de tartan, comme celles des danseurs qu'on voit à la télé le jour d'Hogmanay, au cours de ces épouvantables fantasias ethniques que les chaînes écossaises nous assènent, pour mettre du baume au cœur des exilés et faire dégueuler tous les autres - moi avec - dans leurs coupes de champagne. Celui à gauche de Richard avait des cheveux roux flamboyants, longs et souples sur le dessus; les côtés étaient courts et hérissés. L'autre arborait un mohican cosmétique, teint aux couleurs de l'arc-en-ciel. Ils étaient si grands qu'ils auraient presque mérité un code postal pour eux tout seuls. Ils avaient la touche de Rob Roy habillé par Vivienne Westwood. Bouche bée, Will Allen considéra la petite bande avec des yeux hagards.

Richard laissa tomber le sac de bouffe chinoise et sa mâchoire tandis que le spectacle du changement subi par la pièce continuait à se frayer un chemin dans sa conscience.

— Bon Dieu, Brannigan, je m'absente cinq minutes et tu fous l'appartement sens dessus dessous ! Et vous, qu'est-ce que vous foutez là, d'abord ? interrogea-t-il en braquant un regard furibond sur Allen.

— Will Allen, de chez Greenhalgh et Edwards, marbriers funéraires; c'est au sujet du monument de Mr Barclay, fit Allen après avoir à peu près recomposé un semblant de sourire sur son visage.

— Le monument de Mr Barclay ? reprit Richard en fronçant les sourcils. Genre pierre tombale ?

— Ce n'est pas le terme que nous employons le plus volontiers, mais oui, genre pierre tombale, acquiesça Allen.

— Mr Richard Barclay, c'est bien ça ?

— Tout à fait.

Richard secoua la tête, incrédule. Il fourra la main dans la poche intérieure de son blouson de cuir et sortit une carte de presse avec photo qu'il brandit sous le nez d'Allen :

— J'ai la forme, pour un mort, vous ne trouvez pas ?

Allen avait déjà bondi sur ses pieds, m'arrachant la brochure au passage. Il la balança dans le porte-documents qu'il empoigna avant de passer devant Richard et les deux guerriers celtiques en jouant des coudes.

— Et merde ! crachai-je en me levant d'un bond pour m'engouffrer dans le couloir à la suite d'Allen.

— Reviens ici, Brannigan, tu ne t'es pas encore expliquée ! entendis-je Richard beugler comme j'arrivais sur le seuil.

Allen piquait le cent mètres vers le parking au bout de l'allée. Je n'avais pas mes clés de voiture sur moi; la dernière chose à laquelle je m'attendais, c'était bien une poursuite automobile. N'empêche qu'Allen était ma seule piste et il était en train de se tailler. Il fallait faire

quelque chose. Je me précipitai sur ses talons, me félicitant que les seules chaussures noires présentables de ma garde-robe soient des ballerines à talon plat. Comme il s'approchait d'une conduite intérieure Mazda argentée, je vis les feux de position s'allumer un instant et entendis le déclic de déverrouillage des portières. Allen se rua dans la voiture. Le moteur démarra au quart de tour. Encore un de ces bienfaits de la technologie moderne qui simplifie la vie aux bandits. Il fit demi-tour dans un hurlement de pneus et de moteur et quitta l'impasse à fond la caisse. Quiconque l'aurait vu brûler ses pneus sur le macadam en tournant dans la grande artère l'aurait tout bonnement pris pour un des voleurs de voitures du coin manquant un peu de discrétion.

Je poussai un soupir de découragement et repris le chemin de la maison. J'avais le numéro de sa voiture, mais quelque chose me disait que ça n'allait pas m'avancer beaucoup. Ces gens étaient bien trop pro pour ça. Enfin, j'avais tout de même un enregistrement complet de l'entrevue, me rappelai-je. Puis je m'arrêtai net : je n'avais rien du tout ! Dans la confusion provoquée par la visite d'Alexis et le choc de sa révélation, j'avais oublié d'ouvrir les micros télécommandés planqués dans le salon de Richard. Tout avait foiré de A à Z.

Pour couronner le tout, j'allais devoir me cogner un Richard furax et bien vivant qui se tenait maintenant sur le pas de sa porte, les bras croisés ; il faisait la gueule. Ravalant un soupir, j'allai à sa rencontre. Si j'avais eu des talons, je crois bien que j'aurais traîné les pieds.

— Je sais que tu vois la mort comme un sort nettement préférable à une tournée avec un groupe néo-punk, ironisa Richard à mon approche, mais de là à me payer une pierre tombale !

— C'était pour le boulot, lâchai-je d'une voix lasse.

— Non, mais attends, faut peut-être que je te remercie, aussi ? Je trouve un mec dans mon salon... enfin je croyais que c'était mon salon, mais à bien regarder, je n'en suis plus si sûr. Je me suis peut-être gouré de porte ? Bref, y a un espèce de connard dans mon salon, le cul posé sur mon canapé, en train de discuter de ma pierre tombale avec ma soi-disant petite amie...

— Compagne, rectifiai-je. Je te rappelle que j'ai 29 ans, je ne suis plus une gamine.

Ignorant mon interruption, il poursuivit avec l'inexorabilité d'un rouleau compresseur :

— ... probablement parce que je suis censé être mort. Et il faudrait que j'écrase le coup en douceur sous prétexte que c'était pour le boulot ? glapit-il.

— Tu me laisses rentrer ou on vend des billets ? m'enquis-je d'un ton placide, avec un coup de pouce en direction du reste de l'impasse.

Je n'avais pas besoin de me retourner pour savoir qu'il y avait du

monde à une demi-douzaine de fenêtres. Les feuillets télé sont tellement nuls, ces derniers temps, que les riverains ont fini par zapper sur la surveillance du voisinage.

— Que je te laisse rentrer ? Pourquoi ? Tu attends le croque-mort, aussi ? Le cercueil va arriver, c'est ça ? demanda Richard, furieux, la tête projetée en avant de sorte que nous étions presque nez à nez.

Je sentais la douce odeur de l'herbe dans son haleine et je voyais les paillettes d'or de ses yeux noisette. Se concentrer sur de petits détails de son environnement immédiat, il n'y a rien de tel pour ne pas s'énerver.

Je lui appliquai une poussée au plexus, pas fort, juste assez pour le faire reculer.

— Je t'expliquerai à l'intérieur, fis-je, les lèvres pincées.

— Tu parles d'un plan d'enfer, grommela Richard, puis il tourna les talons.

Il passa devant les deux néo-punks, adossés au mur derrière lui et s'efforçant désespérément de passer pour des mecs trop cools pour s'intéresser à la bataille qui faisait rage autour d'eux.

Je suivis Richard jusque dans le salon et regagnai ma place. Il s'assit en face de moi, de l'autre côté de la table basse.

— Il y a des bols et des baguettes dans la cuisine, dit-il à ses gargouilles gaéliques géantes. Première à droite dans le couloir. Si elle a pas tout viré là aussi, évidemment. (Le rouquin s'éclipsa pour aller chercher les couverts.) J'espère pour toi que ça va être bon, Brannigan, ajouta Richard d'un ton menaçant.

— En tout cas, ça sent bon, fis-je, enjouée; ça vient de chez Yang Sing ?

— Rien à branler de ce putain de Chinois ! (Je restai sous le choc; le monde s'arrêta de tourner. Rien à branler de ce putain de Chinois ? Dans la bouche d'un mec qui refuse de toucher à un aliment s'il ne contient pas de sauce soja ?) Qu'est-ce qu'il foutait là, cet enfoiré ? insista Richard.

— Il me faisait l'article pour une pierre tombale, répondis-je tandis que le rouquin revenait porteur de bols, de baguettes et de cuillers de service qu'il balança devant nous sur la table.

Je m'emparai d'une barquette de soupe et d'une cuiller.

— Oui, ça, j'avais compris; mais pourquoi ici ? Et pourquoi ma pierre tombale à moi ? beugla Richard.

Le punk à la coupe mohican échangea des regards inquiets avec son pote. Le rouquin hocha la tête.

— Dis, heu... Richard, fit le Mohican, peut-être que c'est pas le moment, tu vois ce que je veux dire ?

Son accent de Glasgow était assez massif pour en bâtir un pont, dont la durée de vie excéderait certainement celle de la civilisation

qui l'aurait édifié. Dès que j'eus décrypté le propos, je me sentis pleinement en accord avec l'idée exprimée.

— Sinon, on pourrait repasser une autre fois, intervint le rouquin avec un accent assorti.

À eux deux, ils formaient l'équivalent auditif d'une paire de serre-livres.

— Pas la peine de repasser, puisque vous êtes là, dit Richard. Mettez-vous à l'aise. Elle adore se donner en spectacle, pas vrai, Brannigan ?

Il garnit son bol de nouilles sautées et de pousses de soja qu'il parsema de dés de canard laqué et d'une paire de raviolis aux crevettes, puis il se carra dans son siège pour mastiquer.

— Alors, pourquoi est-ce que je suis mort ?

Il me la fait à tous les coups : dès que je risque un tant soit peu d'avoir une part équitable de ce qu'il rapporte du Chinois, Richard balance une question qui appelle de longs développements. Il sait parfaitement que ma mère m'a rendue incapable de parler la bouche pleine. Il y a des conditionnements auxquels on peut s'arracher, mais pour d'autres, le pli est pris. Entre deux cuillerées d'une soupe aigre-douce si relevée qu'elle me dégagea aussitôt les sinus comme une fumigation, je le mis au courant de mon plan.

Comme Richard avait trop à faire avec ses baguettes pour émettre le moindre commentaire, je passai à l'attaque :

— Et tout aurait marché comme sur des roulettes si t'avais pas déboulé là-dedans pour me griller. Je te ferai remarquer que tu as deux jours d'avance. Tu étais censé être à Milton Keynes avec un groupe dont le nom a l'air d'avoir été choisi au pif dans un dictionnaire de grognements néandertaliens. C'est comment, déjà ? Rote ? Pète ? Chope ?

— Les Rôdeurs, marmonna Richard à travers les vermicelles de Singapour. Mais c'est pas de ça qu'on causait, je rentre chez moi quand je veux. Non, on causait de ce bordel, fit-il en traçant une arabesque dans les airs avec ses baguettes.

— Ça n'a jamais été aussi propre et bien rangé, énonçai-je catégoriquement.

— Mauvais plan, mon pote, marmonna le Mohican. Eh dites, madame, vous avez jamais pensé à rééquilibrer vos chakras ? Votre énergie vitale est complètement coincée sur le troisième.

— Ta gueule, Lice. Y en a que ça branche pas de trouver la voie et tout, intervint le rouquin en lui balançant une bourrade qui aurait fêlé trois côtes à n'importe qui.

Lice se contenta d'émettre un grognement.

— Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu es rentré plus vite que prévu, observai-je.

— Pour deux raisons, en fait; remarque, maintenant que je vois ce qui m'attendait à la maison, je me demande pourquoi je me suis bilé pour l'une des deux.

— C'est une devinette ? Animal ou végétal ?

— J'avais ramassé assez d'infos sur les Rôdeurs pour les papiers que j'ai en vue sur eux quand je suis tombé sur ces mecs-là. Les gars, je vous présente Kate Brannigan, détective privé, malgré les apparences. Kate, voilà Dan Druff, l'âme du nouveau groupe punk qui monte à Glasgow, Dan Druff et les Vermes. (Le rouquin inclina cérémonieusement la tête en esquissant un salut avec ses baguettes.) Et Lice [1], le batteur du groupe.

Lice leva le nez de son bol pour saluer de la tête. Je me demandai en un éclair si la chanteuse s'appelait Marie-Rose.

— Enchantée de faire votre connaissance, dis-je. Richard, je suis ravie de passer ma soirée avec la charmante compagnie de Dan et de Lice, mais est-ce que je peux te demander pourquoi tu les as ramenés à la maison ?

Ma délicatesse, mes bonnes manières et ma discrétion ont passé la date de péremption. De plus, Dan et Lice n'avaient pas l'air du genre à capter la moindre agressivité tant que les canettes ne se mettent pas à voler.

— C'est ma BA de l'année, lâcha-t-il avec nonchalance. Ils ont besoin d'un privé et je ne t'ai jamais vue refuser une affaire.

— Je ne vis pas de l'air du temps, grommelai-je.

— On vous paiera, dit Dan.

— Comme on pourra, ajouta maladroitement Lice.

— Pour le dérangement, ajouta Dan encore plus maladroitement.

— Pourquoi est-ce que vous avez besoin d'un privé ? demandai-je.

Ce n'était pas la première fois que Richard m'entraînait dans des galères; si je marchais dans celle-là, ce serait en connaissance de cause.

— Quelqu'un veut nous mettre hors-jeu, lâcha Dan sans détours.

— Vous voulez dire...

— Faut vous faire un dessin ? demanda Lice. Ils veulent nous rayer de la carte, nous liquider, nous envoyer aux poubelles de l'histoire, nous expédier à la prochaine réincarnation de notre Karma.

Les explications de Lice ne prêtaient guère à confusion. J'étais ferrée, inutile de le dire.

Leur histoire était nettement plus captivante que le fiasco du flagrant délit des escrocs à la pierre tombale. J'aurais tout le temps de me fustiger plus tard à ce sujet. Le contact avec les personnes en danger, fussent-elles des musiciens écossais quasiment inintelligibles, m'a toujours paru un passe-temps plus agréable que l'examen de mes échecs.

— Vous avez reçu des menaces de mort ? demandai-je.

Lice regarda Dan en secouant la tête d'un air de commisération; Dan, quant à lui, expédiait des signaux de détresse à Richard au moyen de son jeu de sourcils.

— Pas à proprement parler, expliqua Richard. Quand Lice parle de se faire liquider, c'est une métaphore.

— Voilà, confirma Lice. C'est une licence poétique et tout.

Mon intérêt baissait plus vite que le canon d'un revolver braqué sur Clint Eastwood.

— Ce qu'on veut dire, c'est que quelqu'un veut nous faire la peau au plan professionnel, exposa Dan. On se fait bourrer pire que des boudins rouges.

— C'est quoi un boudin rouge ? s'enquit Richard.

Je lui sus gré de sa question car nous autres privés, nous n'aimons pas trop afficher nos lacunes.

— Putain, c'est pas vrai, grogna Lice.

— À quoi tu t'attendais, dans un pays où on trouve que du poisson et des frites dans les *fish & chips* ? persifla Dan. Bon, c'est comme une saucisse, sauf que c'est rouge et qu'y a de la farine d'avoine dedans et qu'on le fait frire à cœur, tu vois ? Au beurre, conclut-il pour clouer notre bec de sales méridionaux.

Ma curiosité était plus que satisfaite; je n'étais toujours pas remise de la fois où j'avais commandé une pizza dans un snack en Écosse : sous mes yeux horrifiés, le cuistot l'avait habilement pliée en deux avant de la balancer dans la friture. Non, je ne l'ai pas mangée. Je l'ai donnée aux mouettes et je les ai ensuite regardées plonger en piqué dans les vagues : leur aptitude à défier les lois de la pesanteur s'était évanouie en un seul repas.

— Bon, mais cette mise à mort sur le plan professionnel qu'il faut prendre comme une métaphore et une licence poétique, elle se manifeste comment, au juste ?

— En gros, ils subissent une sorte de sabotage, dit Richard.

— Chaque fois qu'on joue en ville, y a un connard qui nous recouvre toutes nos affiches, dit Dan. Y a quelqu'un qui appelle nos organisateurs pour leur dire d'arrêter la vente des billets parce que

tout est déjà parti, et après on se pointe au concert et y a presque pas un seul de nos vrais fans.

— Mais par contre, y a toujours un plein car de nazillons explosés à la huit-six qui tapent le destroy et font annuler le concert, intervint Lice avec amertume. Du coup, on est triquards dans la moitié des bonnes salles du Nord et on nous met dans le même sac que les fachos qui sabotent nos concerts. Les pontes de la profession se disent que si ces mecs-là nous suivent partout, c'est forcément que notre musique attire les racistes tarés.

— Alors que les paroles de leurs chansons, c'est carrément tout le contraire. (Richard était toujours fidèle au poste pour filer le tuyau capital.) Même les plus *politically correct* de tes copains n'y trouveraient rien à redire.

— Mon seul copain *pc*, il habite à côté avec son processeur au pentium, répliquai-je, et à ma grande surprise, Dan et Lice gloussèrent.

— Joli, fit Dan. Enfin bref, hier soir, c'était la cerise sur le gâteau : on a joué à Bedford, et pendant qu'on matait l'équipe de démolisseurs habituelle destroy la salle, un gros naze a foutu le feu à notre camionnette.

— Est-ce que vous avez prévenu la police ? demandai-je.

Pauvre de moi. Les gars secouèrent la tête en tirant la gueule. Richard leva les yeux au ciel avec un gros soupir. J'insistai :

— Ça m'a tout l'air d'une campagne de harcèlement systématique. La police dispose de la logistique nécessaire dans ce genre de cas; et c'est gratuit, conclus-je.

— Je croyais qu'elle était pas du genre à confondre un pot de chambre avec une casserole, lança aigrement Lice à Richard; « Est-ce que vous avez prévenu la police », singea-t-il. Je me suis pas senti aussi ridicule depuis mes 9 ans, quand on m'a forcé à mettre la robe du soir de la meuf à mon cousin, en Nylon jaune citron à fleurs bleues avec le jupon à froufrous et tout, pour aller à l'anniversaire de mon meilleur copain. Non, mais merde, vous nous avez pas regardés ? Si on entre chez les flics pour porter plainte, on ressort plus; et si on leur sort qu'on se fait harceler, y vont en pisser dans leur froc de rire. Je crois pas que ce soit une solution, madame.

Dan s'attribua le dernier travers de porc poivre et sel et se leva :

— Allez, viens, Lice, fit-il, on va pas mettre la dame dans l'embarras. Richard, je sais que ça partait d'une bonne intention, mais bon, du moment que ta meuf peut pas assurer sur ce coup-là... Tu sais comment elles sont, maintenant. Elles supportent pas de se rendre compte qu'y a des trucs qui les dépassent.

Je marchai à fond.

— Je suis la meuf à personne, proférai-je entre mes dents, et je suis parfaitement capable de me charger des racailles diverses et variées

qui ont sûrement toutes leurs raisons pour s'intéresser à Dan et les Vermines. Si vous voulez que je le fasse, je le fais. C'est pas un problème.

En voyant le coup d'œil complice qu'échangèrent Richard et Dan, je fus à deux doigts de les envoyer tous les deux au tapis avec le balayage en suspension que j'avais dernièrement perfectionné à la salle de boxe thaï, mais à quoi bon se rebiffer une fois qu'on s'est fait avoir ?

— Avec ce petit service, je crois qu'on est quitte, indiquai-je à Richard qui prit acte avec un sourire sardonique. Il va me falloir beaucoup plus de détails.

Dan se rassit :

— Tout a commencé avec les affichettes, dit-t-il en étendant ses jambes devant lui.

Quelque chose me disait que ça allait être une longue histoire.

Il était à peine plus de minuit lorsque Dan et Lice nous laissèrent, Richard et moi, en tête à tête de part et d'autre de la table basse. Il avait fallu un bon moment pour entendre toute l'histoire, sans parler des digressions de Lice sur les rapports entre rock et politique, digressions où l'extrême-droite xénophobe et l'Écosse opprimée se partageaient la vedette. Une seule chose ressortait clairement de leurs explications : il y avait indéniablement quelqu'un qui voulait se les faire. Pris séparément, chaque incident du catalogue des misères subies par Dan et les Vermines aurait pu trouver une explication toute naturelle. Mais pas l'incroyable accumulation d'embrouilles qui s'étaient abattues sur le groupe en quelques semaines.

De leur Glasgow natal, ils étaient descendus à Manchester, réputée capitale des musiques alternatives du Royaume-Uni, jouant leur va-tout pour mettre le pied à l'étrier en vue de devenir les *Bay City Rollers* des années 90. Ébahis de s'être fait si vite un ennemi redoutable, mais bien loin de se décourager et de se préparer à regagner leurs landes nordiques, ils voulaient que je découvre qui se cachait derrière la campagne de sabotage. Ensuite, j'imaginais volontiers qu'ils battraient le rappel de leurs copains pour faire déferler à l'improviste une armée de kilts sur quelque malheureux bandit de Manchester. À ce stade-là, je ne savais pas encore de quel côté je me rangerais.

— Alors, tu vas t'en occuper ? s'enquit Richard.

— S'ils ont le blé, moi j'ai le temps.

— Ce n'est pas une question d'argent, Brannigan; tu me dois bien ça, et ils en sont à leurs débuts, ces petits gars. Il faut leur donner leur chance.

— Qu'est-ce qui t'empêche de leur faire du battage dans toutes les revues qui te prennent des articles ?

— Ça suffit pas. Ils ont besoin du bouche à oreille, il leur faut un public. Sans ça, ils n'ont aucune chance de plaire à une maison de disques.

— Pour me plaire à moi, faudrait qu'ils aient plus de fans qu'Elvis, marmonnai-je. Et puis je ne te dois rien. Ce soir, c'est toi et tes zigotos qui avez fait foirer mon boulot, je te rappelle.

Richard fit une mine ébahie et ses lunettes d'écaille lui glissèrent sur le nez comme un personnage de dessin animé dévalant un tremplin de ski.

— Et l'appartement, alors ? pleurnicha-t-il en désignant le salon propre et rangé.

— C'est par pure bonté d'âme que je te fais grâce des dix sacs de l'heure que t'aurait pris une entreprise de nettoyage, fis-je d'une voix douce en me levant pour jeter les barquettes d'aluminium dans des sacs en plastique.

— Et le coup de m'avoir fait disparaître ? poursuivit-il en montant dans les aigus à la Bee Gees. Tu te figures que ça m'a fait du bien de rentrer chez moi et de voir ma compagne en train de discuter de ma pierre tombale avec un parfait inconnu ? D'ailleurs, puisqu'on en cause, J'espère que tu n'aurais pas pris de la camelote, conclut-il d'une voix vibrante d'indignation.

Je finis de débarrasser et m'approchai du canapé :

— Allez, Richard, reste digne, suggérai-je en m'asseyant à califourchon sur ses cuisses.

— C'est pas très marrant d'être mort, grommela-t-il encore comme j'allais poser mes lèvres sur les siennes.

Je laissai courir ma bouche le long de sa mâchoire en suivant l'arête à petits coups de langue.

— D'accord, soufflai-je en lui chatouillant l'oreille; mais la résurrection, tu aimes ?

Richard remua à peine lorsque je sortis de son lit le lendemain matin juste après 7 heures. Je griffonnai à la hâte « je pars au boulot, on se voit ce soir ? » sur un Post-it que je collai sur son avant-bras étendu en travers de l'oreiller. Avant, j'inscrivais les messages au feutre à même la peau, mais Richard a fini par protester qu'il se faisait trop remarquer dans la rue avec « acheter du lait » marqué en travers du poignet à l'encre indélébile.

Je repassai chez moi prendre une douche et j'en profitai pour repenser à la bombe lâchée par Alexis. Je savais qu'un enfant était devenu la priorité absolue du couple depuis qu'elles avaient mis la dernière main à leur maison sur les contreforts des Pennines, mais je n'avais pas perçu combien le projet était imminent. Je pensais qu'on en entendrait causer pendant une éternité avant de voir la plus petite

amorce de réalisation, en raison des nombreuses embûches qui attendent les couples de lesbiennes.

Il leur faut tout d'abord décider si elles souhaitent recourir à un donneur anonyme. Dans ce cas, leur enfant risque d'avoir le même père que les mômes de la moitié des lesbiennes de Manchester, avec tout ce que ça comporte de promesses d'horreur pour l'avenir.

Mais si elles choisissent un donneur parmi leurs relations, elles doivent soigneusement éviter tout malentendu sur la nature de la relation qu'il compte entretenir avec l'enfant. Elles doivent ensuite attendre qu'il ait subi deux tests de dépistage du virus du SIDA à six mois d'intervalle au moins. Enfin, elles doivent s'arranger pour réunir le sperme. et la matrice au même endroit au moment le plus favorable. D'après Alexis, ce n'est pas comme chez les hétéros où la femme peut prendre sa température toutes les cinq minutes jusqu'au moment le plus propice, après quoi elle n'a plus qu'à attraper son mec par le membre concerné et lui dire d'y aller; de sorte que j'avais un peu espéré avoir le temps de souffler pour me faire à l'idée que Chris et Alexis allaient être parents.

L'instinct maternel ne m'a jamais beaucoup tracassée et je suis toujours un peu épatée quand les hormones de mes amies se mettent à travailler, transformant ces femmes parfaitement normales en névrosées obsessionnelles acharnées à projeter leur code génétique dans le monde de demain. C'est peut-être parce que mon horloge biologique a encore quelques coups à sonner avant que le carrosse ne se transforme en citrouille, ou peut-être, comme le suggère Richard quand il se sent la fibre paternelle, que je suis une salope sans cœur et que j'ai autant de chaleur humaine que Robocop. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais voulu d'enfant et je n'ai jamais su sur quel pied danser avec ceux qui en veulent.

En bonne égoïste, je pensai d'abord à ce que ça allait changer. dans ma vie. Alexis est ma meilleure amie. On dévalise les boutiques de fringues ensemble. On fait des parties de Scrabble impitoyables. Quand Chris et Richard ne sont pas là pour se plaindre du résultat, on concocte des en-cas étranges et exotiques (galettes d'avoine à la mayonnaise et à la confiture de fraise, curry de poulet à la banane verte et à la noix de coco...) qu'on fait descendre avec de grandes rasades de bonne vodka. On se pique nos idées et nos tuyaux. Mais surtout, quand il faut, on est là.

Sous la cascade d'eau chaude de la douche, j'eus l'impression que je commençais déjà à faire mon deuil de cette amitié : rien ne serait plus jamais pareil. Quand les obligations de Chris pour le cabinet d'architecture l'enverraient en déplacement, Alexis serait consignée chez elle sans la moindre permission de sortie pour bonne conduite. Au lieu de traîner avec moi après le boulot, elle foncerait à la maison

pour l'heure du bain ou pour le goûter. Toute sa conversation se réduirait à la narration des derniers exploits du petit prodige. Car ce serait un petit prodige, pas moyen d'y couper. Ils le sont tous. Il y aurait des séances de photos sans fin. Au lieu de m'appeler pour me dire « Amène-toi, ma poule, je t'ai trouvé une jupe en soie géniale à ta taille dans les soldes de chez Kendal », Alexis amènerait le gamin au téléphone pour lui faire bredouiller « jou, ké » avant de prétendre qu'il fallait entendre « Bonjour, Kate ». Comble d'horreur, quelque chose me disait que j'étais en passe de devenir tante Kate. Même Davy, le fils de Richard, ne s'était jamais risqué à me faire ce coup-là.

Je rinçai le reste de shampooing de mes cheveux auburn et sortis de la douche. Enfin, au moins, je ne l'aurai pas à la maison, songai-je en m'essuyant les cheveux. Et puis rien ne peut rester immuable sans devenir malsain. Les amitiés croissent, évoluent, elles changent de centre de gravité et parfois même, elles meurent. « Tout change », me surpris-je à dire à voix haute; puis je remarquai un cheveu gris. Au temps pour un changement sain.

Je me coiffai jusqu'à obtenir le carré pour lequel j'ai opté depuis quelque temps. Je devais mettre en marche ma matière grise. Je savais de quel côté me tourner pour le problème de Dan et Lice, mais c'était le genre de source qui demande un certain temps et pas mal de ruse pour en tirer quelque chose. Un tour sur la face cachée de la lune serait bien plus direct.

Gizmo est le bon côté d'une passade que j'ai eue avec un ingénieur des Télécom. Nous nous étions rencontrés à un de ces moments de faiblesse où on se raconte qu'un gentil sourire et un mignon petit cul sont une base suffisante pour une relation sérieuse. Après tout, c'est un principe dont la quasi-totalité de la population mâle semble se satisfaire... Ses cours de technologie téléphonique avaient suscité chez moi un intérêt modéré, au début. Au bout d'un mois, pas un seul tribunal de ce pays n'aurait rendu d'autre verdict que l'auto-défense si j'avais succombé à la tentation de lui planter un hachoir dans le crâne; mais il m'avait présenté Gizmo et laissé à ce titre au moins un bon souvenir.

Si Judy Garland est née en tutu, Gizmo a dû naître en anorak. Doté du mental d'un pauvre mec, il avait trop le sens du ridicule pour regarder passer les trains, alors il est devenu génie de l'informatique, au bon temps où les ordinateurs les plus puissants étaient si lents qu'on pouvait aller boire un café le temps qu'ils impriment dix pages. Quand 99,99 pour cent de la population croyait que les tableaux d'affichage étaient des trucs suspendus aux murs des bureaux, Gizmo était déjà branché en direct avec des gens du monde entier. Les adolescents qui ont lancé la piraterie téléphonique et l'effraction dans les mémoires informatiques du Pentagone étaient de ses intimes. Il ne

les avait jamais vus, bien sûr, mais il avait passé ses nuits à pianoter sur le clavier avec eux et d'autres cinglés du même genre éparpillés aux quatre coins de la planète.

Lorsque le FBI s'est mis à arrêter les *hackers* et les *phreakers* en partant du principe que l'Amérique n'avait jamais su quoi faire de ses anticonformistes, et que la police britannique s'est penchée à son tour sur la question, Gizmo a décidé d'arrêter de jouer à Butch Cassidy et le Kid, et de sortir enfin au grand jour; alors il s'est mis à bosser pour les Télécom, et il arrive à garder son sérieux quand il dit aux gens qu'il est directeur régional des systèmes informatiques - simple euphémisme signifiant qu'il est payé pour rester à la pointe des dernières techniques informatiques lui assurant une souveraineté durable sur la face cachée de la lune, où opèrent les *hackers*. Gizmo, c'est Bruce Wayne à l'envers : quand la nuit tombe sur Gotham City, au lieu de revêtir le masque et la cape pour s'occuper des bandits, Gizmo se branche sur le réseau et vient grossir l'armée toujours plus nombreuse de ceux qui considèrent le cyberspace comme le summum de la communauté anarchiste et subversive. Et les Télécom n'ont toujours pas remarqué que leur directeur des systèmes informatiques de la région Nord est un renégat. Pas étonnant que pas un seul des potes de Gizmo ne soit porteur d'actions des Télécom.

Si j'avais à choisir un trait pour caractériser la différence entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, ce serait l'attitude de ces deux pays à l'égard de l'information : les Américains ont droit à tout, sauf s'il y a vraiment une bonne raison de les en priver. Tandis que les Anglais n'ont droit à rien, sauf si un juge de la Haute Cour et un Acte du Parlement leur permet le contraire. Et tout le monde est logé à la même enseigne, même les privés. Nous n'avons pas de privilèges; nous avons des sources. On peut les diviser en deux catégories : celles qui marchent à l'argent et celles qui marchent à l'éthique. L'intime conviction de Gizmo que l'information doit être libre et gratuite, même si elle est partout enchaînée, a fait économiser une petite fortune à mes clients. Rapports de police, informations relatives aux permis de conduire et aux cartes grises, solvabilité, il a tout au bout des doigts, et j'en profite moyennant une modeste donation au Fond d'Optimisation du Matériel de Gizmo. Les seuls tuyaux qu'il ne peut pas me filer concernent les numéros ou les notes de téléphone. Ce serait de l'abus de confiance ou autre chose qui relève tout autant de l'arbitraire. Il faut bien se poser des limites.

Moi, par exemple, je me refuse à transmettre les tuyaux de Gizmo à la clientèle. Je fais appel à lui quand je suis dans une impasse ou quand je le sais capable de trouver ce dont j'ai besoin bien plus vite que la filière officielle, ce qui fait économiser des sous au client. Je sais qu'on peut me faire confiance pour ne pas utiliser ces

renseignements à mauvais escient, mais je ne peux pas en dire autant de mes clients, alors je garde mes informations. J'ai vu des gens m'agiter une grosse liasse sous le nez pour un numéro de téléphone sur liste rouge ou l'adresse correspondant à une immatriculation. Je suis peut-être rigide, mais je ne mange pas de ce pain-là. Certaines agences le font, mais ça ne m'empêche pas de dormir. J'ai déjà assez à faire avec ma conscience.

Gizmo avait récemment quitté son studio du quartier chaud de Whalley Range pour un deux-pièces au-dessus d'une boutique de Levenshulme, dans un îlot mal famé qui s'étend autour de Stockport Road. La boutique vend des aspirateurs d'occasion. Si vous vous êtes déjà demandé où les Hoover se cachent pour mourir, c'est là. Je n'ai jamais vu un seul client entrer ou sortir, mais la vitrine est tellement crasseuse qu'ils pourraient donner des spectacles pornographiques là-dedans, tout le monde n'y verrait que du feu. Quant à Gizmo, il connaît les délices de l'ascension sociale.

J'étais à contre-courant du gros de la circulation sur un grand axe, de sorte que j'eus bientôt parcouru la faible distance qui me séparait de Levenshulme et trouvé une place dans une rue latérale bordée de maisons de brique. J'appuyai sur la sonnette et attendis en contemplant la porte si culottée par la pollution du centre-ville qu'il n'était plus possible d'en deviner la couleur initiale. Seul l'œilleton du judas était propre. Au bout de trente secondes, je sonnai de plus belle. Cette fois, il y eut un tohu-bohu de pas précipités suivis d'une courte pause, puis la porte s'entrouvrit de quelques centimètres.

— Kate, fit Gizmo sans manifester l'intention de me laisser entrer.

Sa peau semblait grise sous la froide lumière du matin et ses yeux injectés lui donnaient la tête d'un rat de laboratoire.

— Tout va bien, Giz ?

— Non, si tu veux savoir.

Il passa la main sur sa mâchoire hirsute et se gratta derrière l'oreille de la jointure de son index.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Des problèmes avec les flics ?

Ses lèvres se tordirent dans le genre de sourire que font les chiens avant de vous amputer du foie sans anesthésie ni intention de transplantation.

— Tu rigoles, j'ai toujours plusieurs tours d'avance sur ces demeures. Non, là, c'est du sérieux : je suis viré.

— Des Télécom ?

— D'où tu veux que ce soit ?

J'étais sciée. Tout ce que j'arrivais à imaginer, c'était que quelqu'un avait fini par apprendre la nature des activités occultes de Gizmo.

— Tu t'es fait prendre la main dans les échanges numériques de quelqu'un ?

— Arrête de délirer, fit-il, outré. C'est les réductions d'effectif. Le directeur régional n'aime pas trop que j'en sache plus long que tout le reste du personnel, lui compris. Du coup, c'est *ciao* Gizmo.

— Tu trouveras un autre boulot.

J'aurais eu moins de mal à m'en convaincre si je ne l'avais pas eu devant moi.

Outre les yeux rouges et la barbe de cinq jours, l'employeur éventuel se verrait confronté à une coupe de cheveux façon Edward aux mains d'argent dans un mauvais jour et un costume dont même un chiffonnier ne saurait que faire.

— Je suis trop vieux.

— T'as quel âge ?

— 32 ans, grommela-t-il d'un air soupçonneux, comme s'il s'attendait à ce que je lui rie au nez.

Je n'avais pas assez d'années de plus que lui pour ça.

— Arrête ton numéro, fis-je.

— Les mecs qui s'occupent de l'embauche ont la quarantaine, ils serrent les fesses parce qu'ils s'attendent à se faire jeter à tout moment et ils connaissent rien à l'ordinateur à part qu'on leur a dit que c'est un truc de jeunes. Si t'as plus de 25 ans, 27 pour les diplômés des grandes écoles, ils prennent même pas la peine de mater ton CV. Crois-moi, Kate, je suis trop vieux.

— C'est vraiment un sale coup, fis-je du fond du cœur.

— Ouais, bon, y a toujours des emmerdes dans la vie, mais c'est vrai que c'est plus sympa quand c'est pour les autres. Alors qu'est-ce qui t'amène ? Tu viens passer une dernière commande avant que je sois obligé d'augmenter mes tarifs ?

Je lui donnai le papier sur lequel j'avais noté le numéro de la plaque d'immatriculation de Will Allen.

— Il me faudrait le nom et l'adresse correspondant à cette voiture.

— Dans l'après-midi, répondit-il sans un regard pour le bout de papier, et il commença à refermer la porte.

— Eh, Giz ? (Il marqua un temps.) Je suis vraiment désolée pour toi.

Il hocha la tête et referma la porte. Je regagnai la rue où m'attendait le petit bolide - une Rover 216 - que Mortensen & Brannigan m'avait acheté deux mois auparavant. Jusqu'alors, je roulais dans un coupé sport haut de gamme que l'agence avait pris en guise de dédommagement partiel dans une interminable et problématique affaire de crédit auto frauduleux ^[iii], mais je savais bien, au fond, que c'était un véhicule trop voyant pour mon genre de boulot. Comme j'adore conduire, ç'avait été un crève-cœur de m'en séparer, mais j'avais appris à aimer la Rover - d'autant que mon pote Frein-à-main avait gonflé le moteur avec quelques modifications peu recommandables, de façon à la rendre plus rapide que n'importe

laquelle de ses petites sœurs allemandes de chez BMW.

En tournant le coin de la rue, je n'en crus pas mes yeux : le trottoir était constellé d'éclats de verre étincelant comme des centaines de petits carreaux de mosaïque à côté de la portière de la Rover côté conducteur. La voiture était à moins d'une vingtaine de mètres de la grand-rue, il était 8 heures et demie du matin et je n'étais partie qu'une dizaine de minutes, mais on avait trouvé le moyen de me piquer mon autoradio.

Dans le garage de quartier de Frein-à-main, la pose d'une glace et d'un nouvel autoradio ne prit pas plus d'une heure et demie. Je savais que la glace venait d'une casse, mais ç'aurait été une faute de goût de m'enquérir de la provenance de l'autoradio. Je n'aurais pas été particulièrement surprise de voir mon propre appareil arriver dans le coffre de moto d'un des petits gars qui fournissent Frein-à-main en pièces détachées, quand ils ne sont pas en train de dealer à Moss Side. Mais ce n'était pas mon jour de chance et je dus me contenter d'un modèle moins sophistiqué. La longévité de la glace qu'on venait de me poser à la portière avant s'en trouverait peut-être augmentée, mais mon bien-être dans les embouteillages du périphérique de Manchester en pâtirait sûrement. De sorte que je n'étais pas de la meilleure humeur en arrivant au bureau d'un pas titubant, juste après 10 heures.

Je sentis tout de suite que ça ne tournait pas rond du tout : Shelley ne me fit aucune remarque sur mon retard. Depuis tant d'années que je travaille avec elle, elle n'avait encore jamais loupé une seule occasion de me faire subir sa discipline de fer, comme à ses grands enfants. Je suis un jour tombée sur son fils Donovan, un basketteur d'1,90 m, élève ingénieur et rappeur occasionnel dans un groupe de quartier, qu'elle avait consigné tout un week-end pour repeindre mon bureau parce qu'il était rentré à 4 heures du matin. Depuis ce coup-là, je m'arrange toujours pour avoir une bonne excuse quand j'arrive en retard au bureau. Pourtant, ce matin-là, elle leva à peine le nez de son écran en me voyant arriver.

— Bill est là, se contenta-t-elle de signaler.

Inquiétant.

— Déjà ? Je croyais que son avion n'était arrivé qu'hier après-midi ?

— C'est vrai, confirma Shelley avec raideur, les lèvres pincées. Il m'a dit de te dire qu'il voulait te voir, ajouta-t-elle en désignant d'un coup de menton la porte du bureau de mon associé.

De plus en plus inquiétant. Shelley est une des admiratrices les plus assidues de Bill; d'habitude, quand il revient d'un de ses voyages de consultant en systèmes de sécurité à l'étranger, on s'assoit tous ensemble dans le bureau du devant et on passe la matinée à siroter le café, histoire de se donner les dernières nouvelles. Bill adore le contact; je ne l'avais encore jamais vu s'enfermer pour d'autres raisons qu'un épineux problème d'informatique, dont la résolution nécessitait un calme et un silence absolus.

Je frappai un coup discret à la porte et la poussai sans attendre la réponse. Le tableau que je découvris eût été plus à sa place à quelques numéros de là, au tout nouvel opéra d'Oxford Road. Véritable colosse

blond et barbu, Bill Mortensen se tenait derrière son bureau, courbé sur une femme bronzée si cambrée que ma colonne eût sûrement crié grâce dans la même position. L'une des énormes mains de Bill, aux doigts comme des Strasbourg, était posée au creux de ses reins, et l'autre entre ses omoplates. A la différence de celles des danseurs de ballets, leurs lèvres étaient scellées par un baiser. Je m'éclaircis la voix.

Bill sursauta et sa bouche se décolla de celle de la femme avec un claquement répugnant; il se redressa quelque peu et desserra son étreinte. Heureusement que sa partenaire était pendue à son cou, sans quoi elle était bonne pour la tétraplégie.

— Kate, hoqueta Bill avec un sourire démenti par la panique qui se lisait dans ses yeux.

— Bienvenue au bercail, Bill. Je ne pensais pas te voir dès ce matin, dis-je d'un ton placide en refermant la porte derrière moi.

Je gagnai mon perchoir habituel, une table qui court tout le long d'un des murs de la pièce.

Bill bégaya qu'il avait à me parler, ou quelque chose d'approchant. La femme se détacha de lui. Elle me dépassait d'environ 20 centimètres - je mesure 1,60 m. Premier mauvais point. Les cheveux aussi noirs que Bill les avait blonds, elle arborait la coupe hérissée un peu garçonne que j'avais abandonnée peu de temps auparavant, quand j'avais fini par me rendre compte après tout le monde qu'elle devenait légèrement ringarde. À elle, ça lui allait à ravir. Deuxième mauvais point. Elle avait un teint de bronze bruni, impossible rêve de toutes les filles auburn à carnation de rousse. Troisième mauvais point. Je n'avais pas la moindre idée de qui pouvait être la dernière conquête de Bill, mais je la haïssais déjà. Elle se rua sur moi avec un grand sourire, la main tendue avec tout l'enthousiasme d'une adolescente expansive qui ne s'est pas encore pris sa claque.

— Kate, c'est génial de faire votre connaissance, proféra-t-elle avec un accent australien à faire passer Crocodile Dundee pour un présentateur de la BBC. Bill m'a tellement parlé de vous que j'ai l'impression de vous connaître déjà. (Je tendis la main avec réticence, elle s'en saisit et se mit à la secouer énergiquement.) Je sens qu'on va être super copines toutes les deux, ajouta-t-elle en m'assenant une claque sur l'épaule.

Je regardai Bill par-dessus son épaule, les sourcils levés; il s'approcha de nous et elle me lâcha pour glisser sa main dans les siennes.

— Kate, fit enfin Bill, je te présente Sheila.

L'expression de son regard m'avertit de ne pas rire.

— Ne me dites rien, laissez-moi deviner, fis-je, vous vous êtes rencontrés en Australie ?

Sheila éclata de rire. Je sentis que la démesure de ses démonstrations m'enfonçait dans le rôle de l'Anglaise coincée.

— Bon sang, Kate, il n'a pas exagéré en me parlant de votre sens de l'humour, dit-elle. (Je grimaçai un sourire, pour autant que je susse encore ce que c'était.) Dis donc, Bill, tu devrais la mettre au courant.

Bill resta un moment à mâchonner sa barbe avant de lâcher :

— Sheila et moi on va se marier.

Dire que je fus sciée revient à affirmer que Tom Hanks sait jouer la comédie. Non pas que Bill n'aime pas les femmes. Il les adore. Il n'en a jamais assez. Mais il aime aussi varier les plaisirs. Dans le genre monogame à répétition, il pourrait en remonter à Don Juan et Casanova réunis; mais il n'avait jamais été du genre à sortir avec n'importe qui. S'il les préférerait jolies, il lui fallait aussi de l'esprit et de la volonté. Si Sheila pouvait passer pour la plus gamine de toutes les filles que j'avais vues avec Bill jusqu'à ce jour, pas question de la cataloguer hâtivement sur une première impression.

— Félicitations, parvins-je à énoncer sans trébucher sur trop de syllabes.

— Merci, Kate, rétorqua chaleureusement Sheila. C'est super sympa de prendre si bien la perte d'un associé.

Je me tournai vers Bill. Il avait la tête d'un mec qui vient d'avaler un glaçon.

— Qu'est-ce qu'on dit dans ces cas-là ? Bien loin de perdre un associé, je gagne une secrétaire ? m'enquis-je avec un peu de mauvais esprit. Dis-moi, William, j'ai comme l'impression qu'il y a quelque chose que tu n'as pas encore réussi à me dire.

— Sheila, il va falloir qu'on parle affaires, Kate et moi. C'est plutôt assommant, tu sais; qu'est-ce que tu dirais de demander à Shelley les adresses des boutiques chics ? Après, tu pourrais revenir pour le déjeuner et on irait à la brasserie tous ensemble ? fit Bill en désespoir de cause, sans cesser de lorgner le bout de mon soulier qui battait la mesure sur le plancher.

— Tout ce que tu veux, mon Billy d'amour, dit Sheila en lui appliquant un baiser sonore sur la bouche. (Elle ébaucha un petit signe de la main en passant devant moi :) J'ai hâte qu'on apprenne à mieux se connaître, Kate.

Lorsque la porte se fut refermée sur elle, il y eut un long silence.

— Qu'est-ce que tu dirais de demander à Shelley les adresses des boutiques chics ? singeai-je avec toute la cruauté dont j'étais capable.

— Elle a trois magasins de mode à Sydney, déclara Bill d'un ton conciliant.

J'aurais dû m'en douter. Voilà le pourquoi de la petite robe noire très couture.

— C'est pas une façon de commencer la journée, Bill, dis-je. Qu'est-

ce qu'elle raconte avec cette histoire de perdre un associé ? C'est le genre de jalouse pathologique qui ne veut pas que son mec bosse avec une autre nana ? Est-ce que Shelley aussi va devoir prendre la porte sur l'air de *Waltzing Matilda* ?

Bill se laissa tomber dans son fauteuil avec un profond soupir.

— Sheila sait que je redoutais cette conversation, et c'est pour m'y obliger qu'elle a dit tout ça, expliqua-t-il. Kate, ça y est, c'est Sheila que je veux.

— Pas la peine de se voiler la face, Bill, rétorquai-je avec amertume, après tous ces essais comparatifs, tu es sûr de choisir en consommateur averti.

J'aurais bien voulu être contente pour lui, et je l'aurais été sans la peur que les paroles de Sheila avaient fait naître en moi.

Il me regarda bien en face et sourit :

— Tout juste. C'est pour ça que l'ayant trouvée, je ne veux surtout pas la perdre. Le mariage semble la solution la plus raisonnable (il détourna les yeux) et pour ça, de deux choses l'une, soit Sheila vient s'installer ici, soit je pars vivre en Australie.

Silence. Je connaissais la suite, mais je ne voyais pas pourquoi je lui aurais mâché la besogne. Je m'adossai au mur et croisai les bras sur ma poitrine. Bill le gros nounours passait de la peluche au grizzly sous mes yeux et la métamorphose n'était guère à mon goût. Enfin, après encore quelques soupirs, il lâcha :

— Le plus logique, c'est que ce soit moi qui déménage. Mon métier est plus facile à transplanter que le sien. Les boulots que j'ai faits en-Australie m'ont déjà ramené plein de bons contacts alors qu'elle n'en a aucun dans la fringue ici. Et puis le climat est plus agréable; et le vin aussi.

Il essaya de me la faire au petit garçon désespéré avec un soutire implorant.

Ça ne prend pas avec moi.

— Et Mortensen & Brannigan, qu'est-ce qu'ils deviennent, dans tout ça ? cinglai-je, stupéfaite moi-même de la dureté de ma voix.

Bill se saisit de la pipe en volute à la Sherlock Holmes qu'il fume parfois lorsqu'il bute sur un problème et se mit à la tripoter.

— Je suis navré, Kate, mais je vais devoir vendre ma part de l'affaire. Le problème, c'est que je suis obligé de réaliser le capital investi ici pour pouvoir redémarrer quelque chose à Sydney.

— Je n'en crois pas mes oreilles, dis-je. Tu te figures que tu peux tout simplement nous vendre au plus offrant ? Tes parents possèdent la moitié des terres agricoles du Cheshire. Tu pourrais pas leur demander d'investir ?

— Sûrement pas, grogna Bill en tirant la gueule. Tu n'es pas allée mendier chez ton père quand on a ouvert l'agence, tu as mis les fonds

toi-même. Et puis tu sais, l'élevage, ces temps-ci, c'est vraiment pas de la tarte. Je ne crois pas qu'ils pourraient sortir le blé comme ça.

— Bon, rageai-je, alors, à qui as-tu vendu ?

— A personne, protesta-t-il, blessé; comment peux-tu imaginer que j'aurais fait ça derrière ton dos ?

— C'est que tout semble avoir été décidé sans mon avis, répliquai-je en haussant les épaules. Je ne vois pas pourquoi ce point-là ferait exception.

— Tu ne t'es même pas donné la peine de lire le contrat d'association quand on l'a rédigé ? Paragraphe 16. Si l'un d'entre nous veut vendre sa part de l'affaire, il doit d'abord la proposer à l'autre, et si ce dernier n'est pas acheteur, il garde un droit de veto sur toute vente à un tiers tant qu'il se base sur des motifs raisonnables.

— « En dernière lecture, il appartiendra aux associés de décider du caractère raisonnable ou déraisonnable de ces motifs en consultant au besoin les employés de l'agence qu'ils jugeraient bon de faire intervenir à ce sujet », citai-je de mémoire. (C'est moi qui ai rédigé presque tout le contrat; pas étonnant que je me souvienne de presque tous les passages décisifs.) C'est un cas d'école, Bill. Tu sais bien que je n'ai pas les moyens de racheter ta part, et tu sais aussi très bien que j'ai trop d'affection pour toi pour te mettre des bâtons dans les roues; choisis ton repreneur.

Je bondis sur mes pieds et ouvris la porte à la volée.

— Allez, je me tire, fis-je avec l'espoir que le dégoût et la colère que j'éprouvais lui étaient aussi clairement perceptibles qu'à moi-même.

Il y a des moments où les seules choses qui font du bien sont précisément celles qui marchaient déjà quand on avait 5 ans; oui, je claquai la porte.

Je restai les yeux rivés sur la mousse de mon cappuccino au Cigar Store Café. La serveuse était en grande conversation avec deux amies à elle qui buvaient des expressos dans un coin, mais à part ça, j'avais le café pour moi toute seule. Je n'eus aucun mal à baisser le volume de leur bavardage pour me concentrer sur les conséquences de ce que Bill m'avait annoncé. Je n'arrivais pas à croire qu'il était décidé à me faire ça. C'était en complète contradiction avec tout ce que je croyais savoir de lui. Du coup, mon jugement me faisait l'effet d'avoir moins de valeur qu'un sac de litière usagée. Bill avait été un ami avant même de devenir un associé. J'avais commencé ma carrière comme huissier sous ses ordres, histoire de rembourser mon prêt d'études. Ça payait mieux que de servir dans un bar et les horaires étaient plus agréables. Depuis que j'avais laissé tomber le droit au bout de deux ans, en comprenant que je ne pourrais jamais passer mes journées à travailler parmi les loups je n'avais jamais cessé de travailler dur avec lui ou sous ses

ordres. Je m'étais alors tournée vers l'ours blond.

Je ne pouvais en aucun cas trouver l'argent pour lui racheter sa part. Le marché que nous avions passé en nous associant était fort simple. Bill avait fait évaluer l'affaire et j'avais considéré que je pouvais me permettre d'acheter 35 pour cent de sa valeur estimée. J'avais pris un prêt à court terme à la banque et j'avais remboursé en quatre ans. Pour réussir ce tour de force, la banque avait récolté le moindre sou en plus de mon précieux salaire, jusqu'à mes dividendes d'actionnaire. Je n'avais fini de payer que depuis trois mois, en partie grâce à un magot providentiel dont l'existence ne pouvait être révélée à âme qui vive; fût-ce au fisc, sans risque d'alerter les criminels organisés qui m'avaient fait ce cadeau involontaire [iii].

J'avais vraiment tiré la langue pour tout rembourser et aucune intention de continuer à croiser dans les eaux où on peut tomber sur ce genre d'aubaines périlleuses.

Autant me l'avouer : jamais je ne trouverais de quoi racheter les 65 pour cent de Bill à leur valeur d'il y a quatre ans, sans parler de la plus-value apportée par l'accroissement de la clientèle. J'étais à la merci de quiconque regarderait comme un bon investissement une participation des deux tiers dans une agence de détectives privés qui marche bien.

Une seconde tasse claqua sur la table devant moi.

Saisie, je levai la tête pour me retrouver les yeux dans les yeux couleur d'ambre de Shelley.

— J'étais presque sûre de te trouver là, dit-elle en jetant son imper sur le dossier d'une chaise avant de s'asseoir en face de moi.

Son visage avait l'aspect de ces masques de cérémonie africains aux pans polis et impassibles, surtout depuis qu'elle avait cessé de porter des perles dans ses cheveux pour revenir à de petites nattes bien alignées. Impossible de deviner à son expression si elle venait pleurer avec moi ou me reprocher ma sortie et prendre la défense de Bill.

— Dire qu'on croyait que Lincoln avait libéré les esclaves, observai-je avec amertume. Alors, quel effet ça fait d'être achetée et vendue ?

— C'est moins grave pour moi que pour toi, dit Shelley. Si je n'aime pas le nouveau patron, j'ai qu'à pousser la porte et aller chercher du boulot ailleurs; tandis que toi, tu es enchaînée au repreneur que Bill va trouver. Je me trompe ?

— Jamais. C'est pas dur, Shell, je suis enchaînée. Y a des impondérables, comme dit Chrissie Hynde.

— Mais tout de même, ça n'arrivera pas forcément ? fit Shelley en battant des paupières.

— Je ne te suis pas.

— Bill ne nous avait pas habituées à ce genre d'attitude.

— Tu m'étonnes, interrompis-je avec mauvaise humeur. Tu ne vois

pas que c'est Sheila ? Comme on dit, quand on les tient par les couilles, le cœur suit et la cervelle avec. Il n'y a pas de doute, elle l'a bien attrapé par là.

— Peu importe de qui ça vient, le coup est le même, objecta Shelley. Le fond de l'affaire, c'est que Bill ne se conduit pas en ami avec toi, et pour moi, ça te dispense de te conduire en amie avec lui.

— Et alors ?

— Tu possèdes bien 35 pour cent de l'affaire ?

— Sans hypothèque et nets d'impôts, acquiesçai-je.

— Eh bien mets ta part sur le marché; soit à part, soit en lot avec le reste de l'affaire.

Je fronçai les sourcils :

— Mais ça dévaluerait considérablement l'agence ! C'est tout de même pas pareil d'acheter une boîte quand un des associés reste en place pour conserver la clientèle et de mettre de l'argent dans ce qui n'est plus qu'un nom et un lot de fournitures de bureau.

— C'est justement là que je voulais en venir, dit Shelley.

— Mais je ne récupérerai jamais mes investissements, objectai-je.

— D'accord, mais Bill perdrait vachement plus gros que toi, rappela Shelley; et il a plus besoin d'argent que toi en ce moment. Ça te fait gagner du temps et ça te donne ton mot à dire. C'est un levier de négociation.

Je hochai lentement la tête.

— Tu es une mère drôlement sévère, remarquai-je avec une pointe d'admiration dans la voix. Je croyais que Bill était ton petit garçon aux yeux bleus.

Shelley serra les lèvres. Quelques rides se creusèrent un peu autour de sa bouche.

— Écoute Kate, quand j'étais petite, j'ai vu plein de femmes faire le coup de « mes mômes ont toujours raison » aux profs et aux flics; eh bien maintenant, je vois ces gamins vendre de la drogue ou bien traîner dans les bars. J'ai vu les enterrements, quand un se fait tuer dans une guerre de bandes idiote. Je n'aime pas le résultat, à terme, de la loyauté aveugle. Bill est mon ami et mon patron depuis un bon bout de temps mais il se conduit comme un salaud avec nous. Eh bien, c'est tout ce qu'il mérite.

Je ne pouvais me défendre d'un mouvement d'admiration pour sa froide détermination à trouver la meilleure issue possible pour nous deux. Mais je n'étais pas certaine de pouvoir la suivre jusqu'au bout avec toute l'inflexibilité qu'elle exigerait sûrement de moi.

— Tu as raison, répondis-je pourtant, je vais lui dire que je veux vendre aussi.

Shelley sourit.

— On dirait que ça va déjà mieux, observa-t-elle finement. (Elle

n'avait pas tort.) Alors, tu n'as rien à faire ?

Je lui narrai mes aventures de la veille au soir et comme c'était à prévoir, elle se paya une pinte de bon sang à mes dépens.

— Avec tout ça, maintenant, il faut que je voie Dennis, conclus-je. Richard sait sûrement tout ce qu'il y a à savoir sur le versant artistique du milieu du spectacle, mais pour le côté magouilles, il est d'une ingénuité désolante. Dennis, en revanche, n'est pas forcément capable de distinguer Ice T d'Enya à l'oreille, mais il a un sens aigu des combinaisons rémunératrices qui fleurissent dans le milieu musical.

Le seul problème, je n'avais pas besoin de le rappeler à Shelley, était que mon ami - et parfois mentor - Dennis était beaucoup plus dur à joindre que d'habitude en raison de l'entêtement de Sa Majesté à garder ses hôtes pour elle toute seule derrière de hauts murs.

Quand j'ai fait la connaissance de Dennis, il venait d'opérer une reconversion complète, comme beaucoup de gens à l'approche de la quarantaine. Après un séjour en prison, il avait abandonné son métier de cambrioleur de haut vol pour se consacrer à une navigation en eau trouble aux marges de la délinquance. Beaucoup plus épuisante, mais aussi moins dangereuse.

Une petite opération de Dennis visant à soulager des bandits de leurs espèces sonnantes et trébuchantes avait malheureusement raté, parce qu'il avait donné rendez-vous à ses pigeons au beau milieu d'une surveillance des Stups. Au lieu de serrer deux gros bonnets de la came et de faire les premières pages des journaux avec une saisie record de cocaïne, les flics s'étaient retrouvés avec un trafiquant de seconde zone et le genre d'affaire qui ne fait pas trois lignes dans la feuille locale. Bien sûr, Dennis avait fait les frais de leur déception, car on avait si bien gonflé son affaire qu'il avait pris dix-huit mois. Les mauvaises langues prétendront qu'il s'en tirait bien en considération de son CV et de quelques autres magouilles dont j'avais eu connaissance ces derniers temps, mais je ne me laisserai pas aller à de tels commentaires à propos d'un gars que trois semaines de placard suffiraient à rendre cinglé.

— Quand est-ce que tu peux aller le voir ? s'enquit Shelley.

Bonne question. Je n'avais pas de droit de visite et guère d'espoir d'en obtenir un. Une fois, j'avais téléphoné en me présentant comme un avoué de son cabinet d'avocats et j'avais demandé un rendez-vous pour le lendemain; mais on serrait la vis sur la sécurité depuis quelque temps. Trop de prisonniers s'étaient barrés les mains dans les poches de centres de détention qui ne pratiquaient pourtant pas la permission de sortie. Quand on faisait la demande d'une visite à Strangeways, soi-disant pour étudier le dossier d'un détenu avec lui, ils notaient maintenant tous les détails et appelaient le cabinet dont on se recommandait pour vérifier le nom du visiteur attendu et lui

communiquer une combinaison de deux lettres et de quatre chiffres. Il était impossible de pénétrer dans la prison sans cette combinaison.

— Je me demandais si je ne pourrais pas demander à Ruth de me faire passer pour un de ses avoués, dis-je.

— Après le coup de l'autre fois ? gloussa Shelley; tu rêves !

La dernière fois que je m'étais fait passer pour une stagiaire de Ruth Hunter ^[iv], notre amitié en avait tellement pâti que j'avais porté un bandage pendant des mois. Shelley était dans le vrai : Ruth ne marcherait jamais.

— Je ne prétends pas t'apprendre la vie, reprit Shelley sans la moindre trace d'humilité ou d'excuse, et je sais bien que ça n'est pas dans tes habitudes, mais pour une fois, tu pourrais peut-être passer par la voie réglementaire ?

Je pivotai sur le talon droit et pliai le genou droit en tendant la jambe gauche, de façon à basculer en balayage avant. Ma jambe aux muscles bandés fendit l'air devant moi avec un sifflement, mais elle ne fit qu'effleurer la hanche qui se trouvait dans sa trajectoire un instant auparavant. Je laissai échapper un grognement d'effort en esquivant avant d'expédier un fouetté au genou de mon adversaire.

J'étais trop lente. Un instant plus tard, ma jambe droite fut balayée et je me retrouvai les quatre fers en l'air, à sentir mes poumons se décoller douloureusement pour remplacer l'air chassé par l'énorme claque du tapis. Christie O'Brien se tenait au-dessus de moi, un sourire goguenard aux lèvres.

— Tu as perdu en rapidité, observa-t-elle avec la tranquille cruauté de l'adolescence.

Évidemment que j'étais lente à côté d'elle; elle avait grimpé jusqu'en finale au rang national en junior. Mais Christie - Christine avant de découvrir que son prénom n'était pas « à la mode » - était avant tout la fille de son père : elle avait appris dès l'enfance qu'il faut les latter une fois étalés à terre.

La boxe thaï aussi, c'est à Dennis que je la dois; à l'en croire, toutes les femmes devraient l'apprendre. L'idée, c'est qu'une petite nana dans mon genre n'a aucune chance de battre un mec à la loyale. Le seul moyen de se tirer d'affaire, c'est de cogner dans les tibias ou... ailleurs avant de sprinter sur cent mètres. La boxe thaï permet de bien appliquer le coup de pied et aussi de conserver un tonus suffisant pour prendre la fuite après.

Quand il a été arrêté, Dennis m'a demandé de garder Christie à l'œil. Elle tenait sa blondeur éblouissante et ses grands yeux bleus de sa mère, mais sa matière grise de son père. Ce dernier savait parfaitement à quel point un adolescent peut faire des dégâts quand le seul adulte à qui il rend des comptes a les idées généreuses et un cerveau équivalent à celui du poisson rouge moyen. Habitée de longue date à nos rencontres lors des séances d'entraînement, Christie n'avait pas remarqué - à moins qu'elle ait décidé de ne pas en prendre ombrage - que je venais pas mal depuis quelque temps.

Elle me donna les dernières nouvelles de l'école, qui sortait avec qui et pourquoi, pendant la douche - c'est vraiment le genre salle d'entraînement en parpaing, chez nous. Celui qui veut des cabines de douche individuelles, il va ailleurs, mais c'est quatre fois plus cher. Lorsque nous en fûmes à nous sécher, je parvins à aiguiller la conversation sur Dennis :

— Alors, tu en as parlé à ton père, de ce Jason ? lâchai-je mine de

rien.

C'était le prénom qui revenait le plus souvent, ces derniers temps

— Tu rigoles, répliqua-t-elle. Lui parler d'un mec qu'il peut même pas aller voir lui-même, pour qu'il envoie quelqu'un chez Jason lui demander ses références ? Sûrement pas ! Il sera bien temps d'aviser quand il sortira.

— C'est quand, ta prochaine visite ?

— Maman a reçu une autorisation pour jeudi après-midi. Je suis censée y aller aussi, mais j'ai une compète de cross et je veux pas la louper, grommela-t-elle en enfilant son sweat-shirt. Ça lui fera rien, à papa, au contraire, c'est lui qui va gueuler si je suis pas là pour tirer l'équipe vers le haut; mais maman, ça la déprime tellement d'aller à Strangeways toute seule que je me sens obligée d'y aller quand même.

— Je pourrais y aller à ta place, suggérai-je.

Le visage de Christie s'éclaira :

— Tu ferais ça ? Ça t'embête pas ? Je te préviens, pour le retour, c'est trois mouchoirs minimum.

— Ça ne me gêne pas, dis-je, j'ai envie de voir ton père; il me manque.

Christie baissa le nez sur ses baskets en poussant un gros soupir. - A moi aussi. (Elle releva la tête et me regarda bien en face :) Je suis vraiment fâchée après lui, tu sais ? La dernière fois, quand il est sorti, il m'a promis de plus bouger d'un poil.

Je me penchai vers elle et la pris dans mes bras.

— Il sait bien ce qu'il t'a fait. C'est dur d'admettre que son père n'est pas parfait, mais il est comme tout le monde. Il a besoin de pardon, Christie.

— Ouais, fit-elle, bon, ben je dis à maman que tu passeras la prendre jeudi midi, alors. (Elle se leva et fourra son survêtement dans un des sacs de sport griffés que Dennis avait touchés en quantité le printemps précédent.) Allez salut, Kate, fit-elle en passant la porte.

Je culpabilisais d'être aussi machiavélique, mais tout de même, la perspective de lui faire une fleur allégeait un peu ce sentiment pénible. Tant pis pour la voie réglementaire.

En sortant de la salle, je décidai de passer chez Gizmo pour voir s'il s'était occupé de ce que je lui avais demandé. Si le vieil axiome « si je devais aller là-bas, je partirais pas d'ici » n'existait pas, il faudrait l'inventer à propos du trajet entre Sale et Levenshulme en milieu de matinée. Je savais déjà avant de démarrer que ça allait être l'enfer, mais pour une fois, je m'en fichais.

Moi, éluder une nouvelle entrevue avec Bill ?

Je me traînai en seconde tandis que Cindy Lauper me rappelait que les filles ne demandent qu'à s'amuser. Je montrai les dents au

radiocassette et zappai sur la vue du monde plus mélancolique de Tanita Tikaram. Je voyais parfaitement ce qu'elle voulait dire quand elle accusait quelqu'un de vouloir faire pleurer le monde entier. Clouée à mon siège derrière les files de voitures qui s'écoulaient lentement aux feux du carrefour de Wilbraham Road et d'Oxford, en plein cœur du quartier étudiant, je les regardai vaquer à leurs occupations, sac au dos et mal rasés. Dire que le milieu de la mode avait construit toute une industrie autour du *grunge*, comme si ça venait de sortir. Ici, on sait bien que ça ne date pas d'hier : les étudiants ont toujours empilé les couches de fringues pour se protéger du froid, ils ont toujours choisi de grosses chemises de travail à carreaux pour leur faible coût; c'était déjà comme ça il y a une douzaine d'années, lorsque j'étais étudiante. Je considérai le mur que j'étais en train de longer en secouant la tête : il était recouvert d'affiches signalant le passage de groupes dans des bars de quartier. Je connaissais certaines de ces boîtes grâce à Richard; les autres étaient inconnues au bataillon. Je ne m'étais pas rendu compte de la prolifération des lieux où on joue de la musique. Détaillant plus attentivement les affiches, j'en remarquai une dont le coin supérieur droit se décollait; en dessous, je déchiffrai « uff » en grosses lettres rouges. Dan et Lice n'avaient apparemment pas raconté de salades.

Le klaxon impatient du mec en costard qui était derrière moi dans sa voiture de fonction m'arracha à la contemplation des affiches pour me ramener à la circulation. Elle était plus fluide après le carrefour et je pus même passer la quatrième avant d'arriver chez Gizmo. Ce coup-ci, je jugeai plus économique de défier les contractuelles que les petits voyous du coin et me garai en infraction sur la grande artère. À en juger par le nombre de conducteurs qui avaient fait de même, les contractuelles devaient raffoler du secteur autant que moi. Je retirai de l'argent au trou dans le mur pour Gizmo, traversai la rue et sonnai chez lui.

Gizmo fronça les sourcils en me voyant :

— T'as pas eu mon message sur ton terminal ?

— Je ne suis pas repassée au bureau, répondis-je en lui tendant une liasse roulée bien serrée. Dois-je comprendre que tu as eu des résultats ?

— Ouais. Entre, fit-il à contrecœur en m'ôtant le blé de la main pour le glisser dans un pantalon de flanelle grise qui avait l'air d'avoir vu le jour aux environs de la Première Guerre mondiale. Sapée comme tu es, tu risques d'attirer l'attention des prolos du coin. Je veux dire, on voit tout de suite que t'es pas une indigène; remarque, je me goure, si ça se trouve ? ajouta-t-il comme je le suivais dans l'étroit escalier dont le vieux tapis en coco collait un peu sous mes semelles.

C'était la première fois qu'il me laissait passer le seuil de chez lui et

franchement, c'était ce à quoi je m'attendais.

Je suivis Gizmo dans la première pièce de l'appartement. Le choc fut rude : au lieu de la crasse gluante et de la peinture écaillée de la cage d'escalier, elle était d'une propreté impeccable. Parquet neuf, murs gris mat, pas de rideaux, double vitrage. Un canapé cuir. Deux bureaux avec des moniteurs, un Mac et un PC. Une longue table chargée de toutes sortes de vieux ordinateurs - un Atari, un Spectrum, un Amiga, un Amstrad PCW et un antique Pet. Une paire de modems, un scanner à plat, un scanner à main, deux imprimantes et une étagère de logiciels. Il n'y avait pas un brin de tissu dans toute la pièce. Même la chaise qui se trouvait devant le moniteur PC était tendue de cuir. Gizmo avait beau faire crado, le cadre qu'il avait voulu pour ses chers ordinateurs approchait autant que possible de l'idéale pièce sans poussière.

— Joli, fis-je.

Il fourra ses mains dans les poches d'un gilet de laine qui aurait fait honte à plus d'un clochard et dit :

— C'est qu'y faut savoir s'en occuper, hein ? Tiens, ce Pet, je l'ai eu en 1980 et il marche toujours impec, un vrai rêve.

— T'as de drôles de rêves, Giz, commentai-je tandis qu'il frappait les touches de son PC pour retrouver l'information que je lui avais demandée. (Quelques secondes plus tard, une imprimante laser crachait une feuille de papier. Je la pris et lus :) « Sell Phones, 1 Beaumaris Road, Higher Crumpsall, Manchester. »

Il y avait aussi un numéro de téléphone. Je levai un sourcil :

— C'est tout ?

— C'est tout ce que j'ai trouvé, dit-il.

— Pas de noms ?

— Pas de noms. Ils ne sont pas enregistrés à la chambre de commerce. On dirait qu'ils font dans les portables. Évidemment, si tu ne recules pas devant la complication et la dépense, reprit-il en insistant lourdement sur le dernier mot, je pourrais toujours jeter mes fichiers dans le fichier des fournisseurs de portables pour voir si ceux-là sont au nombre de leurs clients. Mais...

— Merci, mais non merci, répondis-je. (C'est tenter le diable que d'enfreindre la loi trop souvent sur la même affaire.) Un coup, ça va, ajoutai-je. Ce serait déplacé d'insister.

— Bon, eh ben à la revoyure alors, fit Gizmo en détachant bien les mots tout en louchant sur la porte.

Je captai le message. Faut trouver ce qu'on fait le mieux et plus faire que ça, y a que ça de vrai.

Beaumaris Road était une ruelle parallèle au grand axe de Cheetham Hill Road. Comme on pouvait s'y attendre, le numéro 1 faisait le coin.

Sell Phones occupait ce qui avait manifestement dû être une épicerie de quartier, même si le local avait été un peu retapé depuis qu'il avait écoulé ses derniers litres de lait hors de prix à des heures avancées. Je me garai un peu plus bas dans la rue et m'affublai d'une toque de velours vert informe et d'une paire de lunettes de mamie en verre ordinaire pour concrétiser ma métamorphose de veuve éplorée en parfaite inconnue. Ça ne collait pas trop avec mon jean et ma veste beige, mais la mode est si variée de nos jours qu'on peut mettre strictement n'importe quoi si on se fiche de passer pour un cas social ou une assistante du même nom.

Je revins jusqu'au coin à pied, remarquant au passage les lourdes grilles scellées aux fenêtres de Sell Phones. Je m'arrêtai devant pour découvrir un intérieur de moquette grise, de murs blancs et de présentoirs de téléphones portables. Un Noir bien habillé était mollement accoudé à un présentoir; la tête un peu de côté, il écoutait une femme manifestement lancée dans le genre de narration très riche en explications gestuelles et en répliques style « alors elle me sort « T'as pas fait ça ? », et moi, je lui réponds « Si, sans déconner, je l'ai fait. » Alors là, elle me regarde hors d'elle et elle me sort « T'es rien qu'une menteuse ! » Elle devait mesurer quelques centimètres de plus que moi, mais elle était plus frêle des hanches et des épaules. Ses cheveux noirs et luisants coupés au carré, ses yeux sombres, ses pommettes slaves et ses lèvres carmin me faisaient irrésistiblement penser à Cruella De Vil. On aurait dit une polack croisée avec un pursang. Elle était trop absorbée par son histoire pour me remarquer, et le Noir trop occupé à prendre des poses avantageuses dans son beau costume.

Je scrutai l'intérieur avec une attention redoublée. Là, au fond de la boutique, assis à un bureau, en train de prendre des notes sur une conversation téléphonique, je vis Will Allen dans toute sa splendeur. Je ne connaissais peut-être pas son vrai nom, mais maintenant, je savais au moins où il travaillait. Je me remis en marche, tournai le coin et tombai sur la Mazda de la veille au soir. Enfin quelque chose qui se décidait à marcher dans cette fichue journée.

Et à présent, la corvée. Je me doutais que Will Allen n'irait nulle part d'ici une heure ou deux, mais ce n'était pas une raison pour aller faire un tour et revenir plus tard pour voir s'il était toujours dans le secteur. Il n'y avait pas grand risque à tourner le coin et à pousser jusqu'au McDo de Cheetham Hill Road pour faire le plein de café et de beignets, histoire de me sentir dans la peau d'un vrai privé en poireautant devant chez Sell Phones. Mais pas question de m'éloigner plus que ça.

Je plaçai ma Rover dans la rue qui coupait Beaumaris Road et l'impasse à angle droit, de façon à m'assurer une vue imprenable sur le

bout du capot de la voiture d'Allen. Je passai sur le siège du passager pour avoir l'air d'attendre quelqu'un et enlevai la toque; je gardai tout de même les lunettes. M'avachissant sur mon siège, je me mis à ruminer la perfidie de Bill. Je sirotai mon café tout doucement, juste de quoi rester aux aguets, mais pas assez pour me donner envie de pipi. Le café était froid et j'étais gelée avant qu'il y ait eu du nouveau.

Le capot de la Mazda argentée jaillit de l'impasse et piqua sur la gauche vers Cheetham Hill Road. A 5 heures pétantes, avec la circulation complètement coagulée. J'ai toujours eu de la veine. Je me ruai au volant, accrochant le levier de vitesse au passage, démarrai et m'engageai dans la rue à la suite de la voiture. Comme nous attendions pour tourner à gauche au grand carrefour, j'eus le temps de voir qui se trouvait dans la voiture. Allen était au volant, mais il avait aussi une passagère à côté de lui. Elle eut la bonne idée de se retourner pour prendre quelque chose sur le siège arrière et je reconnus la femme qui causait à la gravure de mode chez Sell Phones. Je me demandai si c'était elle la deuxième opératrice de l'arnaque, qui allait charmer les veufs. On n'est pas détective pour rien.

La Mazda se glissa entre deux voitures pour s'engager dans la file qui allait sur Manchester; je ne pus en faire autant. Lorsque je parvins enfin à me couler dans une place d'une orthodoxie douteuse, la Mazda avait déjà trois voitures d'avance et j'étais la cible d'un maniaque du klaxon. Je fis le genre de signe enjoué qui me met hors de moi quand des connards me le font et changeai adroitement de voie dans l'espoir de moins attirer l'attention de l'objet de ma filature. La circulation était si ralentie sur Cheetham Hill que j'étais sûre de ne pas le perdre, même en faisant les magasins de meubles par-dessus le marché. Mais dès que nous fûmes sur le plat, il déboîta à gauche pour s'engouffrer dans North Street. J'étais sur la file de droite et je ne pouvais pas traverser toute la chaussée, mais je me dis qu'il allait sûrement descendre sur Red Bank pour couper par les petites rues jusqu'à Ancoats et rejoindre la banlieue sud. Si je ne le rattrapais pas avant l'endroit où Red Bank passe sous le viaduc du chemin de fer, il pourrait être n'importe où dans le dédale des petites rues et je ne remettrais jamais la main sur lui.

Je tournai le nez de la Rover vers la gauche, ce qui mit les nerfs au conducteur de la Porsche à qui je venais de couper la route. Je n'avais tout de même pas perdu ma journée. Je m'arrachai au carrefour centimètre par centimètre et appuyai sur le champignon vers le croisement qui me permettrait de retrouver Red Bank. Je pris le virage en priant pour qu'il n'y ait pas de voiture en train de monter la côte et dévalai la pente à fond.

Pas de Mazda argentée à l'horizon. Je restai un moment à pester au carrefour, puis je fis lentement demi-tour et remontai la côte. Il restait

une petite chance qu'ils se soient attardés chez un des innombrables grossistes et revendeurs à la petite semaine, dont les entrepôts miteux et les boutiques se succèdent à l'infini dans les rues de Strangeways. Ils achetaient peut-être des bijoux ou une fourrure avec le fruit de leur coupable activité. Je passai encore dix minutes à sillonner jusqu'aux moindres venelles entre Red Bank et Cheetham Hill Road, avant de me rendre à l'évidence : ils étaient loin. Je les avais paumés.

J'avais ma dose pour la journée. Pour la semaine, en fait. Je débranchai mon portable et m'enfonçai avec lassitude dans le flux épais de la circulation pour rentrer à la maison. Au programme, bain chaud avec une bonne rasade d'huiles essentielles, les Cowboy Junkies sur la chaîne et me plonger dans la pile des revues d'informatique que je négligeais depuis un mois, avec le plus grand verre de vodka-pamplemousse du monde à portée de la main. Il y avait une deuxième partie de programme qui concernait Richard, s'il était là.

Je franchis le seuil de mon pavillon et traversai le couloir en semant mes fringues comme une starlette des sixties, puis j'ouvris les robinets de la baignoire. Je m'enveloppai dans mon peignoir judicieusement pendu au-dessus du radiateur et me dirigeai vers le freezer. Je saisissais à peine le goulot de la bouteille de vodka lorsqu'on sonna à la porte. J'envisageai un instant de faire la sourde oreille, mais la curiosité eut le dessus. C'est toute l'histoire de ma vie. Je lâchai la bouteille et gagnai la porte.

Rien n'est jamais gagné. En découvrant le masque tragique d'Alexis, je dis adieu à mon petit programme et me préparai au pire.

— Chris ? demandai-je en faisant un pas de côté pour laisser entrer Alexis.

Elle me regarda en fronçant les sourcils sans mot dire comme si elle essayait de se rappeler pour quelle raison j'aurais pu m'inquiéter de sa compagne.

— Est-ce qu'il est arrivé quelque chose à Chris ? précisai-je; ou à l'enfant ?

Alexis secoua la tête.

— Chris va très bien, répliqua-t-elle avec du rescapé d'une catastrophe à qui le journaliste télé pose une question idiote.

Elle me passa sous le nez et pénétra dans le salon d'un pas d'automate avant de se laisser tomber sur un canapé comme une poupée de chiffon.

Je la laissai perdue dans la contemplation du plancher, le temps d'aller fermer les robinets. Lorsque je revins avec deux verres bien tassés, elle fumait avec l'attention forcenée d'un toxico à deux doigts de la crise de manque.

— Qu'est-ce qu'il y a, Alexis ? fis-je doucement en m'asseyant auprès d'elle.

— Elle est morte, dit-elle.

Je ne fus pas autrement surprise; il fallait au moins une mort dans son entourage pour entamer à ce point la carapace d'une chroniqueuse judiciaire endurcie dans son genre.

— Qui ça ?

Alexis sortit de son sac un exemplaire tout froissé du *Yorkshire Post*. Je savais que c'était un des quotidiens régionaux auquel le *Chronicle* était abonné.

— Je parcourais les canards de province pour voir s'il y avait pas de beaux crimes possibles à exploiter, fit Alexis d'une voix morne en ouvrant le journal sur la table.

MORT D'UN MEDECIN AU COURS D'UNE AGRESSION, pus-je lire en deuxième colonne à la une. En dessous du titre, il y avait la photo d'une femme brune aux traits bien affirmés et à la grande bouche fendue d'un sourire. Je lus le premier paragraphe :

« Mrs Sarah Blackstone, gynécologue, a été mortellement poignardée par un cambrioleur qu'elle avait surpris à son domicile de Headingley. »

— Tu la connaissais ? demandai-je.

— C'est le docteur qui a travaillé avec nous sur la grossesse de Chris.

C'était une drôle de façon de dire les choses, mais je ne relevai pas.

Alexis n'était pas en possession de ses moyens, alors au diable la précision du langage.

— Je suis vraiment navrée, Alexis, fis-je assez mal à propos.

— C'est pas ce que je te demande. Je t'engage, lâcha-t-elle abruptement.

Elle écrasa sa cigarette, en alluma une autre et s'enfila la moitié de sa vodka-Coca *light*.

— Kate, il y a vraiment un truc qui ne tourne pas rond : c'est bien la femme à qui on a eu affaire, mais elle n'avait pas de cabinet à Leeds et elle ne s'appelait pas Sarah Blackstone. Elle exerçait ici, à Manchester, sous le nom d'Helen Maitland.

Il y a des jours où je suis submergée par l'impression qu'on m'a piqué ma chouette petite vie peinarde et qu'on m'a collé toute cette merde sur les bras à la place. A cet instant précis, j'étais à deux doigts d'appeler les flics pour les envoyer courir eux-mêmes après le cambrioleur. Après une journée de chien comme celle-ci, je n'étais pas du tout d'humeur à supporter l'atmosphère « premier chapitre d'un roman d'Agatha Christie ».

— Tu es sûre ? m'enquis-je. Tu sais, les photos de presse...

— Non, mais tu l'as pas regardée, lança Alexis avec un rire nerveux. C'est pas trop le genre à se fondre dans la masse, tu trouves pas ? Bien sûr que c'est Helen Maitland.

— Bon, ben elle se sert d'un nom d'emprunt quand elle s'occupe de lesbiennes; ça peut tout simplement vouloir dire qu'elle n'a pas envie de se faire une réputation d'accoucheuse de gouines.

— Ça va bien plus loin que ça, KB, insista Alexis en avalant la fumée comme si sa vie en dépendait. Son ordonnancier est au nom d'Helen Maitland et elle rédige des ordonnances sous ce nom-là. On n'a eu aucun problème chez le pharmacien. Et crois-moi, c'était pas un coup de bol, une fois par hasard. Ça s'est reproduit plein de fois. Ça m'inquiète, d'ailleurs, parce que si les flics découvrent que Sarah Blackstone et Helen Maitland sont une seule et même personne et qu'ils se mettent à rechercher ses patients, ils n'auront qu'à commencer par faire le tour des pharmaciens du coin, et alors là, on est bonnes.

Rien de plus exact, mais je ne pigeais pas pourquoi Alexis était tellement à cran. Je connaissais la rigueur des lois sur la procréation médicalement assistée, mais jusqu'à preuve du contraire, l'insémination artificielle des lesbiennes n'était pas encore un crime, sous réserve de le devenir si les conservateurs pétaient vraiment les plombs à l'idée de perdre les élections. Auquel cas j'imaginai tout à fait qu'ils puissent y voir un moyen d'aller à la pêche aux voix.

— Alexis, demandai-je doucement, pourquoi est-ce que ça pose un problème, au juste ?

Elle me jeta un regard furibond :

— Parce qu'ils vont nous retirer l'enfant, fit-elle du ton que j'avais pris un jour pour expliquer à Richard pourquoi il ne pouvait pas mettre son jean dans le lave-vaisselle.

— Je crois que tu exagères peut-être les risques, avançai-je prudemment, consciente de ne pas porter de vêtements de protection. C'est une affaire de pure routine, Alexis, poursuivis-je en survolant l'article : cambrioleur pris sur le fait, lutte, le cambrioleur panique, sort une lame et frappe. Perte tragique de la magicienne de l'éprouvette. (Je levai les yeux de ma lecture :) Les flics ne vont même pas interroger ses patients de Leeds, alors retrouver la trace de gens qu'elle a suivis dans une autre ville sous un autre nom, je t'en parle pas !

— Possible, mais il y a autre chose là-dessous, s'entêta Alexis. Ça fait assez longtemps que je suis dans la partie pour savoir que les flics racontent ce qu'ils veulent bien. Ce ne serait pas la première fois qu'ils mènent une tout autre enquête en sous-main.

Elle finit sa cigarette et son verre sans me regarder en face, allez savoir pourquoi.

J'avais la très nette impression qu'on me cachait quelque chose, en fait. Je n'étais pas certaine d'avoir envie de savoir ce qui pouvait déstabiliser à ce point ma meilleure amie d'ordinaire si équilibrée, mais je savais bien que je ne pouvais pas y couper.

— Qu'est-ce qui se passe au juste, Alexis ? demandai-je.

Elle passa les deux mains dans l'épaisse broussaille de ses cheveux noirs et leva les yeux vers moi, la mine hagarde, les yeux aussi vides que des promesses de politiciens.

— Je pourrais pas avoir un autre verre ?

Je lui fis une autre Stoly au Coca *light*, un peu moins tassée ce coup-ci. Si elle était partie pour les siffler comme de la limonade, je n'avais pas envie qu'elle me tombe dans les bras, victime d'un coma éthylique, avant de m'avoir expliqué pourquoi la mort d'une femme qui n'avait eu que des relations d'ordre professionnel avec elle la mettait dans un tel état. Je poussai le verre sur la table devant elle, et lorsqu'elle tendit la main pour s'en saisir, je la couvris de la mienne.

— Dis-moi tout, fis-je.

Alexis serra les lèvres et secoua la tête :

— On l'a pas dit à âme qui vive, dit-elle en prenant encore une cigarette.

Il fallait espérer qu'elle ne fumait pas comme ça en présence de Chris, sinon le bébé aurait besoin de timbres à la nicotine pour passer les premières vingt-quatre heures suivant la naissance.

— Tu viens de dire que tu voulais me faire bosser sur cette affaire. Je peux pas faire grand-chose si je ne sais pas ce qui se passe, observai-je.

Alexis leva les yeux pour me regarder bien en face :

— Il faut que ça reste entre nous, dit-elle d'un ton suppliant que je ne lui connaissais pas. Sérieux, KB. Faut le raconter à personne, ce truc-là. Ni à Della, ni à Ruth, ni même à Richard. À personne.

— À ce point-là ? fis-je pour essayer de détendre un peu l'atmosphère.

— Ouais, à ce point-là, répéta Alexis sans guère se déridier.

— Tu sais bien que tu peux me faire confiance.

— C'est pour ça que je suis là, convint-elle après un temps de silence. (Elle passa de plus belle sa main libre dans ses cheveux.) Je ne me rendais pas compte que ce serait si dur de te le dire.

Je me carrai dans le canapé en m'efforçant d'avoir l'air aussi détendue et ouverte que possible.

— Écoute, Alexis, je suis blindée. Je ne sais pas de quoi il est question, mais j'en ai forcément déjà entendu parler, ou alors de quelque chose d'approchant.

— Pas ce coup-ci, KB, je te promets, fit-elle avec un drôle de petit sourire intérieur. Ça vient de sortir. (Alexis se redressa et bomba le torse; je compris qu'elle était décidée à me révéler ce qui la travaillait.) Ce bébé que porte Chris, eh bien il est de nous, fit-elle.

Puis elle attendit ma réaction.

Je ne voulais pas croire ce que je craignais de comprendre. Je m'arrachai donc un sourire pour dire :

— Je trouve que c'est très sain, comme attitude, de faire comme si tu étais vraiment partie prenante à ce niveau-là.

— C'est pas une attitude, KB, c'est la réalité. Je te parle de faire un enfant à deux femmes, conclut-elle avec un soupir.

L'inconvénient de la vie moderne, c'est que l'étiquette s'est complètement perdue. Tout change tellement et tellement vite que même si Emily Post était encore de ce monde, il lui serait impossible de mettre au point un protocole susceptible de rester durablement en rapport avec la réalité mouvante des relations humaines. Si Alexis avait balancé son pavé dans la mare du temps de ma mère, j'aurais pu dire « très bien ma chérie; tu veux un nuage de lait ? », et du temps de ma grand-mère, j'aurais pu me signer énergiquement et envoyer chercher un prêtre. Mais en cette fin de millénaire, tout ce que je parvins à proférer, ce fut :

— Quoi ?

— Tu sais, je ne suis pas en train de te mener en bateau, dit Alexis sur la défensive. C'est possible. C'est même pas très difficile; c'est juste très illégal.

— Attends, je ne te suis pas, bredouillai-je. Comment ça, c'est possible ? Par clonage ou quoi ?

— Rien de si hi-tech. Écoute, tout ce qu'il faut pour faire un bébé,

c'est une matrice, un ovule et quelque chose pour le féconder.

— Traditionnellement du sperme, fis-je d'un ton sec.

— Traditionnellement du sperme, convint Alexis. Mais en fait, tout ce qu'il faut, c'est une rencontre de chromosomes. On en obtient un de chaque partie en présence. Les femmes ont deux chromosomes X et les hommes un X et un Y. Tu me suis ?

— Je suis pas une bête en bio, mais j'ai tout de même des notions.

— Bon; alors tu sais sûrement que si le chromosome Y s'associe au chromosome X de la femme, ça fait un petit garçon, et si c'est le chromosome X qui s'y colle, ça fait une fille. Tout ça pour dire que tout le monde savait qu'on peut faire des bébés avec deux chromosomes X. Sauf qu'on ne le criait pas sur les toits. Parce que si on s'était pas contenté de le signaler en passant, on aurait eu tôt fait de se dire que pour avoir des filles, il suffit de deux chromosomes X de provenances différentes, pas besoin d'un homme pour ça.

— Tu essaies de me dire qu'au bout de vingt-cinq ans de théorie féministe, les scientifiques viennent seulement de s'en rendre compte ?

Je ne pouvais empêcher une certaine ironie de percer dans ma voix.

— Non, ils l'ont toujours su, mais certaines expériences sont interdites par la loi, notamment presque toutes celles qui touchent aux embryons humains. Sauf quand c'est pour permettre à des mecs qui font du sperme merdique d'avoir des mômes, évidemment. Total, plein de gens savaient que c'était théoriquement possible de faire faire un enfant à deux femmes mais personne ne pouvait faire de recherche là-dessus de façon officielle, alors la technologie qui aurait permis de passer du rêve à la réalité ne s'est pas développée.

Comme la journaliste avait à présent repris le dessus en elle, Alexis marqua un temps pour faire un effet oratoire. C'était plus fort qu'elle.

— Et qu'est-ce qui a changé tout ça ? demandai-je, histoire de ne pas louer ma réplique.

— Tout un tas de recherches ont été faites, et elles ont montré que les maris réagissaient mal à l'insémination de leur femme par le sperme d'un donneur. Surprise, surprise, ils ne se sentaient pas liés à l'enfant et la majorité des familles éclataient parce que l'homme ne les percevait pas comme de véritables familles. Étant donné qu'il n'y a jamais eu autant d'hommes qui ont des problèmes avec leur production de sperme, le corps médical a subi une très forte pression en faveur d'une recherche permettant de faire des enfants avec un sperme non viable. Il y a deux ans environ, ils ont fini par sortir une aiguille extrêmement fine qu'on peut glisser à l'intérieur du noyau d'un ovule pour y introduire un seul spermatozoïde juste là où il faut.

Je hochai la tête; je commençais à percuter.

— Jusqu'au jour où quelqu'un s'est dit quelque part que si on pouvait le faire avec un spermatozoïde, on pouvait le faire avec un

autre ovule.

— T'as gagné le gros lot, fit Alexis, incapable de rester longtemps grave ou effrayée.

— Et ce docteur je ne sais plus quoi, elle faisait ça à Manchester ? demandai-je.

On dit généralement que Manchester lance la mode de Londres, mais ça me paraissait tout de même un peu exagéré.

— Ouais.

— Dans l'illégalité la plus totale ?

— Ouais.

— Pour des couples de lesbiennes ?

— Ouais.

— Qui sont donc techniquement en infraction elles aussi ?

— Sans doute.

Nous nous regardâmes par-dessus la table basse. Je ne sais pas s'il en était de même pour Alexis, mais je ne pouvais m'empêcher d'avoir l'esprit traversé par des gros titres. La simple idée de ce que les quotidiens feraient d'une affaire comme celle-là suffisait à me ranger dans le camp des femmes ayant choisi l'illégalité pour donner vie à leurs rêves, abstraction faite de mon affection pour Alexis et Chris.

— Et le bébé de Chris est de toi ? demandai-je.

— Oui. On a dû suivre un traitement toutes les deux pour optimiser notre fécondité, et puis Helen nous a prélevé nos ovules et elle les a emportés au labo pour les fusionner et en assurer la croissance jusqu'à être sûre qu'ils étaient viables. Elle en a fait quatre d'un coup.

— Chris va avoir des quadruplés ? hoquetai-je.

— Sois pas débile. Bien sûr que non. Il y a un taux d'échec élevé. On en transplante trois d'un coup minimum, et il n'y a que 70 pour cent de chances que l'un des trois s'accroche pour de bon. Helen en a transplanté trois et il y en a un qui a survécu. Crois-moi, c'est un bon résultat dans la partie.

— Et le dernier, qu'est-ce qu'il est devenu ? m'enquis-je sans pouvoir me défaire de l'horrible pressentiment que la réponse allait me déplaire.

— Il est à la maison, au freezer. Dans un flacon d'azote liquide.

J'en étais sûre. L'idée me retournait un peu l'estomac, et je me promis de ne jamais dévaliser le frigo d'Alexis pour caler un petit creux. Je m'éclaircis la voix avant de demander :

— Qu'est-ce qui prouve que ça a marché ? Comment savoir si le bébé... va bien ?

— Il n'y a aucun moyen objectif, répondit Alexis en fronçant les sourcils. On a dû croire Helen sur parole. Elle nous a présenté le premier couple avec lequel elle a obtenu un résultat favorable. Leur petite fille a maintenant dix-huit mois. C'est une môme vraiment

géniale. Bien sûr, je sais bien que ça aurait pu être du pipeau, une embrouille pour nous dépouiller, mais j'ai cru ces deux femmes. Il aurait fallu que tu voies ça, KB.

Je me dis que je me passerais fort bien de cette expérience et que ça ne m'empêcherait pas de dormir.

— Maintenant, je comprends pourquoi tu craignais qu'ils veuillent vous retirer l'enfant, dis-je seulement.

— Il faut que tu nous aides, dit Alexis.

— À quoi tu penses exactement ? demandai-je.

— Au fichier d'Helen Maitland, répondit Alexis. Il faut le faire disparaître avant que la police mette la main dessus.

— Pourquoi veux-tu qu'ils s'y intéressent ? objectai-je. Je te dis, c'est le cas classique du cambriolage qui a mal tourné.

— C'est bon, c'est bon, tu crois sans doute que je suis parano, mais c'est l'avenir de notre enfant qui est en jeu. J'ai bien le droit d'en rajouter un peu, et puis j'ai tout de même deux bonnes raisons de me faire de la bile : premièrement, une supposition que ça se soit pas passé comme ils le disent dans le canard ? Que le meurtrier d'Helen Maitland ne soit pas un cambrioleur ? Que ce soit une femme qui a pété les plombs parce que son traitement a pas marché, ou alors quelqu'un qui a découvert le pot aux roses et qui faisait chanter Helen ? Une fois que les flics se mettent à fouiner, tu les connais, ils arrêtent plus. C'est peut-être pas des flèches, mais tu sais comme moi qu'ils ne négligent pas une seule piste dans les affaires de meurtre.

Je poussai un soupir. Elle était dans le vrai. Quand elle enquête sur un meurtre, la police ne se calme qu'à l'arrestation de quelqu'un; et si les pistes les plus évidentes ne lui fournissent pas de suspect présentable, elle s'attache à l'indice le plus ténu.

— Et ta deuxième raison ? demandai-je.

— Elle avait un cabinet de consultation à Manchester. Tôt ou tard, son absence va être remarquée, et un jour ou l'autre, quelqu'un va vider son secrétaire. Et si j'y connais encore quelque chose à la nature humaine, celui qui feuillettera ces dossiers se gardera bien de les foutre à la poubelle. On jette toujours un petit coup d'œil. Et là, moi et Chris, on se retrouve en petits morceaux, et avec nous toutes les autres gouines à qui Helen Maitland a donné des bébés. (Alexis finit sa cigarette et se rinça le gosier avec deux rasades de vodka-Coca.) Il faut que tu nous mettes la main sur ces dossiers.

Je croisai les chevilles et m'attrapai les genoux.

— C'est quelque chose, ce que tu me demandes là. Entrave à l'action des enquêteurs dans une affaire de meurtre et probablement cambriolage, sans parler du vol de données.

— Je suis pas venue te demander une fleur, KB. On te paiera.

J'éclatai d'un rire ironique :

— Franchement, Alexis, c'est ça l'idée que tu te fais de mon métier ? Les gens rapploient et me payent pour enfreindre la loi ? Je croyais que tu me connaissais mieux que ça ! Quand un type entre dans mon bureau et me demande de faire quelque chose d'illégal, il ne reste pas assez longtemps pour remarquer la couleur de la moquette. Quand je dois enfreindre la loi, je me mets en quatre pour être sûre que mes clients n'en sauront rien. Si je fais ça pour toi, ce ne sera pas parce que tu me proposes de me payer mais parce que j'aurai décidé que ça doit être fait.

Elle eut le bon goût de prendre un air déconfit :

— Je suis désolée, grogna-t-elle. Avec tout ça, j'ai la tête comme une citrouille. Je sais bien que tu n'es pas une cambrioleuse à gages ou une marginale complètement cinglée. Tu es simplement la seule personne que je connaisse à avoir les talents nécessaires pour nous ôter l'épée de Damoclès qui pèse sur nos têtes, maintenant qu'Helen Maitland est morte. Est-ce que tu veux faire ça pour nous ?

L'expression de désespoir arborée tout à l'heure était revenue.

— Et si ce que je découvre mène à une conclusion de nature à te déplaire ? plaidai-je.

— Tu veux dire, si tu trouvais la preuve qu'elle a été tuée par une de ses patientes lesbiennes ?

— Précisément.

Alexis se couvrit les yeux et se massa les tempes, puis elle releva la tête vers moi :

— Je ne peux pas croire que tu découvriras un truc de ce genre. Mais si c'était le cas, est-ce que ce serait une raison pour que les vies de toutes les autres soient gâchées elles aussi ?

La fille qui ne sait pas dire non, c'est moi.

Je fus frappée par l'atmosphère agréable et l'attention accordée au bien-être des patients dès que je passai le seuil de la clinique Compton. Air discrètement parfumé, température contrôlée; l'aspect d'une maison de campagne plutôt que d'un service médical, des vases de fleurs coupées sur toutes les surfaces planes. Je n'étais pas loin de croire qu'ils employaient les seuls gynécologues au monde qui réchauffent le spéculum avant de s'en servir. Je pris note mentalement de ne pas oublier d'interroger Alexis à ce sujet.

La clinique se trouvait dans St John Street, une petite oasis dans le style géorgien qui débouche dans Deansgate et se donne un mal de chien pour ressembler à Harley Street. Les médecins possédant un cabinet de consultation privé dans la clinique se disent, manifestement, que le plus sûr moyen d'y arriver, c'est de pratiquer des tarifs exorbitants. A ce qu'on m'a dit, la somme demandée pour vous ôter un point noir mal placé suffirait à constituer le premier versement pour un appartement, dans un de ces immeubles neufs pour *yuppies* du coin de la rue. Si Helen Maitland pratiquait ce genre d'honoraires pour ses consultations, je n'arrivais pas à imaginer qu'il y ait assez de gouines en mal de maternité et suffisamment friquées pour que ça vaille le coup. Mais en même temps, qu'est-ce que j'en sais ? Je ne connais personne à part moi qui ait pris la pilule et demandé le port du préservatif par-dessus le marché dès l'âge de 16 ans.

La clinique Compton était à peu près au milieu de la rue, sur le trottoir de droite; entourée de maisons attenantes, elle comptait trois étages avec un festival de plaques des deux côtés de la porte. Détail significatif, le nom d'Helen Maitland n'y figurait pas; celui de Sarah Blackstone pas davantage. Je tirai le lourd battant de la porte d'entrée et me retrouvai au bout d'un couloir où une grosse flèche indiquait de prendre à gauche pour arriver à la réception. Je remarquai une caméra de télésurveillance fixée au-dessus de la porte d'entrée et braquée dans l'axe de la porte que j'étais censée emprunter. Ce n'était vraiment pas un encouragement à se lancer là-dedans, d'autant que j'avais négligé de me munir d'un tube de vaseline pour en badigeonner l'objectif.

L'un des gros problèmes de mon boulot, c'est qu'on fait tellement de trucs différents dans la journée qu'on n'a presque jamais la tenue adéquate. Si j'avais su à quoi ressemblait la moquette de la clinique, je serais venue en après-ski, au lieu de quoi je m'enfonçai dans ses profondeurs mouvantes en simples mocassins de cuir. Deux autres patientes en puissance attendaient à distance respectueuse l'une de

l'autre sur de grands canapés de chintz, en lisant le genre de revue de décoration et de jardinage que les nouveaux riches éprouvent le besoin de copier pour renforcer leur sentiment de réussite et d'ascension sociale.

Un tuyau du manuel du privé : les revues sont un baromètre infailible pour distinguer le secteur public du secteur privé. Le public fournit de minces hebdomadaires vieux d'un an, un peu déchiquetés, dans lesquels les vedettes d'obscurs feuilletons évoquent leurs opérations chirurgicales et les grands noms de la télé leur problème avec l'alcool ou de leur régime. Dans le privé, c'est le dernier numéro d'un luxueux mensuel sur papier glacé bourré d'auteurs à succès qui vous parlent de leur jardin et de leur cure de Prozac, ou de vedettes d'Hollywood qui parlent de leur problème avec l'alcool, leur régime et leur consommation de Prozac.

Je parvins à atteindre la réception sans me tordre la cheville. Elle reproduisait quasiment à l'identique la bibliothèque d'une maison de campagne anglaise, jusqu'au faux sous-main de cuir à fers dorés et aux estampes bucoliques pendues au mur. La femme entre deux âges assise au bureau avait un visage agréable aux traits modelés par un optimisme confortable plutôt que par l'adversité, impression confirmée par son tailleur Jaeger et le poids des chaînes d'or qu'elle portait au cou et au poignet. Malgré tout, ses yeux la trahissaient. Vifs, perçants et scrutateurs. Elle jaugea en un regard mon tailleur le plus chic, celui en laine gris et vert mousse. J'eus l'impression qu'elle estimait le montant de mon compte en banque et le degré de courtoisie correspondant.

— Que puis-je faire pour vous ? modula-t-elle d'une voix en plein accord avec les numéros de *Demeures et Châteaux*.

— Je voudrais prendre rendez-vous avec le Dr Maitland, dis-je en baissant la voix à dessein, pour lui donner l'impression que je ne voulais pas être entendue des autres femmes.

— Un instant, fit-elle en se penchant de côté pour ouvrir un des tiroirs du bas de son bureau.

Si Helen Maitland était bien le défunt Dr Sarah Blackstone, la nouvelle de son assassinat n'était pas encore parvenue à la clinique Compton. La femme se redressa, munie d'un agenda de bureau format A5 qu'elle ouvrit par-dessus le gros agenda déjà posé devant elle. Elle le feuilleta jusqu'au dimanche de la semaine en cours. Même moi, je vis bien que tous les rendez-vous d'une demi-heure étaient pris. Si Alexis ne se trompait pas, il allait y avoir d'amères déceptions ce dimanche-là.

Je regardai la réceptionniste tourner les pages jusqu'à la semaine suivante : même punition. Au troisième essai, je vis qu'il y avait quelques tranches horaires encore vacantes.

— Je ne peux rien vous proposer avant le 24 à 15 h 30, dit-elle sans l'ombre d'un regret dans la voix.

— Ça ne peut être qu'un dimanche ? m'enquis-je. Je ne pourrais pas la voir avant, en semaine ?

— C'est malheureusement impossible. Le Dr Maitland ne donne de consultations ici que le dimanche.

— C'est que le dimanche, ça ne m'arrange vraiment pas, plaidai-je en tentant la combinaison musculairement épuisante, mais presque toujours payante, d'un sourire avec un froncement de sourcils.

J'aurais bien dû me douter que je perdais mon temps : les secrétaires médicales sont vaccinées contre la compassion depuis Hippocrate.

L'expression de la réceptionniste ne bougea pas d'un iota.

— Le dimanche est le seul jour de consultation du Dr Maitland chez nous. Elle n'appartient pas à l'établissement, elle nous loue simplement un local et les services de notre administration.

— C'est-à-dire que vous lui prenez seulement ses rendez-vous ?

— Précisément. Bon, alors, dois-je noter le rendez-vous, Mrs... ?

— Est-ce que vous savez où elle exerce en dehors de votre établissement ? C'est peut-être là que je pourrais obtenir un rendez-vous en semaine.

Madame *Ma-Maison-Mon-Mardin* était trop bien dressée pour se départir de sa façade, mais comme j'étais à l'affût du moindre signe révélateur, je vis qu'elle plissait un peu les yeux.

— Je regrette, mais nous n'avons pas connaissance des autres activités professionnelles du Dr Maitland, dit-elle sans trahir le moins du monde l'irritation qui ne pouvait manquer de commencer à monter en elle.

— Bon, alors il va bien falloir que je me décide pour le 24, fis-je avec une moue décontenancée.

— Et vous vous appelez ?

— Blackstone, énonçai-je fermement. Sarah Blackstone. Pas un battement de paupière. La réceptionniste inscrivit le nom dans la case 15 h 30.

— Et votre numéro de téléphone ? En cas de problème ? Je lui donnai le numéro de chez moi, mais quelque chose me disait qu'elle ne pensait pas au même genre de problème que moi.

J'avais du temps à tuer avant de passer prendre Debbie en banlieue sud pour l'emmener à la visite, mais je n'avais pas envie de retourner au bureau. J'ai horreur de la violence et je n'aime pas me fourrer dans des situations où on en est réduit à se bouffer le nez. Je traversai Castlefield jusqu'au canal et suivis le quai jusque chez *Metz*, un bar restaurant d'Europe Centrale aux franges du quartier gay. C'est un lieu

tellement branché que le risque de me faire repérer par une connaissance était nul. Je pris une eau minérale chicos prétendument aromatisée aux framboises sauvages écossaises et allai me caser dans un coin pour passer en revue le peu d'éléments dont je disposais, jusqu'à nouvel ordre.

Alexis m'avait sciée en me révélant que Chris et elle consultaient Helen Maitland depuis six mois. J'étais quand même sa meilleure amie. Je faisais des cachotteries à Richard, tout comme Alexis en faisait à Chris. Trouvez une femme qui ne cache rien à son partenaire et vous aurez mis la main sur un couple au bord de l'autodestruction. Pour Alexis, en revanche, j'étais bien sûre de ne pas avoir de secrets, et j'avais cru à la réciprocité. J'avais beau comprendre ses raisons de ne pas m'avoir parlé de quelque chose d'aussi illégal, la découverte de sa dissimulation m'amenait à m'interroger sur les autres bateaux qu'elle avait pu me monter.

Alexis et Chris avaient entendu parler du Dr Helen Maitland - sous le sceau du secret - par une amie proche, une avocate lesbienne qui avait été contactée avec mille précautions par un autre couple souhaitant connaître le versant légal de ce qu'elles se préparaient à faire. Parce qu'elle connaissait le désir d'enfant d'Alexis et Chris, cette amie avocate leur avait présenté ses clientes. J'espérais de tout cœur que le barreau n'en saurait rien : mes deux ans de droit étaient bien suffisants pour me permettre de voir que le procédé n'était pas seulement illégal, mais aussi contraire à l'éthique professionnelle; et à quoi bon se voiler la face, il y a trop peu d'avocats sincères et désintéressés pour qu'on envisage de gâterie de cœur d'en mettre un hors jeu.

Alexis avait appelé la clinique pour prendre rendez-vous avec le Dr Maitland le dimanche suivant. Manifestement, le bouche à oreille avait bien marché depuis, à en juger par les délais qu'on m'avait imposés. On lui avait dit, tout, comme à moi, de passer par la porte de derrière pour venir à la consultation parce que la clinique était fermée le dimanche. Alexis m'avait raconté que la première consultation était peu faite pour mettre les parents en puissance à leur aise : le Dr Maitland ne proposait rien, ne demandait rien non plus; Alexis et Chris avaient dû déminer le terrain elles-mêmes en exposant leur désir et leurs attentes. Selon Alexis, Helen Maitland avait été aussi engageante qu'une porte de prison.

En fait, elle avait bien failli les mettre à la porte au moment de dresser leurs fiches, lorsqu'Alexis lui avait révélé qu'elle était journaliste. « Pourquoi lui as-tu dit ? » m'étais-je enquis à ce moment du récit.

— Pour qu'elle nous prenne, eh patate, avait expliqué Alexis avec dédain. Il était évident qu'elle avait une trouille pas possible de se

faire gauler. Pendant toute la première consultation, elle semblait s'appliquer à ne rien dire qui aurait pu la charger si la conversation avait été enregistrée. Et puis tous ces renseignements sur nous qu'elle voulait noter... En plus de tout ça, elle a tenu à ce qu'on laisse un intervalle de trois semaines entre la première et la deuxième visite, et je suis sûre que si le résultat de ses vérifications n'avait pas cadré avec ce qu'on lui avait raconté, les choses n'auraient jamais passé le cap du deuxième rendez-vous. Alors j'avais pas le choix, de toute façon.

— Pourquoi est-ce qu'elle ne vous a pas jetées à ce moment-là ?

Toujours cet inévitable sourire canaille :

— Comme je dis toujours, KB, c'est pas pour mes quarante heures par semaine que je suis payée, c'est pour les cinq minutes par jour où je persuade quelqu'un décidé à la boucler de tout me raconter, à moi. Je peux être très convaincante quand je veux vraiment quelque chose. Je lui ai juste dit que c'est pas parce qu'on est journaliste qu'on est forcément une ordure et que j'étais gouine avant d'être pisse-copie; et le meilleur moyen d'étouffer une affaire pour de bon, c'est d'y mouiller un journaliste.

Je n'avais rien trouvé à redire à ça, et j'imaginai qu'Helen Maitland avait dû être dans le même cas, surtout si l'argument avait été servi avec une bonne rasade du charme d'Alexis Lee. La gynéco avait donc accepté de marcher dans la combine et de faire porter à Chris leur enfant à toutes les deux. Elles avaient tout d'abord dû suivre un traitement qui leur avait coûté les yeux de la tête et les avait mises sur le flanc, comme des baleines échouées sur le sable. Les médicaments avaient optimisé leur fertilité et permis un contrôle de l'ovulation tel qu'un dimanche donné, elles devaient se trouver dans les meilleures conditions pour le prélèvement de leurs ovules. Helen Maitland avait procédé elle-même à cette opération, apparemment sans difficulté majeure. Selon Alexis, qui n'oublie jamais tout à fait son métier de journaliste, les ovules avaient ensuite été transférés dans un incubateur portatif qu'Helen Maitland pouvait brancher sur l'allume-cigare de sa voiture, pour en assurer le transport jusqu'à son laboratoire, où qu'il se trouvât - autre petit détail qui me faisait défaut.

Au labo, un ovule d'Alexis avait été dépouillé de son enveloppe pour ne conserver que le noyau, chargé dans une micro-pipette dix fois plus fine qu'un cheveu. Un des ovules de Chris aurait alors été inséminé avec le noyau d'Alexis dans l'espoir que les chromosomes assureraient le coup et que la fécondation aurait lieu. Certes moins spectaculaire que la fission du même nom, cette fusion nucléaire pouvait avoir des conséquences beaucoup plus considérables pour l'espèce humaine. Pas étonnant que le docteur ait préféré pratiquer sous pseudonyme.

Je ne pouvais pas m'empêcher de me demander ce qui arriverait

quand les hommes découvriraient ce qui était en train de se passer. Il semblait impossible qu'Helen Maitland fût la seule à avoir mis au point les moyens de se passer d'eux. Je n'arrivais pas à me défaire du vague pressentiment que la Californie devait grouiller de femmes faisant des bébés avec des femmes, et avec l'aide de médecins qui, moins scrupuleux qu'Helen Maitland, se remplissaient les poches.

C'était un autre point qui s'était dégagé de la narration d'Alexis : Helen Maitland ne profitait pas de sa position de force pour saigner ses patientes à blanc. Les traitements étaient coûteux, mais elle n'y était pour rien. En tout cas, ses tarifs pour les autres prestations étaient étonnamment modiques. Elle prenait moins cher que moi à l'heure. Si l'établissement où elle consultait l'avait appris, elle se serait fait éjecter pour concurrence déloyale bien avant de tomber pour expérimentation humaine illégale.

Il n'y avait pas d'autre mot. Ce à quoi elle s'était livrée était une expérience, avec tous les risques que ça comporte. Je n'en savais pas assez long en embryologie pour concevoir ce qui pouvait aller de travers, mais j'étais sûre que les risques génétiques auxquels tout embryon est exposé devaient se trouver multipliés par des débuts si peu orthodoxes, ça ne faisait pas un pli. Si j'avais été du genre à prier, j'aurais brûlé assez de cierges pour éclairer l'église d'Old Trafford *a giorno* si ça avait dû accroître les chances de Chris de porter une fille normale et en bonne santé. Comme je suis plutôt du genre pratique, le mieux que je pouvais faire était de mettre la main sur le meurtrier d'Helen Maitland avant que l'enquête ne mène à mes amies, ou pire encore. Helen Maitland avait très bien pu être tuée parce qu'on avait découvert ses activités et qu'on l'avait condamnée à mort pour cela. Je n'arrivais pas à éliminer cette hypothèse. Un meurtrier mû par ce genre de foi intégriste ne s'en tiendrait sûrement pas à l'élimination du médecin responsable de toutes ces grossesses en cours. Il y avait fort à faire, et l'embêtant, c'était que je ne savais pas par quel bout commencer. Tout ce que j'avais à me mettre sous la dent, c'était un pseudonyme et un cabinet de consultation dont je n'avais même pas pu approcher.

Je finis mon verre et plongeai un regard morose dans les eaux grises du canal. La ville avait extorqué tellement de capitaux à l'Europe au titre de la réhabilitation des centres urbains que les quais de nos canaux faisaient la pige à Venise depuis quelque temps. Et en plus, ça ne pue pas la vase. Malgré tout, je finis par réaliser que je pouvais attendre longtemps avant de voir passer une gondole. Sans doute aussi longtemps que pour trouver de quoi racheter à Bill sa part de l'agence.

Pourtant, je ne pouvais me résoudre à jeter l'éponge. J'avais sué sang et eau pour gagner ma part de l'affaire et appris quelques plans bien retors au passage... j'allais tout de même bien trouver quelque

chose pour me tirer d'affaire ! Même si je parvenais à convaincre la banque de me prêter l'argent, je ne pourrais jamais dégager assez de bénéfices toute seule pour rembourser l'emprunt tout en continuant à employer Shelley, sans parler de mes frais secondaires, comme le gîte et le couvert. La solution qui paraissait s'imposer, c'était de chercher à dégager davantage de bénéfices. Je savais que je ne pourrais pas bosser encore plus dur, mais je pouvais faire comme Bill : prendre un jeune pas cher et qui en veuille. Le seul problème était de dénicher ce Brannigan junior. Je voyais déjà la bande de tarés et de maniaques que rameuterait une petite annonce dans le *Chronicle*. Les privés, c'est un peu comme les politiciens, le fait de vouloir faire ce boulot-là devrait suffire à disqualifier les postulants. À quoi peut-on s'attendre de la part de gens qui reconnaissent avoir envie de passer leur temps à espionner les autres, à mentir sur leur identité, à prendre des libertés avec le Code civil, à risquer leur peau pour gagner leur croûte et à accumuler du sommeil en retard ? Je n'avais pas le temps de suivre la filière de mon propre apprentissage : étudiante en droit fauchée, je partageais la location d'une maison avec une fille sur qui Bill avait momentanément jeté son dévolu. Il avait besoin de quelqu'un pour notifier des arrêts de suspension ou des requêtes de créanciers, et moi d'un boulot flexible et lucratif à temps partiel. J'avais mis un an à me rendre compte que je préférais de beaucoup la compagnie des gens côtoyés dans le cadre de mon travail avec Bill à celle des gens de robe.

Je sortis du bar et m'engageai dans les rues du centre pour aller reprendre ma voiture. Comme je traversais Chinatown, je fis un saut dans une grande surface pour acheter des champignons séchés, de la poudre de « cinq épices » et une grande bouteille de sauce de soja. Il y avait déjà des crevettes et du porc *char su* à la maison et je pourrais acheter des légumes frais plus tard. Je ne voyais pas de meilleur remède à la frustration que la préparation d'un repas chinois : hacher et émincer les ingrédients d'une soupe à l'aigre-douce, puis ceux d'un plat de pâtes de riz *sing chow*.

À la caisse, la vieille Chinoise me donna un gâteau divinatoire à goûter dans le cadre d'une opération publicitaire. Je le brisai en deux dans la rue et jetai la coquille de biscuit aux pigeons, puis je dépliai la bande de papier et lus : « À cheval donné, on ne regarde pas les dents ? Si, parfois : » Difficile de ne pas y voir un présage.

La maison de Debbie et Dennis était située en banlieue, dans un lotissement moderne. Au moment précis où je me garai devant, les rideaux se mirent à onduler jusqu'au fond de l'impasse. À peine descendue de voiture, je m'apprêtais à sonner, mais la porte s'ouvrait déjà sur Debbie qui dévala aussi sec l'allée de leur pavillon, la tête haute et tout étincelante de blondeur, pour le bénéfice des voisins. Elle faisait top model récemment retraitée, venue s'encanailler pour la journée. Cette aura de prestige était à peine atténuée par la démarche de fourmi à laquelle sa jupe ajustée et ses hauts talons la réduisaient.

Debbie se plia en deux pour installer ses longues jambes gainées de Lycra luisant dans l'habitable à côté de moi, et dit :

— Quelle bande de fouille-merde. Non, mais t'as vu les rideaux en dentelle ? Ça montait et ça descendait, pire que la chemise de nuit de la mariée pendant la nuit de noces ! Tu te rends compte, rien avoir de mieux à foutre que de s'espionner. Ce plan de Vigilance de Proximité, c'est tout bonnement une carte blanche pour foutre son nez dans les affaires du voisin, si tu veux mon avis. Quels crétins.

— Comment tu vas, Debbie ? glissai-je en mettant à profit le premier point d'orgue de sa tirade.

— T'as pas vraiment envie de le savoir, Kate, fit-elle avec un soupir.

Elle n'avait pas tort. J'avais un peu tâté de ce que ça fait d'avoir son mec au placard et ce bref aperçu m'avait suffi pour entrevoir l'enfer de l'attendre des mois ou des années.

— Tu sais bien qu'avec moi, tu peux toujours causer, mentis-je.

— Je sais, mais ça me bouffe la tête rien que d'y penser. Ce serait encore pire d'en parler.

Debbie ouvrit le cendrier de l'auto du bout de son ongle manucuré; constatant qu'il était vide et propre, elle le referma et souffla bruyamment par le nez.

— Ça me gêne pas que tu fumes du moment que tu baisses ta glace, indiquai-je.

Elle tira un paquet de Dunhill d'un sac à main que je savais ne pas être un Chanel authentique, en dépit du double C du fermoir. Je savais que ce n'était pas un Chanel parce que j'avais le même, du même simili-cuir bordeaux. Dennis en avait offert pas mal autour de lui l'année précédente, lorsqu'il avait mis la main sur un plein camion de faux accessoires de grands couturiers. C'était pas de la camelote; Richard se servait toujours de son portefeuille Cerruti.

Debbie parvint à allumer sa clope sans faire baver son rouge à lèvres impeccable et dit :

— Tu peux pas savoir l'effet que ça me fait de le voir bouclé là-bas,

c'est super sympa de m'accompagner. Il va être content de te voir : il demande tout le temps à Christie si elle t'a vue et comment tu vas.

De la part de toute autre que Debbie, ç'aurait été une crasse délibérée pour me faire culpabiliser, mais étant donné que son QI et sa pointure se suivent de près, je savais sans erreur possible qu'il fallait prendre le propos à la lettre, ni plus ni moins. Pour moi, ça revenait au même : je sentis l'aiguillon de la culpabilité. Depuis sept semaines qu'il était au placard, je n'avais vu Dennis qu'une fois, une semaine après son arrestation. C'est vrai que j'avais pas arrêté de faire le point avec Bill qui se préparait déjà pour son départ en Australie, mais il n'y avait pas que ça. Comme Debbie, je ne supportais pas de voir Dennis à Strangeways. Mais moi, en revanche, il n'y avait personne pour me mettre la honte de ne pas aller le voir toutes les semaines. Sauf moi-même.

— Je regrette de ne pas m'être débrouillée pour aller le voir plus souvent, énonçai-je platement.

— T'en fais pas pour ça, chérie, dit Debbie. Si j'étais pas obligée d'y aller, tu me trouverais jamais à moins de cent bornes de cette foutue taule.

Je me retins de lui faire observer que sa maison se trouvait à moins d'une vingtaine de kilomètres des murs de brique rouge de la prison; j'aime trop Debbie pour ça.

— Comment il va ?

— Maintenant, pas trop mal. Tu sais ce qu'il pense de la défonce ? Eh ben ils viennent d'ouvrir une section sans drogue, où on peut être séparé de tous les camés et des dealers, et il a voulu y aller. L'affaire, c'est que si tu t'engages à ne pas toucher à la came, tu obtiens le libre accès aux installations sportives, et si tu t'entraînes tous les jours, tu gagnes des rations supplémentaires. Du coup, il passe pas mal de temps aux haltères. En plus, les autres mecs de l'aile sans drogue sont plutôt de son âge. C'est pas comme s'il était avec une bande de toxicos tarés. (Debbie poussa un soupir.) Ça le fout en l'air d'être coincé comme ça. Tu sais qu'il supporte pas d'avoir tout le temps quelqu'un sur le dos pour le surveiller.

Je ne le savais que trop. C'est une des choses qui nous rapprochent. Malgré nos différences superficielles, dans le fond, nous nous ressemblons étrangement.

— Et le temps passe bien plus vite dehors qu'à l'ombre du grand mur, fis-je à mi-voix, presque pour moi-même.

— Crois pas ça, rétorqua Debbie, amère.

Je me frayai un chemin dans la circulation du centre sans mot dire, me payant tous les feux rouges de Deansgate jusqu'au nouveau stade Nynex. C'est un édifice impressionnant qui surplombe l'imposante architecture XIXe de la gare Victoria. Comme on pouvait s'y attendre,

son édification avait malheureusement soulevé une foule de difficultés. Par exemple, les gradins étaient si escarpés que les occupants des derniers rangs se barraient avant la fin à cause du vertige. Je m'engageai sur le parking des visiteurs et levai les yeux sur un autre édifice impressionnant : le nouveau mur d'enceinte de la prison de Sa Majesté. Les détenus actuels doivent une fière chandelle à leurs prédécesseurs qui ont détruit la moitié de Strangeways lors d'une émeute spectaculaire il y a quelques années. Au lieu des horreurs de l'ancienne prison victorienne - entassés à trois dans une cellule sans aucune installation sanitaire - ils sont détenus dans des cellules confortables avec toilettes et lavabos. Pour une fois, les autorités ont prêté l'oreille à l'administration pénitentiaire; ceux-ci ont expliqué que les prisonniers les plus durs étaient ceux condamnés à des peines relativement courtes. Celui qui a pris perpète sait qu'il est là pour un bout de temps et il veut être sûr de sortir un jour. Celui qui a pris dix ans sait qu'il en fera cinq s'il se tient à carreau, alors il a vraiment une bonne raison de ne pas bouger d'un poil. Mais celui qui s'est pris dix-huit mois, même s'il fait sauter la conditionnelle et sert sa peine jusqu'au bout, c'est pas la mer à boire. De plus, les courtes peines sont souvent des jeunes qui n'ont pas la maturité nécessaire pour relativiser et prendre leur mal en patience. Ils ont la rage parce qu'ils sont à l'intérieur et ils ne savent pas contrôler cette rage. Quand des quartiers entiers de la prison connaissent des explosions de violence, neuf fois sur dix, ce sont les courtes peines qui ont lancé le mouvement.

C'est pour ça que Strangeways est équipée d'un gymnase, d'une antenne de télé par satellite et de toutes sortes d'autres commodités. C'est le genre d'établissement qui fait baver les enragés d'extrême-droite, qui parlent de prisons à quatre étoiles. Personnellement, je ne suis jamais allée dans un quatre étoiles où on vous boucle dans votre chambre pour la nuit et où on ne vous laisse pas voir librement votre famille et vos amis ou aller faire du lèche-vitrine. Strangeways est tout sauf un quatre étoiles. La plupart des grandes gueules appelleraient leur mère au bout de vingt-quatre heures de placard. Rien que d'y passer en visiteuse, c'est déjà trop pour moi, même si l'un des bienfaits de la reconstruction est le centre d'accueil des visiteurs. Au bon vieux temps qui n'a jamais eu de bon que le nom, les visiteurs étaient traités de façon si atroce qu'ils avaient l'impression d'être eux-mêmes des criminels. Pas étonnant si les gars disaient à leurs femmes de pas emmener les enfants. La peine de ne pas les voir était encore préférable à la douleur de les plonger là-dedans.

Il faut reconnaître qu'à présent, ils traitent les visiteurs en êtres humains. Nous arrivâmes avec une dizaine de minutes d'avance et il n'y avait même pas la queue à l'inscription. Nous trouvâmes deux sièges libres au milieu des autres visiteurs, des femmes et des enfants

pour la plupart. De nos jours, un droit de visite permet l'entrée à trois adultes; les enfants ne comptent pas. Comme chaque détenu a droit à une visite par semaine, ça ne tarde pas à faire du monde. Nous n'eûmes pourtant pas trop longtemps à attendre. Cinq minutes avant l'heure de notre visite, on nous escorta à l'intérieur de la détention proprement dite et nos sacs furent fouillés par une imposante matronne blonde qui ressemblait à une walkyrie tout droit sortie du cycle wagnérien du Ring. On nous conduisit ensuite par des couloirs anonymes et plusieurs volées de marches jusqu'au parloir, vaste pièce propre percée de longues baies vitrées offrant un panorama sur la ville. Avec les murs blanc cassé, les distributeurs automatiques, l'interdiction de fumer, les tables disposées au milieu et l'atmosphère tendue, on se serait cru dans une salle paroissiale juste avant l'ouverture du tournoi de Whist.

Nous trouvâmes Dennis renversé sur sa chaise, les jambes allongées devant lui. Il sourit lorsque nous nous assîmes en face de lui :

— C'est super de vous voir toutes les deux, dit-il. Alors, Kate, y a du mou au boulot, que tu prends ton après-midi ?

— Christie a une compétition de cross, expliqua Debbie. Kate a pas voulu me laisser venir ici toute seule.

Elle y mettait moins d'amertume que je ne l'aurais fait à sa place.

— Je regrette, mon petit, fit Dennis en se redressant sur son siège pour se pencher en avant, les coudes sur la table, les yeux rivés sur Debbie avec l'air suppliant d'un petit chien.

Mais Debbie savait bien que l'irrésistible petit toutou avait grandi et ce qu'il était devenu, et elle ne mollit pas.

— C'est bien joli, les regrets.

Dennis détourna les yeux.

— Je sais, mais je t'assure que tu es mieux lotie que tous ceux-là, fit-il en embrassant l'assistance d'un coup de pouce. T'as qu'à voir : des mômes débraillés, une garde-robe de marché au puces, et tu sais bien qu'ils vivent dans de vrais trous à rats. Y en a la moitié qui font le tapin ou qui sont dans la came. Moi, au moins, je te laisse du blé sur le compte.

Debbie secoua la tête, plus chagrinée qu'irritée.

— T'arrives toujours pas à te fourrer dans la tête qu'on préférerait s'en passer et t'avoir à la maison ?

C'était le moment de me faire oublier. Je me levai et leur demandai s'ils voulaient que je leur rapporte quelque chose du distributeur. Ça grouillait assez de mômes autour des machines pour m'assurer une bonne dizaine de minutes d'attente avant d'obtenir les cafés et les barres chocolatées, plus qu'assez pour permettre à Dennis et Debbie de vider leur sac et de passer à autre chose. A mon retour, ils discutaient du bac que Christie devait passer.

— Elle devrait continuer la filière scientifique, insistait Dennis avec vigueur. Il faut qu'elle décroche un diplôme de toubib ou de véto, ou alors de dentiste. Il y aura toujours des bêtes et des gens qui tombent malades, ça, au moins, c'est sûr.

— Mais elle ne veut pas abandonner la compétition, objecta Debbie. Ces bacs scientifiques, ça représente pas mal de travail à la maison. Ça lui laisserait presque plus de temps libre. Elle pourrait faire prof de gym sans se fouler.

— Prof ? grogna Dennis avec mépris, tu veux rigoler ! T'as pas vu comment y sont devenus, les gamins des autres ? Aujourd'hui, celui qui va dans l'enseignement, c'est vraiment que personne d'autre veut lui filer du boulot.

— Et Christie, qu'est-ce qu'elle a envie de faire ? demandai-je mine de rien, en posant les cafés sur la table.

— Je vois pas le rapport, fit Dennis avec un sourire goguenard, mais il ne blaguait qu'à moitié. Et puis de toute façon, rien à péter de ces conneries. On va pas discuter entre nous alors qu'on a du monde, hein, Debs ? Alors, Kate, raconte voir ce que tu maquilles ces jours-ci.

Debbie poussa un gros soupir. Elle était mariée avec Dennis depuis trop longtemps pour se fatiguer à discuter, mais il était clair que l'avenir de Christie faisait tourner ses quelques neurones disponibles à plein régime. Comme Dennis braquait sur moi les phares de ses yeux luisants, je sentis qu'elle décrochait et se repliait sur elle-même. Salope sans cœur que je suis, ça m'arrangeait. Ça ne me gênait pas que Debbie se retire de la conversation : comme ça, je pourrais en arriver où je voulais sans avoir à expliquer une phrase sur deux. Je fis donc à Dennis un compte rendu détaillé de ma tentative malheureuse de serrer les escrocs à la pierre tombale pour commencer à le chauffer avant de lui demander son aide.

Je me taillai un franc succès avec cette anecdote, surtout l'entrée de Richard avec sa bouffe chinoise et ses Celtes de dessins animés, qui lui plut beaucoup. De là à évoquer les malheurs de Dan et les Vermine avec les saboteurs, il n'y avait qu'un pas. Dennis se carra de plus belle dans son siège et croisa les mains derrière le dossier, avec l'air communicatif d'un homme sachant que son interlocuteur a sonné à la bonne porte.

— C'est de l'affichage sauvage, énonça-t-il pompeusement, comme s'il avait tout dit.

— Ouais, c'est une des galères qu'ils ont eues, convins-je en me demandant si son séjour à l'ombre lui avait tapé sur la tête : je venais de lui expliquer que les Vermine avaient eu des affiches recouvertes.

— Non, c'est carrément la base de l'affaire, s'impatientait-il. C'est rien qu'une histoire de marquage de territoire par affichage sauvage.

— Je vais avoir besoin de tes lumières sur ce coup-là, Dennis,

annonçai-je.

Il n'y a pas de honte à avouer ses lacunes, surtout quand c'est la seule solution.

Heureux d'avoir établi sa supériorité en dépit de son absence momentanée de la rue, Dennis me mit au parfum.

— L'affichage sauvage, c'est le méga business à Manchester. Réfléchis : tu vas n'importe où en ville, tu vois des affiches de groupes et de concerts. La municipalité va pas s'emmerder à engager des poursuites, alors tu imagines si les mecs se la donnent ! Ce qu'ils font, c'est qu'ils délimitent leur territoire, et puis ils négocient des contrats d'exclusivité avec tel ou tel groupe ou salle de concert. Les plus malins montent carrément leur atelier d'imprimerie et font aussi des affaires avec les organisateurs de la billetterie. Genre, ils vont s'entendre avec une boîte comme quoi ils leur ramènent des groupes, ils s'occupent de la pub et ils assurent la vente des billets dans d'autres endroits. Du coup, le groupe qui veut vraiment signer chez une maison de disques se branche avec un des gros de ce business-là, comme ça ils sont sûrs de passer dans les boîtes qu'il faut, de bénéficier d'un bon affichage aux meilleurs endroits et d'avoir des billets mis en vente à toutes les adresses qui comptent.

— Et qu'est-ce que ça leur coûte ?

— La grosse liasse, évidemment, convint Dennis en haussant les épaules, mais ça vaut le jus, pour se mettre en avant.

— Et tu crois que l'affaire en question a quelque chose à voir avec ça ?

— Forcément, c'est évident. On dirait que tes lascars ont misé sur le mauvais cheval; ces cons-là ont dû se dénicher un morveux qui veut faire son trou dans le milieu, et c'est eux qui essuient les plâtres.

— Précise encore, Dennis, fis-je avec un geste interrogateur, je suis pas sûre d'y voir tout à fait clair.

— Il a dû coller des affiches sur le territoire de quelqu'un d'autre. Si le mec qui se fait marcher sur ses plates-bandes ne connaît pas l'organisateur de la campagne d'affichage, il va s'en prendre au groupe ou à la salle de concert. Si tu veux, on fait des galères à ton groupe pour avertir leur agent publicitaire de ne pas jouer au cow-boy sur le territoire du voisin.

Ce coup-ci, j'avais pigé.

— Alors s'ils ne veulent plus avoir d'ennuis, il faut qu'ils changent d'agent.

— Même qu'ils ont intérêt à se magner, acquiesça-t-il, avant que quelqu'un ne morfle pour de bon.

— C'est bon, Dennis, n'en rajoute pas, persiflai-je avec un sourire moqueur. Une petite affaire d'affichage sauvage, c'est tout de même pas la guerre des boutons !

Son masque bienveillant tomba d'un coup et il me regarda droit dans les yeux, me rappelant que ses ennemis l'appelaient Dennis-la-Menace.

— T'as pas l'air de piger, Kate, fit-il gentiment. Il peut vraiment y avoir de la casse. Le business des concerts sur Manchester, ça représente un maximum de pognon. Celui qui a une bonne affaire d'affichage sauvage et une main dans la billetterie, il se fait quand même deux patates par semaine, au noir, et sans trop se fouler. Il a juste à éviter que ses lascars foutent trop la zone. Quand t'as ça, t'es prêt à en venir aux arguments frappants pour le garder.

— Et c'est à ça que mes clients ont eu droit. Des skinheads explosés à la huit-six qui leur ont saboté leurs concerts, et leur camionnette a été incendiée, rappelai-je. Ne crois pas que je prenne l'affaire à la légère.

— Tu y es toujours pas, Kate. Tu te souviens de Terry Spotto ?

Je fronçai les sourcils : le nom me disait vaguement quelque chose mais je n'arrivais pas à lui donner un visage.

— Une demi-portion qui habitait dans l'une des rues de Hulme ? Avec une envie violette sur la joue droite ?

— Non, je vois pas, répondis-je en secouant la tête.

— Mais si, ils l'ont retrouvé sous le pont de la Medlock, juste en face de ton bureau. On lui avait fait sauter son envie au canon scié.

Je voyais très bien, à présent. Ça s'était passé environ un an auparavant. Un mardi matin en me pointant au boulot, j'avais trouvé la circulation interdite sur une partie de la rue par les rubans de signalisation jaunes de la police. Alexis avait tenté de récolter la matière d'un article pendant un jour ou deux, mais elle n'avait rien appris de plus que la version policière des faits, selon laquelle Terry Spotto était un dealer à la petite semaine.

— C'était une affaire d'affichage sauvage ? demandai-je.

— Terry dealait du crack mais il voulait une source de revenus supplémentaire, exposa Dennis, comme pour me rappeler à quel point les bandits d'aujourd'hui ont assimilé la langue des affaires. Il s'est mis à faire de l'affichage sauvage, sauf qu'il avait ni la jugeote de pas toucher au territoire des autres, ni les couilles de le leur piquer. On l'a prévenu une fois ou deux, mais il n'a rien voulu entendre. Alors quelqu'un a décidé que c'était le moment de faire un exemple. Je crois pas qu'y en ait eu d'autres qui se sont amusés à ça depuis, mais j'ai l'impression que tes lascars ont fait la connerie de se brancher avec un mec trop fraîchement débarqué pour se souvenir de Terry Spotto.

— Tu parles d'une façon d'éliminer la concurrence, fis-je en prenant une longue inspiration. Dennis, il faut que je cause de tout ça avec quelqu'un pour que les mecs arrêtent les frais avant que ça tourne à l'aigre. Donne-moi un nom.

— Denzel Williams, dit Dennis. Au *Garibaldi*. Dis que c'est de ma part.

— Merci.

Je n'étais jamais allée au *Garibaldi*, mais j'en avais beaucoup entendu parler. Si j'avais eu à deviner où je pouvais trouver un interlocuteur pour parler d'un plan aussi tordu, c'est sans doute là que je serais allée.

— Autre chose ?

— Non, pour le boulot, c'est tout; à moins que tu connaisses quelqu'un qui a des malles de billets à investir dans une agence de détectives privés ?

Dennis fronça les sourcils.

— Bill a fait des siennes ?

Je lui racontai les derniers développements. Debbie se remit à s'intéresser à la conversation et le sujet nous mena jusqu'à la fin de la visite. Lorsque je déposai Debbie chez elle, j'avais une liste d'une douzaine de personnes environ, que Dennis savait à la tête des moyens nécessaires et susceptibles d'avoir envie d'investir dans l'affaire. Mais quelque chose me disait que je ne donnerais pas suite. Je suis déjà assez mal vue par la flicaille. Il ne manquerait plus que je devienne blanchisseuse pour la mafia de Manchester.

Sur le coup de 5 heures, j'étais garée au bout de la rue de Sell Phones. Tout ce qu'il me fallait, c'était un nom et une adresse à mettre sur cette paire d'escrocs, après quoi je pourrais repasser l'affaire à la police, comme convenu avec mon client. Nous avions déjà les coordonnées de près d'une douzaine de plaignants dont quelques-uns seraient forcément en mesure de reconnaître Will Allen ou sa copine parmi d'autres personnes lors d'une séance d'identification. J'avais hâte de refiler tout le dossier à l'inspecteur-chef Della Prentice, le grand manitou de l'office de répression des fraudes de la brigade criminelle régionale. Ce n'était pas vraiment de son ressort, mais Della fait partie du petit groupe de femmes étroitement liées que j'appelle mes amies et je savais qu'elle assurait. Certains flics détestent tellement les privés qu'ils préféreront laisser courir un bandit plutôt que de nous reconnaître le moindre mérite dans une interpellation. Della n'est pas de ceux-là. Mais avant de m'offrir la satisfaction de faire tomber ces escrocs minables, il fallait que je leur attribue un nom et une adresse, et je n'allais sûrement pas me laisser semer deux soirs de suite.

Cette fois-ci, j'étais fin prête à leur filer le train. Lorsque Allen tourna à gauche dans la descente, je lui collai au pare-chocs. Je restai constamment derrière eux, au fil des rues bordées de terrains vagues reconvertis en parkings et d'usines désaffectées, partiellement occupées par de petites entreprises entassées les unes sur les autres. Je

traversai à leur suite Rochdale Road et Oldham Road pour déboucher dans Great Ancoats Street, juste au sud de la façade en verre teinté de l'ancien siège du *Daily Express*. Je me glissai dans le flot d'une circulation dense sans laisser plus d'une seule voiture entre moi et la Mazda argentée et je traversai toute la ville comme ça.

Dans Hathersage Road, la voiture se gara devant un grand magasin, en face du vieil établissement de bains turcs fermé par la municipalité, sous prétexte que l'entretien du seul lieu de loisirs de la ville accessible à pied par les habitants du centre-ville revenait trop cher. Habitant moi-même le centre-ville, cette décision me fait bouillir chaque fois que je paie ma taxe d'habitation. Après ça, qu'on ne vienne pas me parler de la rénovation du Parti Travailleiste.

Comme je dépassai la voiture en stationnement, une femme en descendit vivement pour pénétrer dans la grande surface. Je trouvai une place un peu plus bas dans la rue et rajustai précipitamment le rétroviseur intérieur pour voir ce qui se passait. Elle ressortit au bout de quelques minutes avec le *Chronicle* et un paquet de cigarettes.

Lorsque la Mazda me dépassa en direction du feu, je ne me précipitai pas. Il était au rouge et je n'allais pas me montrer avant qu'il soit passé au vert. Dès que la voie fut libre, la Mazda tourna à gauche dans la pénombre d'Anson Road, dont les arbres touffus nous firent passer du jour à la nuit avec l'instantanéité d'un interrupteur électrique. Ils la quittèrent presque aussitôt pour une rue paisible bordée d'imposantes demeures victoriennes. A peu près au milieu, sur le trottoir de gauche, la brique rouge cédait la place au béton d'une construction moderne. Un immeuble d'habitation de quatre étages en fer à cheval occupait autant d'espace que deux mastodontes victoriens. La Mazda s'engagea sur le parking de la résidence et se gara. Je passai devant au pas, puis accélérai jusqu'au carrefour suivant pour faire demi-tour et repassai juste à temps pour voir Allen et la bonne femme de chez Sell Phones disparaître dans l'entrée de là résidence. Même de là où j'étais, je vis l'interphone; il devait y avoir quelque chose comme une cinquantaine d'appartements dans l'immeuble.

Une journée entière m'avait coulé entre les doigts et il me semblait que je n'avais pas avancé d'un pouce de quelque côté que ce soit. Je me demandais si je n'aurais pas mieux fait de mettre ma part de l'agence sur le marché comme l'avait suggéré Shelley. Mais pas pour rien.

La soirée n'étant pas très avancée, je n'avais rien de mieux à faire que de tenir à l'œil mes escrocs à la pierre tombale. Du moment qu'ils étaient entrés tous les deux, méditai-je, ils allaient sans doute manger un morceau et se changer avant de ressortir dépouiller les cœurs brisés. Je m'accordai donc un quart d'heure pour faire un saut à la maison en coup de vent histoire de prendre le *Chronicle* du soir et de me préparer un sandwich. Il ne reste plus de pain, notai-je mentalement en mettant le sachet à la poubelle. Adieu les longues heures passées à émincer et trancher un repas chinois. Je balançai une canette d'eau minérale dans mon sac avec le sandwich enveloppé dans du film plastique alimentaire et regagnai mon poste d'observation.

Peu après 7 heures, la femme sortit seule, porteuse d'une de ces serviettes anémiques et hors de prix pour filles, avec une bandoulière à la place de la poignée. Elle alla tout droit à la voiture. J'attendis qu'elle soit au volant pour démarrer et faire marche arrière à vive allure dans l'allée de la maison qui se trouvait derrière moi, afin de pouvoir la prendre en chasse dans tous les cas. Elle tourna à gauche à la sortie du parking et je la filai en sens inverse jusqu'à Anson Road, que nous dévalâmes vers le bas de Kingsway entre des successions de pavillons jumelés datant de l'entre-deux-guerres. Derrière leurs portes closes se déroulait ce qui passe pour être la vie de famille dans les années 90, dans un monde dont nous étions complètement coupés, éléments pris dans le flux constant d'automobilistes enfermés chacun dans sa petite boîte.

Par bonheur, nous n'allions pas loin, car j'avais la conscience aigüe qu'il n'y avait pas assez de voitures pour couvrir longtemps ma filature. Peu après Kingsway, elle se rabattit sur la gauche à un feu et s'enfonça droit au cœur de la banlieue de Burnage. J'eus encore la chance de mon côté, circonstance à laquelle le début de la journée ne m'avait guère habituée. Elle se rendait dans une des longues et larges avenues qui longent Kingsway, pas dans le dédale de ruelles et d'impasses construites à une époque où personne ne s'attendait à ce que presque tous les foyers disposent un jour d'un véhicule individuel. Dans ces étroites venelles, elle n'aurait pu manquer de me repérer. Lorsqu'elle se mit à ralentir, manifestement pour regarder les numéros, je la dépassai pour aller me garer quelques centaines de mètres en avant, supposant qu'elle devait toucher au but. Je ne me trompais pas. Elle s'arrêta à moins de 20 mètres devant moi et gravit aussitôt les marches du perron d'un pavillon jumelé de taille moyenne, orné de parterres de fleurs si impeccables qu'on avait peine à imaginer le pissenlit assez audacieux pour pousser là.

Je la regardai sonner. La porte s'ouvrit, mais la personne qui se tenait derrière était hors de mon champ de vision. Trois phrases, et elle était dans la place. Je feuilletai le *Chronicle* jusqu'au carnet et lus la colonne des avis de décès. Voilà, j'y étais.

Angela Mary Sheridan, de Burnage, a été brusquement rappelée à Dieu mardi à l'Hopital Royal de Manchester à l'issue d'une brève maladie. Elle laisse un époux, Tony, et deux enfants, Becky et Richard. Un office religieux aura lieu à Notre-Dame des Douleurs, lundi à 14 heures, suivi d'une cérémonie au crématorium de Stockport à 15 heures.

Avec ça et un annuaire téléphonique, je n'aurais sans doute pas grand mal à trouver l'adresse exacte. De plus, les prénoms sont toujours un bon indicateur de la tranche d'âge à laquelle on a affaire. J'aurais parié que Tony et Angela avaient la quarantaine, peut-être finissante, et que les gamins étaient des ados. La cible idéale pour les escrocs. L'époux éploré assez jeune pour remarquer le charme de son interlocutrice, au moins inconsciemment. Sans doute assez d'argent de côté pour se payer une belle pierre tombale. Rien que d'y penser, j'en étais malade. Le pire, c'était de savoir qu'au moment même où je cogitais tout ça, la complice de Will Allen endormait le veuf effondré avec un boniment promotionnel spécialement conçu pour le soulager de ses économies. Je ne pouvais tout bonnement pas laisser faire ça sans bouger de mon siège. D'un autre côté, je ne pouvais pas débouler chez ces gens-là pour la démasquer, si je ne voulais pas que les sordides associés quittent la ville en brouillant leurs traces. Je ne pouvais pas appeler les flics : je savais que Della était en déplacement pour une conférence, et convaincre un inspecteur inconnu que je n'étais pas une cinglée pour les faire rappliquer à temps et mettre un terme à l'arnaque, c'était au-dessus de mes forces. Je me creusai les méninges : il devait bien y avoir un moyen de la griller sans me griller.

Je ne voyais guère qu'une combine, et son succès dépendait de la bonne entente des Sheridan avec leurs voisins. S'il y avait un passif de plusieurs années de controverse à propos des places de parking, de la sono des ados et des ballons de foot par-dessus le grillage, c'était fichu. Redressant les épaules, je m'engageai dans l'allée du pavillon qui jouxtait celui des Sheridan. La femme qui m'ouvrit avait la trentaine bien sonnée, d'épais cheveux noirs tirés en queue de cheval et un visage tout en nez, en dents et en menton. Elle était vêtue d'un jean délavé, d'un tee-shirt Body Shop pour la défense de Dieu sait quoi et chaussée de baskets de supermarché. Lorsqu'elle se rendit compte qu'une inconnue se tenait sur le seuil, son sourire amène se décomposa

en froncement de sourcils vaguement soucieux. J'étais manifestement bien moins intéressante que les personnes dont elle attendait la visite. Je lui tendis ma carte.

— Désolée de vous déranger... commençai-je sur un ton d'excuse.

— Détective privée ? interrompit-elle. Comme à la télé ? Je savais pas qu'il y avait des femmes qui faisaient ça.

Il y a des jours où on irait jusqu'à tuer pour entendre une observation originale. Pourtant, je lui étais reconnaissante de ne pas me claquer la porte au nez. Je souris et hochai la tête avant de continuer à enfoncer le clou :

— J'ai besoin de votre aide, fis-je. Est-ce que vous connaissez bien Mr Sheridan, le voisin ?

— Il ne l'a tout de même pas assassinée, dites ? fit-elle en tressaillant. Je sais bien que ça a été vraiment très soudain, et Dieu sait qu'il y a eu des hauts et des bas entre eux, mais j'arrive pas à croire qu'il l'a tuée !

Je fermai les yeux un moment.

— Il ne s'agit pas de ça du tout. Autant que je sache, il n'y a pas le moindre doute sur les circonstances de la mort de Mrs Sheridan. Écoutez, est-ce que je pourrais entrer un instant ? C'est un peu difficile à expliquer comme ça.

— Qu'est-ce qui me dit que vous êtes bien ce que vous prétendez ? fit-elle, la mine méfiante.

J'ouvris les mains en haussant les épaules :

— Est-ce que j'ai l'air du genre dangereux ? Croyez-moi, je suis là pour empêcher un délit, pas pour en commettre un. Mr Sheridan est sur le point de se faire voler, sauf si vous m'aidez.

Elle tressaillit de plus belle, portant cette fois une main à sa bouche.

— C'est exactement comme à la télé, dit-elle en m'introduisant dans un étroit couloir où il y avait à peine la place pour nous deux et le VTT suspendu à l'un des murs. Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit-elle avec avidité.

— Une équipe d'escrocs particulièrement dénués de scrupules soutire des centaines de livres aux familles en deuil, exposai-je dans le style des canards à sensation dont elle faisait manifestement ses délices. Ils leur tombent dessus alors qu'ils sont au plus bas et réussissent à leur vendre des pierres tombales à prix cassés payables en liquide. Comme je suis sur le point de boucler un dossier en béton sur eux, je ne veux pas les avertir qu'ils sont repérés, mais je ne peux tout de même pas laisser ce pauvre Mr Sheridan se faire dépouiller sans broncher.

— Alors vous voulez que j'aille lui dire qu'il a un escroc dans son salon ? demanda-t-elle avec empressement.

— Non, pas précisément. Je voudrais que vous passiez le voir en

voisine, juste histoire de voir comment il va, et que vous en profitiez pour le dissuader autant que possible de verser quoi que ce soit. Vous pourriez sortir des trucs du genre « Si c'est une maison honorable, ça ne les gênera sûrement pas que tu prennes une nuit de réflexion et que tu en parles à ton entrepreneur de pompes funèbres ». Surtout, ne montrez pas le moindre soupçon, juste la circonspection normale d'une personne prudente. Et pourquoi pas lui dire aussi qu'Angela n'aurait pas voulu qu'il se jette la tête la première dans quelque chose sans consulter le reste de la famille ? Enfin, vous voyez le genre ?

— Pigé, acquiesça-t-elle. Vous pouvez compter sur moi. (Comme je n'avais guère le choix, je me contentai de me fendre d'un sourire.) J'y vais tout de suite. De toute façon, je comptais passer voir comment Tony s'en sort. On s'entendait super bien avec Angela. Bon, c'est vrai qu'elle était plus âgée que moi, mais on faisait un bowling dans la même équipe tous les mercredis. Ça m'a fichu un drôle de coup quand j'ai su ça. Perforation de l'appendice. On est peu de choses, hein ? Bon, vous en faites pas, Kate dit-elle en rejetant un coup d'œil sur ma carte, je m'en occupe.

Nous descendîmes l'allée ensemble, moi pour remonter dans ma voiture et elle pour aller chez le voisin. Lorsque nous nous séparâmes, elle promit de m'appeler sur mon portable pour me dire comment les choses avaient tourné. Je repris ma surveillance du pavillon des Sheridan, mais j'étais sur des charbons ardents : ma nouvelle équipière n'était pas une flèche, mais je ne voyais pas quoi faire d'autre sans alerter la complice d'Allen, d'autant qu'ils devaient être sur leurs gardes depuis leur précédent fiasco chez Richard.

Il s'écoula une demi-heure environ, puis l'objet de ma surveillance ressortit ; à sa façon de balancer sa serviette dans la voiture, il me parût qu'elle n'était pas de la meilleure humeur. J'avais laissé mon téléphone débranché toute la journée pour éviter les contacts avec le bureau, mais je le rebranchai en démarrant derrière la voleuse.

Elle était déjà de retour à leur appartement lorsque ma nouvelle associée appela :

— Salut, fit-elle avec entrain. Je crois que tout baigne. Je pense pas qu'elle se soit doutée de quelque chose, elle avait juste les nerfs parce que je bloquais sur tout. J'ai pas arrêté de répéter à Tony qu'il pouvait pas prendre de décision en l'absence des gamins ; comme il était déjà pas trop partant, ça a suffi. Elle s'est rendu compte qu'elle arrivait à rien et que je décollais pas, alors elle s'est cassée.

— Vous vous êtes très bien débrouillée. Est-ce que vous savez sous quel nom elle s'est présentée ? demandai-je, dès que je pus en placer une.

— Elle avait des cartes de visite à l'en-tête de Greenhalgh & Edwards. Tony me les a montrées après son départ. Le nom qui est

marqué dessus, c'est Sarah Sargent. Est-ce qu'il va falloir témoigner au tribunal ? demanda-t-elle en faisant grésiller la ligne par l'intensité de son émotion.

— C'est possible, lâchai-je sans me mouiller. Merci encore pour votre coopération. Si les services de police ont besoin de votre témoignage, je leur communiquerai vos coordonnées.

— Super ! Sinon, je voulais vous dire que je trouve votre boulot trop génial. Si jamais vous avez encore besoin d'un coup de main, vous m'appellez, OK ?

— OK, fis-je, prête à tout pour qu'elle me lâche.

Il fallut encore noter son nom et son numéro de téléphone avant de pouvoir raccrocher. Je me demandais si elle trouverait toujours le boulot aussi captivant au bout d'une quinzaine d'heures de surveillance à se geler dans une camionnette en plein cœur de l'hiver, avec un seau en plastique pour tout toilettes, sans aucune assurance d'obtenir les photos nécessaires et de ne pas avoir à recommencer le lendemain.

Je mis le contact. Les escrocs n'allaient sans doute pas remettre ça le soir même, mais j'avais tout de même encore pas mal d'heures de vol en perspective avant d'aller me coucher. Peut-être un petit cambriolage et puis un tour en boîte, histoire de boire un coup avant de dormir. Comme je n'étais habillée pour aucune de ces deux entreprises, j'avais un prétexte pour repasser à la maison. Je trouverais peut-être même deux petites heures pour une sieste avant d'aller vaquer à mes occupations nocturnes.

Vanité de l'humaine condition; ça faisait quelques jours que tous mes plans allaient dans le mur avec la belle assurance d'un motocycliste aux yeux bandés. Je n'avais pas fait deux pas que je vis une portière s'ouvrir et une silhouette se précipiter vers moi dans la pénombre. Je me mis automatiquement en garde, parée pour l'affrontement comme pour la fuite, les bras ballants le long du corps, la main bien serrée sur l'anse de mon sac, prête à le balancer à la volée, appuyée de tout mon poids sur mes talons, prête à frapper, à esquiver ou à courir. Je laissai venir la silhouette, tous les nerfs tendus pour le combat.

Heureusement que je suis pas du genre à cogner d'abord et discuter ensuite. Je ne crois pas que l'inspecteur Linda Shaw se serait laissée démonter par un coup de pied fouetté à l'abdomen.

— Inspecteur Shaw ? fis-je, quelque peu déconcertée, lorsqu'elle passa sous la lumière orangée d'un réverbère au sodium.

— Miss Brannigan, répondit-elle timidement. Est-ce que nous pourrions vous parler un moment ?

Derrière elle, une montagne à la Mike Tyson se détacha de

l'obscurité. J'espérai sincèrement qu'ils n'allaient pas me faire le duo du flic sympa et du flic salaud.

— Mais bien sûr, entrez donc prendre un verre, fis-je.

Elle se racla la gorge.

— Eh bien, à vrai dire, nous préférierions que vous passiez au poste de police, dit-elle, son embarras croissant à chaque mot.

J'étais sciée. La seule et unique fois où j'avais eu affaire à Linda Shaw, elle était dans la meute des toutous de l'inspecteur en chef Cliff Jackson sur une affaire de meurtre pour laquelle j'avais été engagée [v]. Il y a un passif entre moi et Jackson, et chaque fois que nos chemins se croisent, on se retrouve tous les deux avec la tête au carré. Mais sur cette affaire, Linda Shaw avait été le tampon idéal, en nous maintenant toujours à bonne distance l'un de l'autre, de façon que l'affaire soit menée à terme sans nouveau cadavre. Elle m'avait plu, notamment par sa façon de rester elle-même, apparemment bien décidée à ne pas laisser le côté fonceur un peu aveugle de Jackson déteindre sur elle. Ce que je n'arrivais pas à comprendre, c'est pourquoi elle tenait à me traîner au poste pour interrogatoire; pour une fois que je ne bougeais pas un sourcil ! Ça allait peut-être changer quand je serais plongée jusqu'au cou dans l'affaire de la gynéco assassinée d'Alexis. Mais même à ce moment-là, les flics qui pourraient y trouver à redire se trouveraient à 60 kilomètres, au-delà des Pennines.

— Pourquoi ? demandai-je posément.

— Nous avons des questions à vous poser.

Linda ne faisait même plus mine de me regarder en face. Ses yeux s'étaient fixés sur un point situé quelque part derrière mon épaule gauche.

— Eh bien en ce cas, entrez donc, buvons un coup et voyons si je peux y répondre, persistai-je.

C'est ce que j'appelle la théorie existentielle des verbes irréguliers : je suis ferme, tu es buté, il ou elle est une tête de mule coincée et constipée.

— Comme a dit l'inspecteur Shaw, on voudrait que vous passiez au poste, grogna son gorille.

Ça faisait comme d'écouter le grondement du Vésuve au stéthoscope, mais avec l'accent de Liverpool au lieu de l'italien.

— Il y a deux façons de procéder, exposai-je avec un soupir. Soit vous entrez chez moi et vous me demandez ce que vous avez à me demander, soit vous m'arrêtez, vous m'emmenez au poste et je ne dis plus un mot jusqu'à l'arrivée de mon avocat. À vous de voir, conclus-je en leur faisant mon plus beau sourire malgré ma rage.

Je savais d'où m'arrivait ce coup-là; c'était du Cliff Jackson tout craché, je reconnaissais son style sadique.

Linda souffla fortement par le nez en pinçant les lèvres. Je me doutai qu'elle imaginait déjà la fureur de Cliff Jackson lorsqu'il la verrait regagner la base sans prisonnière soumise dans son sillage. Ce n'était pas mon problème et je n'allais pas me mettre à culpabiliser. Comme je gardais le silence, Linda finit par hausser les épaules :

— Bon, alors allons le boire, ce coup, dit-elle.

Ils me suivirent tous les deux à l'intérieur. Je leur indiquai le salon, annonçai du café pour tout le monde et m'éclipsai dans la cuisine pour me creuser la tête. J'essayai de piger pourquoi Jackson m'avait balancé une équipe de flics dans les pattes. Je fis passer une cafetière entière en y réfléchissant tout en disposant le lait, le sucre, les tasses et les cuillers sur un plateau. Lorsqu'elle fut pleine, je n'étais pas plus avancée. J'allais en être réduite à la banalité de demander à Linda Shaw de quoi il retournait.

Je pénétrai dans le salon, balançai le plateau sur la table basse et pris l'offensive :

— J'espère que ça vaut le déplacement, Linda, fis-je. J'ai eu une semaine épouvantable et nous sommes seulement mardi. Racontez-moi pourquoi je suis assise ici à vous parler au lieu de me faire couler un bon bain brûlant ?

Linda jeta un rapide coup d'œil à son équipier, mais il se fendait trop la gueule pour avoir envie de la tirer d'affaire. Il se pencha en avant et versa trois tasses de café.

— On nous a communiqué une accusation et mon supérieur a jugé opportun d'ouvrir une enquête, exposa Linda comme si elle avait mordu dans un citron au vinaigre.

— Qui ? À propos de qui ?

J'ai toujours eu la bosse de la grammaire.

Elle se versa du lait et fit des manières pour le mélanger à son café.

— Notre informateur soutient que vous avez engagé une campagne de menaces de mort contre Richard Barclay.

Je restai bouche bée. Pétrifiée. Assise, la bouche ouverte, une main à mi-chemin de ma tasse de café, je ressemblais à une installation de Damien Hirst flottant immobile dans le formaldéhyde.

— Le plaignant soutient que ce harcèlement est allé jusqu'à l'insertion de faux avis de décès dans la presse locale. Nous avons vérifié l'existence de ces avis; et à présent, il semblerait que Mr Barclay ait disparu, insinua l'inspecteur du sexe fort en se carrant dans son siège, les jambes bien écartées et les bras sur le dossier du canapé, prenant possession de tout l'espace de mon salon.

Je sentis la colère me gagner :

— Parlons-en, de cet informateur ! Ce ne serait pas un correspondant anonyme, par hasard ?

Il se tourna vers sa collègue, l'air embarrassé; elle prit une

expression résignée.

— Ça, vous savez bien qu'on ne peut pas vous le dire, dit Linda d'une voix lasse; mais nous essayons en vain de joindre Mr Barclay depuis 9 heures ce matin, et comme l'a dit mon collègue, nous avons bien constaté qu'un avis de décès mensonger était passé dans le *Chronicle*. Il semble donc que vous nous devez quelques explications, miss Brannigan.

Si elle en avait encore rajouté dans le genre contrit, sa voix aurait pu servir de paillason.

Ça commençait à me plaire.

— Conneries, fis-je. On sait très bien toutes les deux ce qu'il y a, au fond. Vous recevez un tuyau anonyme et votre patron se frotte aussitôt les mains. Super, une excuse presque acceptable pour pourrir la vie de Brannigan. Vous n'avez pas la moindre preuve qu'un crime ait été commis. Même si quelqu'un a passé un avis bidon dans le *Chronicle*, ou encore dans le *Times*, pour ce que j'en sais et pour ce que j'en ai à foutre, ça ne vous donne pas l'ombre d'une preuve qu'il y a là autre chose qu'une blague. Ni que j'ai quoi que ce soit à voir avec ça.

J'avais haussé le ton sous le coup de l'indignation. Je savais où je mettais les pieds : j'avais payé l'avis en espèces et je l'avais déposé à l'heure du déjeuner, quand le service des petites annonces tourne à plein régime.

— C'est notre devoir de vérifier les accusations graves, grommela le jumeau de Tyson. Et vous ne nous avez toujours pas expliqué pourquoi on irait vous accuser d'un crime aussi grave. Je veux dire que dans l'ensemble, les gens ne font pas ce genre de chose sans une bonne raison. En admettant que vous soyez coupable de quoi que ce soit, miss Brannigan.

Je me levai. J'étais vraiment à deux doigts de leur donner une bonne raison de m'arrêter.

— C'est bon, éructai-je, furieuse. Dehors. Tout de suite. Pas la peine de finir vos cafés. Tout ça c'est du pipeau et vous le savez très bien. Si vous voulez parler à Richard, posez vos culs devant la porte et claquez l'argent des contribuables à l'attendre. Si vous n'avez pas pu le contacter, c'est parce qu'il est journaliste de rock, espèce de nuls ! Il ne répond pas au téléphone à vos semblables et en ce moment précis, il doit être assis dans un bar à écouter un mauvais groupe qui désespère de lui faire tendre l'oreille. Il va être d'une humeur idéale pour écouter vos conneries en rentrant. Maintenant, vous, ajoutai-je en me penchant en avant, l'index pointé entre les deux yeux du flic médusé, je ne vous ai encore jamais vu, alors vous ignorez sans doute que je connais du monde. (Je fis volte-face pour désigner Linda qui s'était levée et se dirigeait vers la porte.) Mais vous, ma petite dame, vous êtes censée savoir où vous mettez les pieds. Allez, du vent, ne

m'obligez pas à arracher Ruth Hunter à son feuilleton policier préféré pour qu'elle vienne vous coller un procès pour harcèlement à travers la figure ! Tirez-vous, allez embêter les vrais bandits, si vous en connaissez ? Mais vous préférez peut-être rester là à poireauter, des fois que je vous fournirais un motif d'arrestation suffisant ?

Linda était presque dehors à la fin de ma tirade. Son équipier nous considéra l'une après l'autre avant de se décider à la suivre pour aller creuser un peu cette histoire. Je ne me donnai pas la peine de les raccompagner.

Je n'arrivais pas à croire que Linda Shaw se soit laissé entraîner dans le petit jeu malsain de Cliff Jackson; mais bon, c'était lui le patron, il fallait qu'elle pense à sa carrière, et les femmes ne gravissent pas les échelons de la hiérarchie policière en disant à leurs patrons de mettre leurs vendettas à la con là où les pervers fourrent leurs gerbilles. Quant à leur informateur anonyme, cette petite crapule effrontée de Will Allen allait me payer très cher cette soirée gâchée. S'il croyait m'intimider avec un petit coup de harcèlement policier, il allait avoir la surprise de sa vie.

La porte d'entrée se referma dans un silence si total que j'entendis le sang me battre aux tempes. La dernière fois que je m'étais mise en colère à ce point-là, ça avait failli mettre un terme à ma relation avec Richard; sous le coup de l'exaspération, la violence m'était apparue comme la solution la plus attirante. Ce coup-ci, j'avais failli taper sur un officier de police. Les conséquences auraient sans doute été moins traumatisantes sur le plan émotionnel, mais tout aussi embêtantes. D'un autre côté, Bill aurait peut-être un peu de mal à vendre une affaire dont l'associé restant est en liberté sous caution pour voies de fait sur officier de police... J'étais à deux doigts de courser Linda Shaw pour lui demander de m'énervier à nouveau.

Je fis pivoter ma tête avec vigueur pour essayer de défaire quelques-uns des nœuds que le CID y avait laissés et je passai dans la cuisine. Ce n'était pas Linda Shaw qui allait m'empêcher de faire le boulot que j'avais prévu pour la soirée. Mais un verre bien tassé ne serait pas du luxe. Je farfouillai un peu dans le freezer avant de mettre la main sur la demi-bouteille de vodka polonaise au citron et au poivre que je garde sous le coude pour les mauvais jours et je versai patiemment les deux derniers doigts de cordial dans un verre à cocktail élané. Il n'y avait pas de jus de pamplemousse fraîchement pressé dans le réfrigérateur, c'est dire le calvaire que je vivais cette semaine-là. Je dus me rabattre sur une bouteille de soda planquée derrière le fromage. Elle avait autant besoin d'être secouée que Linda Shaw. J'avais à peine avalé une gorgée que le silence rendit l'âme dans le fracas des portes du patio qu'on ouvrait à la volée depuis la véranda.

— Brannigan ? entendis-je.

Ravalant un grognement, je replongeai la main dans le frigo et j'en sortis une des bouteilles dont Richard me fait périodiquement cadeau, tirées de sa collection internationale de bières. Ça lui évite de crapahuter jusqu'à sa cuisine quand il est dans mon lit. *Staropramen* de Prague, relevai-je mécaniquement en saisissant le décapsuleur.

— Cuisine, lançai-je.

— *Hullawerrrhen*, fit une autre voix derrière moi; c'était quelque chose dans ce goût-là, en tout cas.

Je me retournai pour découvrir le sourire circonspect de Dan. Sans mot dire, je lui tendis la bière tchèque et attrapai la suivante au jugé dans le frigo. *Radeberger Pilsner*. Je la décapsulai à l'instant même où Richard passait la porte.

— Qu'est-ce qu'ils voulaient, Abbott et Costello ? s'enquit Richard après avoir englouti la moitié de la bouteille.

— Ils vous ont causé ?

— Plutôt curieux, répondit-il en hochant la tête. Ils montaient dans leur caisse quand on s'est pointés. L'armoire à glace a accéléré le pas, et elle a dit « c'est lui » à la doublure de Chris Cagney. Elle est descendue de la voiture l'air bien énervé.

Richard s'interrompt pour boire un coup et Dan prit le relais :

— Elle applique et elle dit à ton mec : « Vous êtes bien Richard Barclay ? » Il lui fait : « Ouais, c'est pour quoi ? » et elle lui sort : « Police. Avez-vous reçu des menaces de mort ? » et lui, il la regarde comme une échappée de l'asile en secouant la tête.

— Là-dessus, elle se retourne vers son équipier et elle lui fait « Ça ira comme ça ? » Elle avait vraiment les nerfs, l'autre, y se fendait la gueule autant que moi, et puis ils ont tramé les pieds jusqu'à leur bétailière banalisée, conclut Richard. Bon, je suis pas une grosse tête, mais je me rends bien compte que tu risques fort d'avoir quelque rapport avec cette petite rencontre.

— Je ne sais pas mentir, déclarai-je.

Richard s'esclaffa, puis dit à Dan :

— Tu connais l'histoire des deux Crétois, celui qui dit que des mensonges et celui qui dit que la vérité; à ton avis, lequel est Brannigan ?

— Eh oh, protestai-je, tu parles à mon client, là.

— C'est vrai, renchérit Dan, vaut mieux hacher son *mincemeat* en famille.

Enfin, nous trouvions quelque chose à partager, Richard et moi. Une totale incompréhension que nous exprimâmes à l'unisson :

— Hein ?

Dan était manifestement habitué à ce genre de réaction.

— C'est bon, laissez béton, modula-t-il avec son accent inimitable. Si c'est important, je vous ferai le sous-titrage spécial rosbif, OK ?

Je les refoulai dans le salon pour leur narrer ma brève rencontre.

— L'escroc qui était là l'autre jour a voulu me donner un avertissement, c'est évident.

— Mais comment il aurait su ton nom ? objecta Richard en fronçant les sourcils. *A priori*, pour lui, t'étais Mrs Barclay, point final. Comment il aurait fait le lien avec Kate Brannigan ? C'est un peu inquiétant, non ?

— Ça le serait si tu n'avais pas braillé « Brannigan » après moi l'autre soir, alors que j'étais presque sur ses talons, rétorquai-je d'un ton sec.

— C'est con, parce que si ce mec-là sait ton nom, il va venir te trouver; et là, il va le regretter, intervint Dan en fendant l'air du tranchant de la main, dans un geste éloquent.

Son assurance avait quelque chose d'attendrissant.

— Ça tombe bien que tu sois passé, lui dis-je. J'ai pris quelques

renseignements pour ton histoire. Ce qu'on m'a présenté comme le scénario le plus vraisemblable, c'est tout simplement une affaire d'affichage sauvage. La personne qui s'occupe de vos affichages a forcément dû violer le territoire de quelqu'un d'autre, exprès ou pas.

Dan passa la main dans sa longue touffe de cheveux roux, l'air troublé.

— C'est plutôt dur à avaler, dit-il. Le mec qui s'occupe de ça n'est pas nouveau dans la partie; ça fait des années qu'il place des groupes sur Manchester. C'est lui qui a lancé tout le monde.

— Est-ce que tu en es sûr ? intervins-je. Il vous a peut-être raconté des craques.

— Sûrement pas, protesta Dan en secouant la tête, catégorique. On s'est tuyautés sur son compte avant de venir. Lice connaît un mec qui conduisait le camion des *Inspirat Carpets* à leurs débuts, et c'est lui qui nous a branchés sur Sean.

— Sean ?

— Sean Costigan, dit Dan. C'est le mec qui s'occupe de notre promo.

— Il faut que je lui parle. Tu peux me filer son numéro ?

Dan grimaça et se tourna vers Richard pour appeler à l'aide. Mon mec était trop occupé à rouler un pétard à barrer la Mercey pour y prendre garde.

— Je suis pas censé donner son numéro, lâcha enfin Dan.

Sa gêne s'accordait mal avec sa touche destroy.

Je pris une profonde inspiration.

— Il faut que je lui cause, Dan. Je suis sûre qu'il ne pensait pas aux gens dans mon genre quand il t'a dit de ne pas filer son numéro.

— Je sais pas, renâcla Dan. Je veux dire, il va pas être super content d'apprendre qu'il y a un privé dans le tableau.

La patience qu'il faut, je vous jure.

— Tu n'as qu'à lui dire que je suis le bras armé de la justice populaire, balançai-je, exaspérée. Écoute, si tu le sens mal de me filer son numéro, t'as qu'à organiser une rencontre. Je ne peux plus avancer sans parler à Sean Costigan en personne, alors si tu ne veux pas faire une croix sur les fonds déjà injectés dans l'affaire, t'as intérêt à arranger quelque chose. Qui veut une autre bière ? enchaînai-je avec un sourire angélique.

Deuxième règle du cambriolage selon Brannigan : si vous ne le sentez pas, rentrez chez vous. J'étais déjà en infraction avec la troisième règle, selon laquelle on ne casse pas un bureau en dehors des heures ouvrables, des fois qu'un gardien de parking trop curieux repèrerait la lumière. Un simple coup d'œil sur les arrières de la clinique Compton m'apprit que j'enfreindraient également la seconde en persistant dans mon entreprise. Même si la venelle longeant l'arrière

du bâtiment n'était qu'un étroit passage, elle était fort bien éclairée. Les immeubles d'habitation qui se dressaient derrière moi ne m'inquiétaient guère, mais le moindre fêtard attardé qui aurait la curiosité de jeter un œil au passage dans la ruelle en descendant Deansgate remarquerait inmanquablement le moindre détail insolite.

Et quelque moyen que je choisisse pour pénétrer dans la clinique, l'insolite serait au menu. J'avais déjà repéré le circuit de télésurveillance de l'entrée qui m'interdisait de passer par la porte de derrière pour gagner la salle de consultation du deuxième par l'escalier principal. Alexis m'avait raconté que lors de leurs consultations du dimanche, conformément aux instructions, elle et Chris. empruntaient un escalier de secours qui menait à une lourde porte donnant sur le palier, entre le premier et le deuxième. Le seul inconvénient de cette option était le projecteur de sécurité qui surplombait l'arrière du bâtiment; je serais aussi voyante qu'une mouche à viande sur le billot d'un boucher. Et même si je surmontais cette difficulté, je risquais fort de ne pouvoir venir à bout de la porte ignifugée, qui ne serait pas opportunément ouverte pour moi comme pour Alexis et Chris.

Il n'y avait pas trente-six solutions. Je devais payer d'audace en espérant qu'il n'y aurait pas de voitures de flics en patrouille de nuit dans les rues endormies. Je contournai le bâtiment jusqu'à la porte principale de la clinique. Comme beaucoup de gens qui investissent dans le dernier cri en matière de sécurité, ils avaient négligé de mettre cinquante billets dans une serrure sérieuse. Il y avait deux verrous et une Yale, et je vis au premier coup d'œil que j'en avais pour moins de dix minutes avec mes rossignols. Je défis un bouton de la veste en drap indigo informe mais ultralégère de Richard, sous laquelle je portais le tablier de cuir d'artisan - kit du parfait cambrioleur -, et je sortis mon jeu de rossignols. Je relevai mon passe-montagne noir de quelques centimètres et allumai la lampe à faisceau réduit fixée sur mon crâne. Je considérai quelques instants la serrure du haut et choisis une fine lame d'acier que j'introduisis avant de lui faire subir diverses torsions. Même avec le handicap des gants en caoutchouc, je vins à bout des deux verrous en moins de six minutes. L'ouverture de la serrure Yale fut l'affaire de deux minutes. C'était maintenant que ça allait se corser.

Je tournai la poignée et poussai la porte. J'entendis le bip électronique d'un système de sécurité sur le point d'avoir ses vapeurs au moment où je tirais la porte sur moi d'une main ferme. Je réglai l'anneau de minutage de ma montre de plongée. J'aurais dû avoir plus de facilité à refermer les verrous maintenant que je savais exactement avec quel ustensile les attaquer, mais j'avoue que le hululement de la sirène d'alarme diminuait un peu mon efficacité. Cinq minutes plus

tard, j'étais bouclée à l'intérieur avec une sirène plus bruyante que le premier rang d'un concert de hard-rock. J'éteignis ma lampe et ouvris la porte intérieure, mais sans pénétrer dans l'entrée. Il restait à aplanir la petite difficulté de la caméra de télésurveillance. Je scrutai la pénombre pour distinguer l'éventuelle lueur rouge d'un détecteur de présence qui inonderait la pièce de lumière. Rien. Je devais risquer le coup en espérant que la caméra ne soit pas à l'infrarouge; ça m'aurait tout de même épatée.

Je m'avançai avec circonspection dans le noir absolu. Rien. Pas de lumière, pas de senseurs infrarouges flamboyants pour suivre mes déplacements. J'étais si attentive à ce qui m'entourait que je surestimai la longueur du couloir et m'étais sur la première marche. Heureusement que l'épaisse moquette se prolongeait dans l'escalier, sans quoi c'était l'accident. Je me relevai péniblement et grimpai aussi vite que je pus sans rien me casser. J'avais beau me trouver dans une clinique, je ne me faisais guère d'illusions sur l'attitude des médecins découvrant leur cambrioleur en train de se traîner par terre avec une jambe cassée. J'arrivai au premier palier et grimpai de plus belle. En haut des marches, je me mis à chercher les poignées de porte à tâtons dans le couloir. La première qui me tomba sous la main s'ouvrit et je trébuchai à l'intérieur. Je sortis ma grosse torche en caoutchouc de mon tablier et me risquai à l'allumer un bref instant. J'étais dans un cabinet de consultation. Pas de cachette. Je ressortis et essayai la porte suivante : des sanitaires. Pas la moindre cachette à part les cabinets à l'intérieur desquels pas un seul vigile digne de ce nom ne négligerait de jeter un coup d'œil. La troisième porte était fermée à clé, ainsi que la quatrième qui se trouvait de l'autre côté du couloir. Ensuite, il y avait encore un cabinet de consultation, mais cette fois-ci, le rapide balayage de ma torche me révéla un bureau avec cavité pour les jambes qui présentait un flanc plein à la porte. Je contournai le meuble avec précipitation et me fourrai tant bien que mal dans cet espace exigu en me tortillant jusqu'à trouver une position assez confortable pour pouvoir tenir un moment. Ma montre m'indiqua que l'alarme était déclenchée depuis douze minutes. Ça voulait dire qu'elle allait se débrancher automatiquement dans huit minutes. Avec un peu de chance, je ne serais peut-être pas encore complètement sourde. Je me collai les pouces dans les oreilles et attendis.

Quand la sirène se tut, ce fut comme si j'avais reçu un coup en plein visage. Rejetant la tête en arrière, presque incrédule, je me débouchai les oreilles en m'efforçant d'accepter l'idée que le hululement persistant résonnait uniquement dans ma tête. Ma montre m'indiqua que dix-huit minutes s'étaient écoulées depuis le déclenchement de l'affreuse cacophonie; ça voulait dire que quelqu'un était arrivé avec la clé. La frousse me colla des sueurs froides sous les bras et dans le dos.

Si on m'attrapait maintenant, j'étais bonne pour le placard. Pas un mensonge au monde ne me permettrait d'y couper. Je m'efforçai de ne pas y penser en repassant dans ma mémoire, à la note près, les six minutes de *Downtown lights* d'Annie Lennox. J'arrivais au bout de mon interprétation intérieure lorsque j'entendis un lointain murmure de voix qui ne faisait sûrement pas partie de la bande-son. Puis la porte de mon abri s'ouvrit, projetant un carré de lumière en face de moi sur le mur du fond.

— Et c'est la dernière, fit une voix d'homme trahissant quelque inquiétude.

Je distinguai deux ombres déformées, dont une était coiffée du casque ovoïde des *bobbies*.

Je sentis plus que je n'entendis l'un des deux s'approcher de moi, puis une deuxième voix qui semblait émise à 50 centimètres de ma tête se fit entendre :

— Ça doit être votre système d'alarme qui ne tourne pas rond, monsieur; pas trace d'effraction, et les locaux sont vides.

— C'est la première fois que ça arrive, répliqua l'autre voix, cette fois avec agacement.

— Vous avez un contrat de maintenance ?

— Je ne sais pas, ce n'est pas de mon ressort, fit la première voix. Alors qu'est-ce qu'on fait ?

— Je vous propose de la remettre en service en espérant que c'était une fausse alerte, monsieur.

La lumière s'évanouit et la porte se referma. Je laissai échapper une longue expiration silencieuse. J'attendis cinq minutes, puis je sortis sur le palier d'un pas circonspect. Rien. Je battis des bras dans une étrange parodie de vidéo d'aérobic hollywoodienne. Toujours rien.

Incroyable. Avec tout l'argent dépensé en alarme et en télésurveillance, ils n'avaient fait installer ni capteurs de vibrations ni détecteurs à infrarouge. Et moi qui m'apprêtais à redéclencher l'alarme toutes les cinq minutes jusqu'à ce qu'ils se décident à quitter le bâtiment en la laissant débranchée; je me sentais presque flouée.

D'après les explications d'Alexis, le cabinet de consultation d'Helen Maitland se tenait derrière la deuxième porte verrouillée que j'avais essayé d'ouvrir. Je m'agenouillai devant la porte et allumai la lampe fixée sur ma tête. Il était intéressant de remarquer que la serrure de son cabinet valait à elle seule le double du prix total des trois serrures de la porte principale. Une serrure à pêne dormant encastrée avec sept points d'ancrage. Par pure curiosité, je jetai un petit coup d'œil à l'autre porte verrouillée du palier : c'était la serrure classique à trois points d'ancrage. Un même de 10 ans aurait pu en venir à bout au couteau suisse, en moins de temps qu'il n'en faut à un pro pour gagner le premier niveau de Donkey Kong. Helen Maitland n'avait rien laissé

au hasard.

Il me fallut près d'un quart d'heure pour vaincre la serrure. Je refermai doucement la porte derrière moi et balayai la pièce du faisceau de ma torche comme dans un mauvais film. Toujours la même épaisse moquette champagne d'un mur à l'autre. Ils devaient se taper une de ces notes de ménage ! Un paravent plié posé contre un mur. Une table d'auscultation. Un évier. Un secrétaire en métal gris. un destructeur de documents. Une imprimante à jet d'encre posée sur une table. Une haute armoire avec des tiroirs en bas. Un fauteuil de cuir équipé d'une tablette fixée sur le bras droit, disposé en angle obtus face à un canapé à deux places en toile crème. Pas de tableau au mur. Pas de tapis. Pas de bureau. Pas d'ordinateur. Au moins, je savais d'avance que la fouille serait vite expédiée; et à en juger par l'aspect du cabinet, personne n'était passé avant moi.

Je m'attaquai au secrétaire. Je constatai avec plaisir qu'il s'agissait du vieux modèle, facile à ouvrir en le basculant en arrière pour dégager le pêne par en dessous. Les serrures de secrétaire sont un véritable enfer à crocheter, et j'avais assez joué du rossignol pour la soirée. Ma satisfaction de ne pas avoir eu à le crocheter redoubla lorsque je découvris son contenu : le tiroir du bas recelait des photocopies d'articles de revues médicales et des tirés-à-part de numéros publiés. Le nom de Sarah Blackstone apparaissait dans la liste des collaborateurs d'un ou deux articles; ceux-là, je les glissai dans mon tablier.

Le tiroir suivant contenait deux ou trois ouvrages de gynécologie et un tas de documentation sur l'insémination artificielle. Au-dessus, il y avait un tiroir à moitié plein de papier pour imprimante de format A4. Le tiroir du haut renfermait une bouilloire, trois tasses, un assortiment de thés aromatisés et un pot de miel. Quant à l'armoire, elle contenait du matériel médical. Des trucs en ferraille dont je ne voulais surtout pas savoir le nom. Des boîtes de gants de chirurgien. Les bâtons de sucette géante qui apparaissent inmanquablement à l'heure du frottis du col. Les tiroirs du bas étaient vides, à l'exception pourtant d'une boîte de tampons périodiques entamée.

J'adore crouler sous les énigmes.

Je m'assis sur mes talons et regardai autour de moi. Le seul indice d'un quelconque passage dans la pièce était le destructeur de documents dont la corbeille était à moitié pleine. Mais je savais qu'il était inutile d'essayer de tirer quelque chose de ça. La vie est trop courte pour faire des champignons farcis et pour reconstituer des documents lacérés en fines lamelles. Pourtant, je n'arrivais pas à imaginer qu'Helen Maitland ne laissait absolument rien dans son cabinet de consultation; ç'aurait été pousser la parano jusqu'au grand art.

Je savais par Alexis que la gynéco travaillait plus volontiers sur son portable qu'avec un papier et un crayon, entrant toutes les données au fur et à mesure. Je m'étais tout de même attendue à trouver quelque chose, ne fut-ce qu'un en-tête sur une lettre. Je me décidai à faire les planques un peu plus tordues. Sous la table d'auscultation : de la poussière. Sous les coussins du canapé : pas même une miette de biscuit.

C'était scotché en dessous d'un des tiroirs de l'armoire : une enveloppe cartonnée contenant trois disquettes. Je les sortis de l'enveloppe et les glissai dans la poche intérieure de la veste de Richard. Je regardai l'heure : ça faisait vingt minutes que je traînais dans la pièce et il semblait bien que je n'avais plus rien à y apprendre.

Je repassai sur le palier et reverrouillai la porte. Inutile de télégraphier la nouvelle de mon passage au monde entier. Je me mis à descendre l'escalier, mais arrivée au premier palier, je me rendis compte qu'il y avait de la lumière au rez-de-chaussée. Je m'accroupis prudemment, me penchai en avant et risquai un œil entre les barreaux de la rampe. Presque exactement en dessous de moi, assise sur les dernières marches, il y avait la silhouette caractéristique d'un *bobby* en raccourci.

Risquer d'être accusée d'un délit passible de la comparution immédiate, c'est de la malchance; deux fois de suite dans la soirée, on ne peut s'empêcher de penser à une négligence coupable. Comme une réputation de négligence n'a jamais rameuté la clientèle, je décidai que ce n'était pas le moment d'attirer l'attention de l'agent assis sur les marches. Je retirai la tête d'entre les barreaux et rampai vers les marches menant à l'étage supérieur. Dans la pénombre, je remarquai ce qui m'avait jusqu'alors échappé : il y avait tout de même des capteurs infrarouge logés en hauteur, dans les coins de la cage d'escalier, des ultra-modernes, ceux qui ne s'allument même pas quand ils marchent. S'il ne s'était rien passé lorsque j'avais fait des moulinets avec les bras sur le premier palier, c'était parce que le système d'alarme n'était pas rebranché. Heureusement que la moquette épaisse impressionne la clientèle.

Comme je m'accroupissais au pied de la deuxième volée de marches, j'entendis le crépitement de la radio du policier. Je m'avançai de plus belle pour tenter de saisir quelque chose : « ... toujours à St John Street », distinguai-je. « ... mec des alarmes est en train de rappliquer. L'autre est pas tranquille... Ouais, des médicaments et puis des équipements qui coûtent cher... y devrait plus tarder, maintenant... Oui, inspecteur. »

Au moins, je savais à quoi m'en tenir : l'employé de la clinique avait craint de laisser le bâtiment sous la protection d'un système d'alarme apparemment défectueux. Leur contrat de maintenance marchait sans doute 24 heures-sur 24, et il avait décidé de le faire marcher. Ça n'avait pas dû être bien sorcier de persuader le policier de rester sur place jusqu'à l'arrivée du réparateur. Le froid au-dehors rendait la surveillance d'une clinique chauffée sûrement plus agréable que la dérive dans les rues blêmes du petit matin, sans perspectives plus engageantes que des querelles d'ivrognes au pub ou chez eux.

Je regagnai l'étage supérieur sur la pointe des pieds pour faire le point. Pas question de tenter un passage en force. Après l'intervention du réparateur, je ne pourrais plus sortir sans remettre le système d'alarme en marche, et cette fois-ci, impossible de croire à un dysfonctionnement. Certes, à ce moment-là, je serais loin, mais avec une enquête criminelle en cours qui pouvait fort bien les mener à la clinique, je ne voulais surtout pas charger le tableau de détails insolites.

Pendant cinq bonnes secondes, j'envisageai la porte de secours qui s'ouvrait sur le palier en dessous de moi. Il y avait de fortes chances pour que les gonds grincent, les projecteurs de sécurité seraient reliés

à un circuit distinct de celui du système d'alarme : Dans ce cas, je me retrouverais en pleine lumière sur l'escalier de secours, avec mon tablier plein de matériel que j'aurais du mal à faire passer pour une boîte à ouvrage; sans parler des trois disquettes dans ma poche autrement plus compromettantes.

Étouffant un soupir, je me remis à genoux et crochetai de plus belle la porte du cabinet de consultation d'Helen Maitland.

J'ai dormi dans des endroits bien plus inconfortables que le canapé d'une gynécologue. Il était un peu court, même pour moi, mais douillet, surtout lorsque j'eus réquisitionné le drap en nid d'abeille de la table d'auscultation et retiré mes gants en caoutchouc. J'avais bouclé la porte sur moi, si bien que je me sentais en sécurité, même si on jugeait nécessaire de poursuivre des recherches. Pour voir les choses du bon côté, j'avais réussi à repousser les chocs émotionnels d'une soirée au *Garibaldi* avec un agent de groupes de rock complètement secoué. Et puis j'avais usé tout mon stock d'adrénaline. J'étais trop claquée pour avoir peur. En m'abandonnant au sommeil, j'eus vaguement la sensation d'entendre des crépitements de machine électronique, mais je n'en étais plus à m'en faire pour si peu.

J'avais réglé mon horloge interne sur 9 heures. Il n'était que 5 heures lorsque mes paupières se décollèrent. Six heures de sommeil, ce n'était pas assez, mais j'arrive rarement à en faire plus lorsque je suis sur une poignée d'affaires aussi pleines d'imprévus que mon lot du moment. Je dépliai mes membres endoloris hors du canapé et m'étirai mollement pour détendre mes muscles raidis. L'évier me fournit un pot de chambre commode. Je le rinçai avec un soin maniaque et m'aspergeai le visage; je balançai les serviettes en papier usagées dans la corbeille à papiers vide disposée au-dessous. A croire qu'Helen Maitland avait remballé jusqu'à ses sacs-poubelle. Calquant ma circonspection sur la sienne, je me servis d'une serviette en papier pour ouvrir le placard et une boîte où je pris une paire de gants de chirurgien, puis je gagnai la porte pour écouter. Je n'entendis rien du tout.

Je déverrouillai la serrure aussi silencieusement que possible, l'entrouvris et tendis l'oreille de plus belle. Je distinguai cette fois les bruits habituels d'un bâtiment occupé : lointaines bribes de discussions, pas résonnant dans la cage d'escalier et les couloirs, claquements de portes. Je ne connaissais pas le détail de l'horaire des consultations à la clinique Compton, mais il me sembla que le meilleur moment pour éviter les rencontres intempestives devait se situer un peu avant la demie de chaque heure. Je refermai doucement la porte et considérai ma tenue. Même sans le passe-montagne et la lampe que j'avais déjà ôtées, je faisais encore une patiente des plus improbables avec mes bottes de hockey, mes jambières et mon polo noirs. Même le

côté flottant - hyper mode - de la veste couture de Richard ne parvenait pas à relever le niveau. Si jamais on me voyait, je n'aurais plus qu'à espérer être cataloguée comme un de ces pseudo-crétifs qui n'entrent jamais en contact avec le grand public : producteurs de radio, directeurs de collection, romanciers et critiques littéraires.

Je suivis la course circulaire de la grande aiguille jusqu'à l'heure que je m'étais fixée, puis j'entrebâillai la porte. Pas un chat sur le palier. Je me glissai dehors et tirai la porte derrière moi en maintenant la poignée pour empêcher le pêne de s'enclencher. Je relâchai ma pression avec prudence et m'éloignai d'un pas vif. La porte resterait déverrouillée, mais avec un peu de chance, l'avarie du système d'alarme serait déjà de l'histoire ancienne lorsqu'on s'en rendrait compte. Je dévalai l'escalier avec la nonchalance tranquille de la nana à qui sa gynéco vient d'annoncer une très bonne nouvelle. Je ne croisai pas âme qui vive. Arrivée au pied de l'escalier, j'esquissai un signe enjoué de la main à l'intention de la caméra vidéo. L'instant d'après, j'étais dans la rue, humant à pleins poumons les gaz d'échappement de la circulation du centre-ville. Libre, et blanche comme neige.

Je remontai la rue jusqu'au parcmètre devant lequel j'avais garé ma voiture, m'attendant à trouver une amende puisque je ne m'étais pas acquittée du droit de stationnement pour la première heure ouvrable de la journée. Avec le QG des contractuelles à deux pas, dans une rue perpendiculaire à Deansgate, c'était presque fatal. Par quelque miracle manifestement destiné à un autre mortel et qui m'était échu par accident, on ne m'avait pas mis de sabot, ni même de contravention.

La veine ne tarda pas à tourner, évidemment. Le téléphone sonnait lorsque je rentrai chez moi en coup de vent et je commis l'erreur de décrocher au lieu de laisser le répondeur s'en occuper.

— Ton portable est débranché depuis hier à cette heure-ci, déclara Shelley sans préambule.

— Je sais, rétorquai-je.

— Tu as perdu le mode d'emploi ? Pour le remettre en route, on appuie sur le bouton « marche ».

— Ça aussi, je le sais.

— Tu passes, aujourd'hui ?

— Ça m'étonnerait, fis-je d'un ton vif. Plein de trucs à faire. Des conneries à rattraper, du ménage à faire, des affaires à résoudre.

— Alors tu continues le boulot ?

Pour une fois, la voix de Shelley n'était pas lourde de sarcasme. Elle avait presque l'air de s'en faire pour moi, mais c'était peut-être un effet de mon imagination débordante.

— Je bosse sur l'embrouille des pierres tombales, et puis j'ai deux autres affaires en cours qui occupent le plus clair de mon temps,

énonçai-je sans doute plus rudement que je ne l'aurais voulu.

— Quelles autres affaires ? demanda Shelley d'un ton inquisiteur.

Enfin le retour à la normale. Shelley en adjutant, je savais la prendre; dans le rôle de la mère-poule, je ne répondais plus de rien.

— D'autres affaires. Je te filerai la paperasse dès que je l'aurai faite, dis-je. Bon, faut que je te laisse. J'ai une bibliothécaire qui compte sur moi pour lui arranger le coup.

Je coupai la communication sans laisser Shelley placer un mot de plus. Je savais que c'était puéril d'éviter Bill, mais tant que je n'étais pas fixée sur mon avenir, je ne supportais même pas l'idée de retourner à l'agence où nous avions travaillé ensemble avec tant de succès.

Je balançai mes fringues défraîchies dans le panier à linge sale, laissai la veste de Richard à côté de la porte pour me rappeler de la porter au nettoyage à sec et plongeai sous la douche. Les gouttes d'eau frappant la peau comme des aiguilles, presque douloureusement, eurent tôt fait d'extirper toute ma lassitude. Lorsque j'en eus fini avec le shampoing à la noix de coco, le lait de toilette à la fraise et la lotion corporelle au pamplemousse, je devais embaumer la salade de fruits, mais au moins je ne me sentais plus en compote.

En attendant que le café finisse de passer, j'enfourchai mon fidèle PC pour jeter un œil aux disquettes dérobées dans le cabinet de consultation d'Helen Maitland. Chacune contenait une douzaine de fichiers environ, tous porteurs de titres tels que SMITGRIN. DOC, FOSTHIL. DOC et EDWAJACK. DOC. En arrivant à celui qui s'intitulait APPLELEE. DOC, je fus confortée dans mon pressentiment initial : les titres des fichiers correspondaient aux noms de deux patients à chaque fois. Pas besoin d'être Sherlock Holmes pour comprendre que celui-ci contenait le dossier relatif à Chris Appleton et Alexis Lee. Le seul problème, c'était d'accéder à ces informations. J'essayai divers logiciels de traitement de texte, mais quel qu'ait été le système employé par Helen Maitland pour enregistrer ses dossiers, je ne l'avais pas sur mon ordinateur. J'essayai donc de tricher et de pénétrer dans le fichier en le rebaptisant afin que mon logicielle prenne pour un autre et le lise. Des clous. Soit ces fichiers étaient protégés par des mots de passe, soit le logiciel sur lequel ils avaient été saisis était trop sophistiqué pour livrer ses secrets à mes méthodes quelque peu rustiques.

Je finis mon café, copiai les disquettes et envoyai un fax à Gizmo pour lui dire qu'il allait trouver une enveloppe avec trois disquettes sur son paillason et que j'aurais bien aimé avoir une sortie papier des fichiers qu'elles contenaient. Je fis ensuite un raid dans ma penderie pour essayer de me trouver des vêtements propres à me transformer en interlocuteur valable aux yeux d'un médecin. Faute de treillis et de Kalashnikov, je me rabattis sur un pantalon en lin marine, une veste

en soie assortie et un col roulé en coton crème. Comme ça, au moins, on ne me prendrait pas pour un représentant des laboratoires pharmaceutiques.

Une razzia au distributeur me fournit des billets que je fourrai dans une enveloppe avec les disquettes avant de pousser le tout dans la boîte aux lettres de Gizmo. Je n'étais pas d'humeur à discuter, même avec quelqu'un d'aussi laconique que lui. Prochain arrêt : la bibliothèque municipale. Il tombait des cordes lorsque j'y arrivai et je n'avais pas pris de parapluie, évidemment. Du coup, la place libre la plus proche était forcément à l'autre bout d'Albert Square, sur Jackson Row. Le col de ma veste tiré sur la tête, j'avais la touche d'une créature monstrueuse sortie des films d'épouvante de la Hammer; je fonçai dans les rues obscurcies par la pluie vers l'imposant bâtiment circulaire qui trouve le moyen de dominer St Peter's Square, malgré les immeubles bien plus hauts qui l'entourent.

Sous le portique, je me mêlai à la foule des gens qui s'ébrouaient comme des chiens avant d'aller faire la queue dans le grand hall à escalier double. Ignorant l'accueil et l'ascenseur, je grimpai tout droit à la salle de lecture. A l'instar de celles du British Museum, les tables gravitent autour d'un bureau central comme les rayons d'une immense roue littéraire. La lumière filtre du dôme qui domine les hauts plafonds, et tout est feutré comme il convient dans une bibliothèque. Tous ces bâtiments modernes avec leurs éclairages au néon, leur moquette antistatique et leurs cabinets de lecture particuliers ne me donnent jamais l'impression de vraies bibliothèques. Je venais souvent travailler à la bibliothèque municipale lorsque j'étais étudiante. L'atmosphère y était plus studieuse qu'à la bibliothèque de la fac de droit et il n'y avait jamais de bavards pour vous tenir la jambe.

Ce jour-là, pourtant, je ne venais pas consulter le *Statutes of England* de Halsbury ou l'analyse de Michael Zander sur le *Police and Criminal Evidence Act*. Je voulais l'annuaire médical de Black, la liste exhaustive des médecins autorisés à exercer sur le territoire du Royaume-Uni avec leurs diplômes et leur itinéraire professionnel. Comme je m'en étais déjà servie par le passé, je savais où chercher. Le Black m'apprit que Sarah Blackstone était docteur en médecine depuis douze ans. Diplômée de l'université d'Edimbourg, membre du Collège Royal des obstétriciens et gynécologues, elle avait exercé dans cette branche à Glasgow, puis dans un des centres hospitaliers universitaires de Londres, avant de se retrouver en consultation à l'hôpital St Hilda de Leeds, l'un des centres hospitaliers les plus importants du nord du pays. Entre ce que je découvrais là et le contenu des articles que j'avais pris au cabinet de consultation, il ne faisait aucun doute que le Dr Blackstone était un expert en fertilité réduite, à la pointe d'un champ d'activité toujours plus controversé, et une femme réputée pour

le sérieux de ses résultats. Ça expliquait un peu pourquoi elle avait choisi d'exercer sous pseudonyme.

Tant que j'y étais, je continuai à feuilleter négligemment le volume. Il n'y avait pas de raison qu'elle ait choisi le nom d'une collègue comme pseudonyme, mais Alexis m'avait bien dit que Sarah Blackstone avait signé des ordonnances au nom d'Helen Maitland. S'il n'était pas impossible qu'elle se fût risquée à le faire avec un nom de pure fiction, il eût été plus sûr et plus facile d'usurper celui d'un autre médecin. Si c'était le cas, la découverte de la véritable Helen Maitland était susceptible de me faire avancer un peu.

Je parcourus les colonnes jumelles d'un doigt impatient, passant les Madison, les Mafferty et les Mahon, et voilà que j'y étais : Helen Maitland. Encore une diplômée d'Edimbourg, bien que d'une cuvée de trois ans antérieure à celle de Sarah Blackstone. Membre du Collège Royal des médecins. Elle avait travaillé à Oxford, brièvement à Belfast, à Newcastle en qualité d'interne, et à présent, tout comme Sarah Blackstone, elle donnait des consultations à St Hilda, à Leeds, où elle avait également des responsabilités dans le domaine de la recherche. D'après le Black et les index des revues médicales que je consultai plus tard, Helen Maitland n'avait rien à voir avec le traitement de la fertilité. Elle était spécialiste des kystes fibreux et on lui devait de nombreuses publications sur les progrès récents en matière de greffes génétiques. De prime abord, rien ne semblait rapprocher les deux femmes sur le plan professionnel, mais l'embryologiste qui travaillait sur les cultures d'ADN d'Helen Maitland pouvait fort bien être la même personne qui s'occupait des couples à fertilité réduite de Sarah Blackstone. Elles se croisaient nécessairement au labo.

Même en possession de tous les fichiers sauvegardés sur les disquettes que j'avais récupérées la nuit précédente, je devais continuer mes recherches. Les fichiers informatiques originaux se trouvaient forcément quelque part sur le disque dur d'un ordinateur. Je devais déterminer si la véritable Helen Maitland était assez mouillée dans les travaux de Sarah Blackstone sur la fertilité pour menacer éventuellement Alexis et Chris, ou si elle n'était que l'innocente victime de la supercherie de son confrère.

Avant de faire l'inévitable voyage au-delà des Pennines, je me dis que je pouvais déjà profiter à fond de mon passage à la bibliothèque. Reposant l'annuaire médical, je me mis à errer entre les rayonnages où sont conservées les listes électorales de la ville. Je consultai l'index général et relevai la référence du volume dans lequel était répertoriée la rue où « Will Allen » et son acolyte « Sarah Sargent » avaient élu domicile. Je sortis le registre adéquat du rayonnage et le feuilletai jusqu'au bon arrondissement. Je les repérai en moins d'une minute. C'est une des vérités fondamentales de l'existence : quand les gens

prennent un nom d'emprunt, ils choisissent quelque chose de facile à retenir pour ne pas être pris de court. Ils gardent les mêmes initiales ou bien ils choisissent un nom en rapport avec le leur. Ainsi, à l'appartement 24, ça ne faisait pas un pli : Alan Williams et Sarah Constable.

Si je la jouais fine, en plus des autres chefs d'inculpation, j'arriverais peut-être à les faire tomber pour dilapidation des deniers publics en enquêtes superflues; ça leur apprendrait à faire les malins avec moi.

Pour rencontrer la véritable Helen Maitland, j'eus recours au vieux truc de la fleuriste en livraison. Un rapide coup de fil à l'hôpital St Hilda m'informa qu'elle donnait une consultation externe cet après-midi-là. L'étude attentive de l'annuaire m'avait appris qu'elle était sur liste rouge; considérant l'obstacle de la réceptionniste et des infirmières, je n'aurais pas parié un clou sur mes chances de l'approcher au travail. Il ne me restait qu'à me pointer à sa porte. Il y avait un os, un seul : je ne connaissais pas son adresse.

Je dirigeai mes pas vers la boutique de fleuriste de l'hôpital et considérai les fleurs en présentation : c'étaient les sempiternels bouquets de chrysanthèmes et d'œillets flappis. Certains auraient été parfaitement à leur place sur un cercueil. Judicieuse économie dans le cas où l'être cher semble à deux doigts de nous quitter : le bouquet de visite à l'hôpital peut resservir à l'enterrement. Sans doute une interprétation nouvelle de la fameuse formule : dites-le avec des fleurs.

La seule exception à ce goût discutable était une corbeille de freesias mêlés d'iris. En passant à la caisse, je compris pourquoi ils n'en avaient qu'une en stock : elle était deux fois plus chère que les autres. Je demandai un reçu, Ma cliente n'aurait jamais cru que des fleurs puissent coûter aussi cher; j'avais en mémoire les bouquets modestes qu'elle rapportait parfois à Chris.

Pour le prix, il y avait une carte disposée parmi les fleurs. Je me gardai d'y écrire un mot avant d'être sortie du magasin. « Cher docteur, griffonnai-je ensuite, merci pour tout. Sue. » Tous les médecins ont des patients reconnaissants, et le calcul des probabilités établit qu'il y en a toujours au moins une qui s'appelle Sue. Je trottinai ensuite jusqu'à la réception des consultations d'externat et brandis la corbeille sous le nez de la préposée :

— Des fleurs pour le Dr Maitland, marmonnai-je.

— Oh, comme c'est gentil, fit la réceptionniste passablement étonnée. C'est de la part ?

— Moi, je livre, c'est tout, rétorquai-je en haussant les épaules. Je peux vous les laisser ?

— Bien sûr, elle les aura, je m'en occupe.

Environ deux heures plus tard, une grande femme aux formes élancées sortit du bâtiment de consultation à grandes enjambées élastiques. Pour une dame de la quarantaine bien tassée, sortant à n'en pas douter d'une dure journée de travail, elle se déplaçait avec une énergie remarquable. Vêtue d'un jean noir et de bottes de cow-boy à bouts pointus avec une chemise blanche à rayures bleues sous un

blazer noir, elle avait jeté un imper sur ses épaules pour se protéger de la bruine légère du Yorkshire. D'une main, elle portait un attaché-case; de l'autre, la corbeille de fleurs qu'elle tenait comme une bombe prête à exploser. Si c'était là le Dr Helen Maitland, ce n'était pas elle qu'Alexis et Chris avaient consultée, aucun doute là-dessus. Personne n'aurait pu la prendre pour la femme dont j'avais vu la photo dans le journal, fût-ce un seul instant. Celle-ci avait des traits délicats dans un visage ovale. Rien de commun avec la figure carrée aux traits bien affirmés qu'Alexis m'avait montrée. Sa coiffure n'avait rien à voir non plus avec celle de l'autre : au lieu de l'épaisse crinière noire de Sarah Blackstone avec sa frange pleine d'échelles, celle-ci avait des boucles folles blond vénitien sur le sommet du crâne tandis que les côtés et la nuque étaient coupés court. Je mis le contact. Heureusement que je m'étais garée sur le parking réservé au personnel, sans quoi j'aurais pu la rater.

Elle s'arrêta à côté d'une MGB vert anglais et posa les fleurs sur le toit pour ouvrir sa portière. Elle fourra l'attaché-case à l'intérieur, puis l'imper, et disposa délicatement la corbeille de fleurs aux pieds du siège passager. Elle glissa ensuite ses longues jambes sous le volant et le moteur démarra avec un grondement de gorge. La supposée Helen Maitland sortit de sa place en marche arrière et fonça vers la sortie, avec l'aplomb d'une femme qui ne se laisserait pas démonter par une petite perte de contrôle du véhicule sur une flaque d'huile. J'en fis autant, avec plus de circonspection. Après un parcours en zig-zag dans les étroites ruelles qui serpentent entre les hauts bâtiments victoriens en brique rouge des parties anciennes de l'hôpital, nous finîmes par émerger dans l'artère principale, juste au-delà de l'université. Elle se glissa dans la circulation du début de soirée dans le sens de la montée et nous gravîmes la colline ensemble, traversant Hyde Park avant de faire route sur Headingley. Peu avant le lycée des filles, elle mit son clignotant à droite. De là où j'étais, je ne compris pas où elle comptait aller, mais comme elle prenait son virage, je vis qu'elle était sur le point de s'engager dans une étroite ruelle pavée, pratiquement invisible depuis l'artère principale. Sans reculer devant une citation répétitive, mais intégrale, des premières séquences de *Quatre Mariages et un Enterrement*, je me lançai à sa suite.

En m'engageant dans la ruelle, je la vis glisser sa clé dans la serrure. Elle se tenait devant une haute et étroite villa en pierre de style edwardien. Sa voiture était coincée dans une petite place de stationnement à laquelle on avait sacrifié la moitié du jardin. Je dépassai la maison, tournai dès que possible et me glissai tant bien que mal dans une place libre. Un rapide coup de fil à la bibliothèque du coin m'apprit, par la consultation des listes électorales, qu'Helen Maitland habitait bien là. Je vérifie toujours, depuis la fois où le coup

du fleuriste a foiré parce que ma cible, sujette au rhume des foins, avait fait cadeau du bouquet à sa secrétaire.

J'accordai dix minutes au Dr Maitland pour donner la pâtée au chat et mettre la bouilloire sur le feu, puis j'appuyai sur la sonnette serties dans la pierre, à droite d'une porte à la peinture brillante impeccable, assortie à la voiture de sport. Les yeux interrogateurs qui plongèrent dans les miens étaient verts aussi, mais de la nuance plus douce d'une feuille d'automne juste avant qu'elle ne jaunisse.

— Dr Maitland ? Je suis désolée de vous déranger, commençai-je.

— Je regrette, je ne crois pas avoir l'honneur... ?

Ses sourcils foncèrent l'un vers l'autre comme deux chenilles en pleine danse nuptiale.

— Je m'appelle Brannigan, Kate Brannigan. Je suis détective privé. Je me demandais si vous pourriez m'accorder quelques minutes.

C'est là que la plupart des gens se mettent à avoir l'air inquiet. On a tous quelque chose à se reprocher. Helen Maitland eut simplement l'air intrigué :

— Mais pourquoi donc, grands dieux ? s'enquit-elle posément.

— J'aimerais vous poser quelques questions au sujet de Sarah Blackstone.

Ce n'était pas le moment de tourner autour du pot.

— Sarah Blackstone ? répéta-t-elle, apparemment surprise. Qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ?

— Vous la connaissiez, assénai-je sans détour.

Je ne le savais que depuis un instant; dans le cas contraire, elle aurait plutôt sorti quelque chose comme « Sarah Blackstone ? Le médecin qui vient de se faire assassiner ? »

— Nous travaillions dans le même hôpital, répliqua-t-elle du tac au tac.

Impossible de lire la moindre expression sur son visage, comme si quelque chose s'était fermé d'un seul coup. Il faut croire que les médecins sont obligés d'apprendre à dissimuler sans quoi, nous autres patients, on piquerait tous un cent mètres dès que le pronostic est tangent. J'attendis. La plupart des gens craquent assez vite à ce jeu-là.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, d'ailleurs ? ajouta-t-elle d'un ton désinvolte.

— Ma cliente était une de ses patientes, dis-je.

— Je ne vois toujours pas pourquoi ça vous amène à ma porte, rétorqua le Dr Maitland sans se départir de son amabilité.

Mais sa main crispée sur le chambranle se raidit, faisant saillir les jointures.

Jusque-là, je n'avais pas le moindre soupçon, mais à présent, j'étais franchement intriguée.

— Ma cliente avait la conviction erronée d'être suivie par un certain

Dr Helen Maitland, exposai-je. Sarah Blackstone se servait de votre nom pour exercer. Je pensais que vous pourriez peut-être m'expliquer pourquoi.

Elle haussa les sourcils, mais je crus y voir de la surprise plutôt qu'un choc émotionnel. J'avais nettement l'impression de ne rien lui apprendre qu'elle ne sût déjà.

— Comme c'est étrange, fit-elle, et il me sembla que son étonnement venait de ce que je fusse au courant.

Je m'attendais à ce qu'un médecin soit scandalisé, ou du moins fort intéressé, en apprenant qu'un collègue a usurpé son identité, mais Helen Maitland avait l'air de prendre la chose avec le plus grand calme.

— Vous n'étiez pas au courant ?

— Ce n'est pas une pratique que nous autorisons dans la profession, en général, répondit-elle d'un ton sec, sans se départir de son masque indéchiffrable.

Je haussai les épaules.

— Bon, eh bien si vous ne savez pas pourquoi le Dr Blackstone a pris la liberté de se servir de votre nom, je vais devoir continuer à fouiner jusqu'à ce que je trouve quelqu'un de mieux informé.

Comme je prononçais ces mots, la bruine se mua en trombes d'eau.

— Mon Dieu, soupira-t-elle. Écoutez, entrez donc avant d'attraper une pneumonie.

Je la suivis dans un couloir étonnamment clair. Dépassant l'escalier, elle me guida jusqu'à une cuisine-salle à manger dont le capharnaüm aurait été du goût de Richard. Des tas de revues médicales menaçaient de verser sur des livres de pâtisserie en équilibre instable. Une grande table était pratiquement couverte de vieux journaux, eux-mêmes ensevelis sous une strate de courrier dépouillé. Les plans de travail et les étagères débordaient de pots et de flacons intéressants. Je repérai de l'huile d'olive aux piments rouges, au romarin et à l'ail, au thym, à l'origan, à la sauge et au romarin, des olives conservées dans l'huile avec ce qui semblait bien être du basilic, des prunes au sirop et d'imposantes rangées de pots de confiture, le tout soigneusement étiqueté et légendé à la main. Sur une étagère, dans un cadre en argent 1900, je remarquai un agrandissement en couleur d'une photo d'Helen Maitland, un bras négligemment passé autour des épaules d'une pâle vierge préraphaélite à l'épaisse crinière noire et ondulante, avec assez de khôl autour des yeux pour faire de la figuration dans *The Rocky Horror Picture Show*. Un des murs était occupé par un panneau de liège couvert de photos de chats et de gens. A vue de nez, il n'y en avait pas de Sarah Blackstone.

— Virez-en un et asseyez-vous, dit le Dr Maitland avec un geste en direction des chaises de bois blanc disposées autour de la table.

J'en tirai une vers moi et découvris un gros chat de gouttière qui me jeta un regard menaçant. Préférant ne pas m'y frotter, je passai à la suivante. Un chat noir leva vers moi des yeux jaunes effrayés, émit un grondement de gorge et se laissa élégamment couler au sol comme une pinte de Guinness renversée. Je m'assis précipitamment et levai les yeux pour rencontrer ceux d'Helen Maitland qui me considérait avec un sourire entendu.

— Thé ?

— Volontiers.

Elle ouvrit un haut placard bourré de boîtes. Le secrétaire du cabinet de consultation me revint en mémoire.

— J'ai pomme-cannelle, réglisse, fleur de sureau, pêche-fleur d'oranger, fraise des bois...

— Un thé nature, ce serait parfait, interrompis-je.

— Désolée, fit-elle en secouant la tête. Il n'y a pas de caféine dans la maison. Je vous fais un déca ?

— Non merci. (Un café sans caféine, c'est un peu comme un film de Tarantino sans les gros mots, il ne reste pas grand-chose...) Va pour la fraise des bois.

Elle brancha la bouilloire et s'appuya sur le plan de travail pour me regarder par-dessus la tasse qu'elle s'était déjà préparée. A y regarder de plus près, le côté jeune de sa démarche et de son style était démenti par des rides de lassitude autour des yeux. Pas un seul cheveu blanc; son coiffeur était un crack, ou bien elle faisait partie des veinardes.

— La mort du Dr Blackstone a été un choc pour tous ses collègues, dit-elle.

— Mais vous n'étiez pas vraiment collègues, repris-je. Vous travailliez dans des services différents; elle en chirurgie et vous en médecine.

— Hilda est un hôpital très convivial, répondit-elle en haussant les épaules. Et puis il y a trop peu de médecins femmes pour qu'on puisse se loupier.

La bouilloire s'arrêta avec un déclic et elle s'affaira un moment autour du sachet d'infusion, de la tasse et de l'eau bouillante. Lorsqu'elle fit glisser la tasse vers moi sur la table, nos mains ne se touchèrent pas, et j'eus l'impression que c'était délibéré.

— Elle devait vous connaître assez bien pour emprunter votre identité sans se faire de souci; elle allait même jusqu'à signer des ordonnance sous votre nom, lançai-je.

— Que voulez-vous que je vous dise ? répondit-elle en haussant les épaules. J'ignorais qu'elle le faisait, et j'ignore pourquoi. Ce qui est sur, c'est que je ne sais pas pourquoi c'est tombé sur moi.

— Y avait-il d'autres médecins avec lesquels elle était plus intime ?

Qui seraient peut-être à même de m'éclairer sur ses activités ? coupai-je.

C'était la menace d'aller voir ailleurs qui m'avait ouvert la porte, pas la pluie. Peut-être que sa réitération délierait la langue à Helen Maitland.

— Je ne crois pas qu'elle ait été particulièrement liée avec aucun de ses collègues, répondit le Dr Maitland d'un ton un peu précipité.

C'était une remarque intéressante dans la bouche de quelqu'un qui prétendait être sur le même pied que ses collègues à cet égard.

— Comment pouvez-vous être si catégorique sur ses affinités ? Alors que vous ne travailliez pas dans le même service ?

— C'est tout simple, répondit-elle avec un sourire forcé. Sarah a habité quelque temps sous mon toit quand elle est arrivée à Leeds. Comme elle comptait vendre son appartement londonien assez vite, elle n'avait pas envie de prendre un bail. Elle demandait autour d'elle si personne n'avait de chambre d'appoint à louer provisoirement. Comme je sais ce que c'est, je lui ai proposé de venir ici.

— Et elle est restée assez longtemps pour vous permettre d'affirmer qu'elle n'avait pas d'amis à l'hôpital ? relevai-je.

— Eh bien oui, en fait. Elle est restée près d'un an ici. Son appartement à Londres a été plus dur à vendre que prévu. Comme la cohabitation se passait plutôt bien, elle est restée.

— Alors vous avez dû faire connaissance avec ses amis ?

— Elle ne semblait pas avoir besoin d'être entourée, répondit le Dr Maitland en haussant les épaules de plus belle. Quand on s'occupe de recherche et qu'on travaille aussi dur que nous, on n'a guère le temps de se construire une vie sociale. Elle partait souvent en week-end, à Bristol, Bedford, Londres, toutes sortes d'endroits. Je ne lui ai jamais demandé qui elle allait voir. J'avais l'impression que ça ne me regardait pas.

Pour glacials que fussent devenus ses propos, sa voix était toujours aussi chaleureuse.

— Vous ne m'avez pas demandé ce qu'elle faisait sous votre identité, observai-je.

Encore ce sourire forcé :

— J'étais sûre que vous alliez y venir.

Il y avait dans l'attitude d'Helen Maitland quelque chose de provocateur qui finissait par vous taper sur le système. À force, elle avait eu raison de mes bonnes dispositions et de ma stratégie.

— Est-ce que vous saviez qu'elle était lesbienne quand vous lui avez proposé la chambre ? demandai-je sans aménité.

Elle pouffa.

— Je m'en doutais. Il ne m'est pas venu à l'idée qu'elle ait pu changer de sexualité entre son arrivée à Leeds et son déménagement.

Elle se payait ma tête et ça ne me plaisait pas du tout.

— Est-ce qu'elle avait une copine quand elle habitait ici ? demandai-je carrément.

On avait assez joué pour aujourd'hui.

— Elle n'a jamais ramené personne à la maison, répondit le Dr Maitland sans se démonter, et pour autant que je sache, elle ne passait jamais la nuit dans le lit d'une autre, à Leeds pas plus qu'ailleurs. Ceci dit, je ne peux pas prétendre à une connaissance exhaustive de ses relations, comme je vous l'ai dit.

— Ça ne vous gêne pas qu'elle se soit servie de votre nom pour se livrer à des actes médicaux ? m'enquis-je. Ça ne vous tracasse pas de penser qu'elle a pu mettre votre statut professionnel en danger par ses pratiques ?

— Pourquoi voulez-vous que ça me tracasse ? Si jamais quelqu'un venait prétendre que je l'ai soumis à un traitement médical mal approprié, il se rendrait compte à la première entrevue que je ne suis pas le médecin en question. De plus, je ne peux pas imaginer que Sarah se soit lancée - ou m'ait impliquée - dans une entreprise contraire à l'éthique. Elle ne m'a jamais fait l'effet d'une tête brûlée.

— Mais pourquoi se serait-elle servie de votre identité, à ce compte-là ? rétorquai-je avec véhémence. Si tout était régulier, elle n'avait aucune raison de se faire passer pour quelqu'un d'autre, il me semble !

— Sans doute, convint le Dr Maitland, soudain très lasse. Alors, qu'est-ce qu'elle faisait donc de si abject ?

— Elle travaillait avec des couples de lesbiennes qui voulaient avoir des enfants, dis-je en choisissant mes mots avec soin.

Si j'avais appris quelque chose au contact d'Helen Maitland, c'était qu'on ne pouvait pas dire de quel bord elle était. La dernière chose que je voulais faire, c'était bien d'exposer Alexis et Chris par mégarde.

— Ce n'est vraiment pas le crime du siècle, commenta-t-elle en se tournant pour mettre sa tasse dans l'évier. Écoutez, je suis désolée de ne rien pouvoir vous apprendre, poursuivit-elle en se retournant vers moi et en passant les mains dans ses boucles blondes pour leur redonner du tonus. Il y a maintenant trois ans que Sarah a déménagé. Je ne sais pas ce qu'elle faisait, ni qui elle voyait. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui l'a poussée à naviguer sous pavillon de complaisance, ni de ce qui l'a incitée à se faire passer pour moi; et je ne vois vraiment pas en quoi ça peut intéresser qui que ce soit. D'après les journaux, Sarah a été assassinée par un cambrioleur qu'elle avait eu le malheur d'interrompre dans sa recherche de quelque chose de vendable, sûrement pour acheter de la drogue. Ça n'avait strictement rien à voir avec elle. Je ne sais pas pourquoi votre cliente vous a engagée, mais je crains fort que ce soit de l'argent jeté par les fenêtres. Sarah est morte, et vous aurez beau fouiller son passé dans tous les

sens, ça ne vous donnera pas l'identité du cinglé qui l'a tuée.

— En tant que médecin, vous mesurez certainement tout le poids du secret professionnel. Même si je voulais vous révéler pourquoi on m'a engagée, je ne le pourrais pas. Quant à savoir si je perds mon temps ou non, j'en suis nécessairement seule juge, fis-je pour calmer le jeu à présent que j'avais réussi à faire sortir un tant soit peu Helen Maitland de sa réserve.

— Ce qui est sûr, c'est que vous me faites perdre le mien, répliqua-t-elle d'un ton acerbe.

— Quand avez-vous vu Sarah pour la dernière fois ? demandai-je, profitant de la zone franche qu'était devenue notre conversation.

— Difficile à dire, fit-elle en fronçant les sourcils. Deux, trois semaines ? On a dû se croiser au labo.

— Vous ne vous fréquentiez pas en dehors ?

— Pas souvent, énonça-t-elle en détachant les mots.

— Quoi ? Elle a habité chez vous pendant près d'un an parce que vous vous entendiez à merveille toutes les deux, elle déménage et vous ne vous voyez plus qu'en vous croisant par hasard dans les couloirs ? Que s'est-il passé ? Vous vous êtes disputées ou quoi ?

Helen Maitland me lança un coup d'œil menaçant.

— Je n'ai jamais dit qu'on était amies, énonça-t-elle avec un soin extrême. Tout ce que j'ai dit, c'est que la cohabitation se passait plutôt bien. On n'est pas restées en contact étroit après son déménagement. Mais même si nous nous étions brouillées, ça n'aurait toujours rien à voir avec le fait que Sarah Blackstone a été assassinée par un cambrioleur toxicomane.

Je me levai avec un doux sourire :

— Je n'en disconviens pas, dis-je. En revanche, ça pourrait expliquer, par contre, pourquoi Sarah Blackstone se cachait sous votre nom pour commettre ses crimes.

Je me dirigeai vers la porte.

— Quels crimes ? entendis-je.

Me retournant à demi, je rétorquai :

— Ça n'a manifestement rien à voir avec vous, docteur Maitland, puisque vous n'avez rien à voir avec elle. Merci pour le thé.

Elle ne me raccompagna pas dans le couloir. J'ouvris la porte et faillis foncer sur une clé pointée sur moi à hauteur d'œil. Je fis un pas en arrière et la femme qui se tenait sur le perron en fit autant. C'était l'original de la photo vue dans la cuisine. Avec sa chevelure noire en cascade, sa peau d'une blancheur marmoréenne et son long manteau doublé d'une cape aux épaules, elle avait l'air aussi hiératique que les personnages d'Angela Carter.

— Mon Dieu, je suis désolée, fit-elle d'une voix entrecoupée. On dirait que vous avez vu un fantôme.

Non, juste une séquence coupée au montage du Dracula de Coppola, songeai-je. Mais je me contentai de répondre, en posant la main sur mon cœur qui battait la chamade :

— Vous m'avez fait peur !

— Moi aussi, j'ai eu peur ! s'exclama-t-elle.

La voix d'Helen Maitland se fit entendre derrière moi :

— Miss Brannigan était justement en train de s'en aller.

Nous nous contournâmes jusqu'à échanger nos places respectives.

— Au revoir, lançai-je d'une voix enjouée comme la porte se refermait derrière moi.

En descendant les marches de pierre d'un pas vif, je me reprochai d'avoir été gamine au point de déballer mes petits secrets à Helen Maitland, rien que pour marquer un point minable sous prétexte qu'elle avait réussi à m'énervé. Cette entrevue lui en avait appris plus qu'à moi, pas moyen de voir les choses autrement.

Je n'avais pas l'impression qu'elle m'ait menti. Elle avait trop parlé pour ça. Avec l'expérience, mon détecteur interne réagit chaque fois qu'on me raconte des salades. Mais j'étais pratiquement sûre qu'elle ne m'avait pas tout déballe. Ce qu'elle m'avait caché concernait-il mon enquête, je n'en avais aucune idée, mais je voyais déjà où je pourrais apprendre quelques-uns des faits dissimulés derrière le rideau de fumée de ses demi-vérités. De retour à la voiture, je branchai mon portable et laissai un message à Shelley sur le répondeur de l'agence. Dès le lendemain, il fallait qu'une lettre urgente parte au cadastre par le premier courrier. La réponse n'arriverait pas avant quelques jours, mais j'avais comme la fugace impression qu'elle m'apporterait de nouveaux arguments pour entreprendre Helen Maitland.

À l'heure du « politiquement correct », ce n'est sûrement pas une chose à dire, mais Sean Costigan n'avait pas besoin d'ouvrir la bouche pour faire comprendre qu'il était irlandais. Il me suffit d'un coup d'œil, même dans la pénombre enfumée et transpercée d'éclairs de la boîte de nuit. Il avait les cheveux bruns, avec ce côté emmêlé qui garantit un véritable enfer même aux coiffeurs les plus ruineux. Les yeux bleu foncé, la peau claire et lisse, sa mâchoire glabre lui donnait une allure juvénile et un peu immature démentie par son expression attentive et les plis profonds qui encadraient sa bouche.

J'étais rentrée vers 9 heures après m'être offert le *fish & chips* à Leeds chez Bryan, une adresse légendaire. Comme toujours, j'avais fait l'erreur de croire que j'avais assez d'appétit pour engloutir le filet de haddock géant. Lorsque j'avais pris la route du retour, plus ballonnée qu'un *hagfish*, seule la perspective de me coucher tôt me faisait avancer. Mais il ne faut pas croire au Père Noël : parmi les nombreux messages enregistrés par le répondeur - Alexis, Bill, Gizmo et Richard, juste en hors-d'œuvre - il y en avait un sur lequel je ne pouvais pas me permettre de faire l'impasse. Dan avait appelé pour me dire qu'il avait arrangé un rendez-vous à minuit au Paradise. Pourquoi est-ce que personne ne respecte plus les horaires de bureau ?

Les petits sommes n'ont jamais été mon fort. À tous les coups, je me réveille avec un mal de crâne terrible et l'impression d'avoir l'intérieur de la bouche tapissé de peau de mouton. Attention, pas le truc désinfecté dont on fourre les chaussons, non, au naturel, comme sur le dos de son puant propriétaire. J'appelai Alexis, mais elle ne voulait pas parler devant Chris à cause de son état. Elle ne lui avait rien dit sur le meurtre de Sarah Blackstone. Richard n'était pas là - dans son message, il disait qu'il rentrerait tard. On allait sûrement se rencontrer sur le pas de la porte en rentrant d'un pas titubant au petit matin. Quant à Bill, je ne lui causais toujours pas, et Gizmo n'a pas de conversation. J'allumai donc l'ordinateur et me préparai à une sérieuse séance d'entraînement avec mon équipe de foot. Peu de gens le savent, mais je suis le plus grand entraîneur de l'histoire de la fédération. En cinq saisons seulement, j'ai fait grimper Halifax Town en première division à la force du poignet. On a même gagné la coupe dès notre arrivée en D.I. Ce jeu, Super Entraîneur 3, est l'un de mes secrets les plus jalousement gardés. Même Richard ignore tout de mes folles nuits avec mon équipe. Il ne comprendrait pas que c'est un jeu; il sauterait sur l'occasion pour m'offrir une saison de matches de Manchester United pour mon anniversaire, je me retrouverais presque toutes les semaines à côté de lui sur les gradins et j'aurais tôt fait de crever de

froid et d'ennui. Il ne pigerait jamais que si le spectacle d'un match de foot me plonge dans un état catatonique, la mise au point des stratégies nécessaires à la direction d'une équipe gagnante est mon idéal en fait de divertissement. C'est pour ça que je vérifie toujours qu'il n'est pas dans le secteur avant de m'asseoir devant mon écran.

Vers 11 heures et demie, je dis aux gars qu'ils pouvaient aller à la douche et j'attrapai mon blouson. En sortant sur le pas de la porte, je constatai que la pluie avait cessé et décidai de laisser la voiture. J'irais au Paradise à pied; ce n'est qu'à un quart d'heure de marche et les rues du centre de Manchester sont encore assez-sûres pour s'y balader, même au cœur de la nuit; surtout quand on fait de la boxe thaï.

Le *Paradise Factory* se présente volontiers comme la boîte la plus branchée de Manchester. Son immeuble en brique se dresse à l'angle de Princess Street et de Charles Street, non loin de Chinatown et des casinos, un peu à l'écart des sentiers battus par les adeptes du *night-club-bing*. Il abritait autrefois Factory Records, l'illustre label indépendant qui a été le berceau de Joy Division et d'innombrables autres groupes moins brillants mais plus jouissifs. Lorsque la maison de disques a fait faillite, une femme d'affaires avisée a racheté l'immeuble pour en faire un paradis de l'inversion. En principe, l'établissement est censé réussir un cocktail éclectique d'homos et d'hétéros, mais c'est la seule boîte où l'on m'ait demandé de citer les autres bars homos de Manchester que j'aurais pu fréquenter afin de s'assurer que je n'appartenais pas à la catégorie des touristes hétéros en quête de sensations.

Dès que j'eus passé la porte, je fus frappée de plein fouet par une ligne de basse qui cognait plus fort en moi que mon cœur ne l'avait jamais fait, même dans les moments difficiles. Dur de bouger à contretemps. Je trouvai Dan et Lice adossés au mur près du premier bar qui se présenta à moi, tandis que je m'aventurais dans l'établissement, comprenant trois niveaux. Le mec que j'identifiai immédiatement comme Sean Costigan se tenait un peu de côté, sa silhouette mince réduite à celle d'un nain par le voisinage de ses frères celtes. Il ne cessait de sonder la pénombre ambiante de son regard fiévreux. Il me laissa payer les verres. Les deux tournées. C'était là une manière de souligner la faveur qu'il nous accordait par sa présence; mais son sourire sardonique aussi en disait long. Il resta figé sur ses lèvres bien après les présentations, et bien après qu'il m'eut jaugée d'un de ces coups d'œil plus attentifs à la marque et au prix des fringues qu'à la personne qui est dedans.

— Je sais pas ce que les gars ont pu vous raconter, me dit-il d'une voix geignarde et râpeuse qui sentait son Belfast. C'est nous les victimes, sur ce coup-là.

C'était la copie conforme de tous les discours d'auto-justification

mille fois entendus dans la bouche des politiciens d'Irlande du Nord, sauf que celui-là se penchait sur moi pour me brailler dans l'oreille alors qu'à la télé, je pouvais toujours l'éliminer d'un coup de télécommande bien appliqué.

— Alors comment est-ce que vous expliquez ce qui s'est passé ? m'enquis-je.

— Ça fait une paye que je suis dans la partie, gueula-t-il pour couvrir le rythme entêtant de la techno. Je veux dire, c'est moi qui ai fait percer Morrissey; et les Monday. Tous les grands, c'est moi qui les ai faits. Pour dire que vous causez à un agent qui connaît la musique, ajouta-t-il en s'envoyant une rasade de l'énorme rhum-Coca qu'il avait commandé.

Dan et Lice hochèrent gravement la tête, se rangeant comme un seul homme derrière l'agent. C'est marrant la vitesse à laquelle les clients oublient qu'on est de leur côté.

J'attendis en sirotant une vodka très ordinaire allongée de jus de pamplemousse en bouteille. Costigan alluma une Marlboro *light* et m'en fit profiter en soufflant un panache de fumée par les narines. Il y a des jours où je me dis que j'aurais mieux fait de devenir avocate.

— Et j'ai marché sur les plates-bandes à personne, reprit-il en me plantant un doigt de la main qui tenait la cigarette dans l'épaule droite. C'est les autres qui viennent chez moi.

— Vous voulez dire que vous n'avez pas fait d'affichage sur le territoire du voisin ? demandai-je, sans dissimuler mon scepticisme.

— Ouais, parfaitement ! Comme je disais, c'est nous les victimes, sur ce coup-là. C'est moi qui me fais violer mon territoire. Je sais pas combien de fois mes emplacements habituels ont été recouverts par des cow-boys ces dernières semaines.

— Et c'est là que vous avez décidé de sévir ?

— Sûrement pas, se récria-t-il, outré; je sais même pas qui c'est, ces mecs ! Tout a toujours été réglé comme du papier à musique, ici. Je veux dire, chacun sait où il met les pieds et y a jamais d'embrouille. Je suis dans ce biz depuis trop longtemps pour m'amuser à chercher la merde. Alors si vous voulez me faire porter le chapeau pour les emmerdes des gars, autant laisser béton tout de suite, OK ?

— Est-ce qu'ils procèdent toujours de la même manière ? demandai-je.

— Comment ça ?

— Est-ce que c'est toujours aux mêmes endroits qu'ils prennent des libertés ? Ou est-ce que c'est au pif ? Vous êtes le seul touché, ou c'est général ?

— À vue de nez, c'est tout le monde, répondit-il en haussant les épaules. Je veux dire, ça se raconte pas, ce genre de trucs; personne a envie de reconnaître qu'il s'est fait doubler, des fois que ça donnerait

des idées aux autres; mais ce qu'on entend à droite à gauche, c'est que je suis pas le seul à morfler.

— Ouais, mais les autres groupes se tapent pas les mêmes galères que nous, intervint Dan. (Dieu sait comment il s'était débrouillé pour suivre la conversation; sans doute avait-il appris à lire sur les lèvres.) Je me suis rencardé. y en a plein qui ont eu des affiches recouvertes, mais personne s'est mangé autant d'embrouilles que nous.

— Ouais, bon, ben en tout cas, j'y suis pour rien, tu piges ? rétorqua Costigan, agressif.

Il n'y avait pas grand-chose à ajouter. Je dis à Dan et Lice qu'on gardait le contact, vidaï mon verre et rentrai en examinant toutes les affiches sur le chemin. Je ne comprenais rien à ce bordel.

Le lendemain matin, je grimpai jusqu'au bureau en traînant les pieds à 9 heures et quart passées. C'était comme si j'étais revenue à l'âge de 14 ans, avec deux heures de latin pour commencer la semaine. J'étais restée au lit à regarder le plafond en m'efforçant de trouver une excuse pour pas y aller, mais comme aucune ne nous avait convaincus, Richard et moi, elle n'aurait pas tenu la route une seconde devant Shelley ou Bill.

J'avais tort de me miner; il y avait du nouveau, des rebondissements de nature à piquer la vedette à Bill pour un moment. En entrant à l'agence, je trouvai Josh Gilbert assis sur un coin du bureau de Shelley, les jambes croisées dans une posture désinvolte. J'aurais pu facilement régler deux mois de remboursement de mon pavillon rien qu'avec le prix de son costard. En ajoutant la chemise, la cravate et les chaussures, les charges étaient réglées aussi.

Josh est un conseiller financier qui a su surfer sur toutes les vagues d'une économie en pleine tourmente. Il a parfaitement tiré son épingle du jeu, et je m'attends toujours à apprendre que le fisc lui est tombé dessus. On a un accord, Josh et moi : il me file des tuyaux et je lui offre le resto à de bonnes tables. A l'heure de l'informatisation, j'aurais pu avoir les mêmes renseignements par Gizmo pour moins cher, mais ç'aurait été moins amusant : les ordinateurs ne racontent pas de ragots. Pas encore.

Shelley considérait Josh avec le mélange de lassitude et d'amusement qu'elle réserve aux dragueurs professionnels. En me voyant, il s'interrompit au beau milieu des sornettes qu'il était en train de débiter pour se lever d'un bond.

— Kate ! s'écria-t-il en faisant un pas vers moi et en m'enveloppant d'une chaste étreinte.

Je lui fis deux bécots sonores sans toucher ses joues et m'éloignai aussitôt. Plus il prenait de la bouteille, plus il ressemblait à Robert Redford. C'était un peu déstabilisant, comme si Hollywood avait fini

par envahir le monde réel. Même ses yeux avaient l'air plus bleus que jamais. Pas besoin d'être détective privé pour se dire que des lentilles de contact se cachaient là-dessous.

— Je voudrais pas être méchante, dis-je, mais qu'est-ce que tu fous là à cette heure matinale ? Ne devrais-tu pas être entrain d'endormir un malheureux innocent en étalant ta science sur les dernières fluctuations du Nikkei ? Ou de convaincre un heureux gagnant au loto que son argent serait en de bonnes mains s'il voulait bien te le confier ?

— Fini, tout ça, répliqua-t-il.

— C'est-à-dire ?

— J'ai 39 ans et cinquante semaines aujourd'hui.

Je ne savais pas trop s'il fallait rire ou pleurer. Depuis que je le connais, Josh a toujours clamé son intention de prendre sa retraite dans un paradis fiscal en atteignant la quarantaine. J'avais toujours plus ou moins pris ça pour une galéjade. Je n'évolue pas dans le genre de milieux où les gens mettent assez d'argent à gauche pour concrétiser une telle ambition. J'aurais dû comprendre que c'était du sérieux; Josh est capable de raconter n'importe quoi au sujets de femmes, mais dès qu'il parle gros sous, il est sérieux comme un pape.

— Ah, fis-je.

— Josh est venu nous inviter à fêter son anniversaire et son départ à la retraite, fit Shelley d'un air compatissant, confirmant mes pires craintes.

— Alors, on liquide ? demandai-je.

— Pas à proprement parler, dit Josh d'une voix traînante en retournant s'asseoir sur le bureau de Shelley. En fait, je ne vends pas le cabinet. Julia en a assez appris avec moi pour faire tourner l'affaire toute seule, et puis je ne vais pas l'abandonner complètement. Je vais peut-être aller m'installer à Grand Cayman, mais avec le fax et Internet, ce sera comme si j'avais déménagé à quelques kilomètres.

— Sauf si vous causez météo, observai-je. Tu vas t'ennuyer, Josh. Rends-toi compte, tu n'auras plus rien à faire de tes journées, juste t'amuser.

Un sourire lui plissa la peau au coin des yeux et il me fit les yeux de Redford face à Debra Winger dans *Legal Eagles*.

— Comment veux-tu que je m'embête alors qu'il y a encore plein de belles filles que je ne connais pas sur cette planète ?

J'entendis la porte s'ouvrir derrière moi et la voix de Bill claironna :

— Bibliquement, tu veux dire ?

Bill et Josh échangèrent le coup d'œil d'évaluation de routine, un peu comme les chiens qui ont besoin de se renifler les balloches avant de décider si ça vaut le coup de s'affronter. Ils n'ont jamais été copains, sans doute parce qu'ils se considéraient comme des rivaux

auprès des femmes. Grave erreur : Bill ne coucherait jamais avec une écervelée, alors que le QI des conquêtes de Josh est toujours inférieur ou égal à leur âge, sauf par accident. Shelley a ses petites théories sur leurs motivations respectives, mais la vie est trop courte pour rouvrir le dossier.

— Alors c'est le grand chamboulement, dit Bill lorsque Josh l'eut affranchi sur les motifs de sa visite. Toi, tu te barres à Grand Cayman, et moi en Australie.

— Je croyais que tu en revenais, dit Josh.

— Je compte m'y installer définitivement. J'épouse une femme d'affaires australienne.

— Elle est enceinte ? lâcha Josh sans réfléchir.

En voyant ma tête, il haussa les épaules avec un sourire d'excuses.

— Non. Et ce n'est pas non plus une veuve pleine aux as, répondit Bill sans se démonter. C'est du pur libre arbitre, Josh.

Je jure solennellement que Josh changea bel et bien de couleur. L'idée qu'un homme tout aussi investi que lui dans une vie amoureuse trépidante finisse par se ranger, et de son plein gré encore, lui faisait le même effet que la découverte d'une tumeur maligne dans son organisme.

— Alors à cause de cette nana, tu vas te marier et déménager en Australie ? Bon sang, Bill, c'est pire que d'aller vivre à Birmingham ! Et ton affaire ? On peut garder un doigt sur le pouls des marchés financiers partout où on peut brancher un PC, mais on peut pas faire tourner une agence de détective depuis les antipodes !

— Mon idée, c'est de vendre ma part de l'agence pour prendre un nouveau départ en Australie.

— A ton âge ? proféra Josh en haussant les sourcils. Écoute Bill, t'as que deux ans de moins que moi. Tu comptes sérieusement repartir à zéro dans un pays étranger alors que tu parles même pas la langue ? Franchement, j'ai l'impression que c'est carrément trop de boulot. Et Kate, dans tout ça ?

J'avais ma dose.

— Kate, il faut qu'elle y aille, fis-je d'un ton bourru. Elle a des courses à voir et des gens à faire. Merci pour l'invitation, Josh; je louperais ça pour rien au monde.

Je tournai les talons et me dirigeai vers la porte. Je ne savais pas trop où j'allais et je m'en foutais. Je savais que je me comportais comme une sale gosse, mais je m'en foutais aussi. Je restai plantée au coin de la rue devant l'immeuble de l'agence, me foutant même du méchant vent de nord-est qui vous desquamait le moindre centimètre carré de peau découvert. Une vague gloussante de jeunes femmes en collant et jambières accompagnées de deux mecs baraqués m'enveloppa, attendant le feu vert pour aller répéter à la nouvelle

salle de danse récemment construite un peu plus haut dans la rue - un des rares bienfaits tangibles apporté par le statut de capitale théâtrale du Royaume-Uni, que notre ville s'est vu attribuer pendant un an. Leur détermination et leur sens de l'orientation me fit honte, de sorte que je leur emboîtai vivement le pas et repris ma voiture devant le parcmètre qui m'avait rançonnée moins d'une vingtaine de minutes auparavant. Comme je comptais rester deux heures à l'agence, ça allait faire un heureux.

Un petit coup de fil et un quart d'heure plus tard, j'arpentais les rayons du Sainsbury géant de Regent Road en compagnie de l'inspecteur en chef Della Prentice. Lorsque je l'avais appelée pour lui demander si elle avait un quart d'heure à m'accorder, elle avait proposé qu'on se voie au supermarché. Comme son frigo était aussi désespérément vide que le mien, on pourrait faire nos provisions tout en causant boutique. Ayant judicieusement érigé une ligne Maginot en rouleaux de papier hygiénique pour séparer nos emplettes respectives, nous nous relayions pour pousser le Caddie. Je la rencardai sur l'escroquerie à la pierre tombale au rayon fruits et légumes et je lui remis une liste de victimes susceptibles d'identifier Williams et Constable. Elle me promit de la confier à un de ses petits prodiges.

La scandaleuse anecdote des heures de travail policier gâchées par Cliff Jackson nous occupa jusqu'aux surgelés. Lorsque nous atteignîmes les petits déjeuners aux céréales, j'étais passée aux problèmes internes de Mortensen & Brannigan qui nous tinrent jusqu'au rayon bonnetterie et tampons périodiques. Della posa un nœud vert émeraude sur sa chevelure rousse; j'approuvai d'un signe de tête.

— Je comprends pourquoi Shelley t'a suggéré de mettre aussi ta part sur le marché, dit Della, mais tu risques de rencontrer des difficultés d'un autre ordre.

— Je sais bien, soupirai-je, mais qu'est-ce que je peux faire d'autre ?

— Tu pourrais en parler avec Josh, dit-elle.

Ces deux-là, ils sont tellement différents qu'il m'arrive d'oublier qu'ils étaient ensemble à Cambridge. C'est vrai qu'ils étaient tous les deux fascinés par l'argent, mais tandis que Josh voulait en ramasser le plus possible, Della voulait empêcher les gens comme lui de s'en faire illégalement. Comme elle était trop brillante pour le faire fantasmer, il la respectait, et le plus fier service qu'il m'ait jamais rendu a été de me la présenter, il y a quelques années.

— Pour quoi faire ? Josh s'occupe de multinationales, pas de petites agences de détectives provinciales. Je ne peux pas imaginer qu'il connaisse une personne douée pour l'investigation et disposant également des capitaux nécessaires pour racheter les parts de Bill; il me l'aurait déjà présentée, et puis les deux sont plus ou moins

incompatibles, tu es payée pour le savoir.

Della choisit une boîte d'olives noires, puis elle braqua son franc regard émeraude sur moi :

— Il connaît de ces trucs, ce Josh, tu n'imagines pas, fit-elle en me décochant une œillade de théâtre bien appuyée.

— Je ne te demande pas si le fisc est sur le point de perdre un de ses meilleurs informateurs infiltrés, dis-je. Et puis en ce moment, il est trop occupé à se ranger des bagnoles pour se lancer dans un nouveau montage financier pour mes beaux yeux. Tu savais qu'il prenait sa retraite dans une quinzaine de jours ?

Della hocha la tête, l'air abattu.

— Depuis l'âge de 19 ans, il dit qu'il prendra sa retraite à 40.

— A ta place, je m'en ferais pas trop, Della. Il ne la prendra jamais, sa retraite. Pas pour de bon. Il crèverait d'ennui en une semaine s'il arrêta de souffler le chaud et le froid dans les institutions financières internationales. Il restera toujours bien assez dans le coup pour continuer à te rencarder.

Je ne voyais pas ce que j'avais pu dire d'affligeant, mais mon propos parut enfoncer un peu plus Della dans son marasme. Je finis par percuter : si Josh frisait la quarantaine, elle ne devait pas être bien loin pour Della non plus, et elle n'avait rien d'un multimillionnaire qui a le monde entier à sa botte. C'était une femme d'une grande intelligence qui bossait dur dans un monde encore dominé par les hommes, une femme trop investie dans sa carrière pour cultiver d'autres relations que de rares amitiés intimes. J'arrêtai le Caddie devant le rayon des boissons alcoolisées, lui posai la main sur le bras et dis :

— Il a peut-être fait sa pelote, mais toi tu as fait ton choix, fis-je.

— Ouais, c'est ça, et tout va marcher comme sur des roulettes à l'agence, rétorqua-t-elle d'un ton lugubre.

Nous échangeâmes un regard piteux qui traduisait l'auto-apitoiement dans lequel nous nous enfoncions. Puis subitement et au même instant, nous éclatâmes de rire. On barrait l'accès du rayon gin à tout le monde, mais on s'en foutait.

Les filles demandent qu'à s'amuser, comme dit la chanson.

Si vous trouvez que c'est gênant d'être prise de fou rire avec une de vos meilleures amies au rayon spiritueux de Sainsbury, essayez donc de faire sonner votre portable en même temps. C'est là qu'on est vraiment mal. Enfin, quand c'est quelqu'un d'aussi peu loquace que Gizmo qui appelle, on évite au moins de se griller complètement en faisant la conversation devant tout le monde. Une suite de grognements affirmatifs ou négatifs suffisent amplement. Je parvins à piger qu'il avait les tuyaux et qu'il s'apprêtait à les ? ? ? ? dans ma boîte aux lettres si je n'y voyais pas d'objection. Je n'en voyais aucune. Même si Linda Shaw et son acolyte faisaient encore le pied de grue à ma porte dans le cadre de la grande semaine de persécution policière, ils n'allaient tout de même pas embarquer Gizmo pour avoir joué les facteurs.

Comme on était en milieu de semaine et en milieu de matinée, le passage aux caisses prit moins de temps que l'achat d'un quotidien chez le marchand de journaux du coin. Della et moi primes congé sur le parking en nous étreignant, toutes deux bien décidées à gâcher la vie de quelque malfaiteur pour nous passer les nerfs.

— Parles-en tout de même à Josh, lança-t-elle en s'éloignant.

Gizmo n'avait pas fait les choses à moitié : non content de me transcrire les fichiers sur un logiciel que je n'aurais aucun mal à lire sur mon ordinateur, il m'avait également imprimé les dossiers. En ce qui concernait ses patients, le goût de Sarah Blackstone pour le secret avait manifestement cédé le pas à la formation médicale qui lui dictait de toujours prendre des notes claires, de nature à être comprises par un autre médecin au cas où elle se serait fait buter par un cambrioleur avant la fin d'un traitement. Je feuilletai la liasse jusqu'au dossier d'Alexis et Chris. Non seulement leurs noms apparaissaient en entier, mais ils étaient accompagnés de leurs numéros de téléphone personnels et professionnels, de leur adresse et de leur date de naissance. Ça voulait dire que les dossiers des autres patientes contenaient presque à coup sûr des renseignements tout aussi exacts. Si jamais j'étais amenée à vouloir prendre contact avec elles, je saurais où les trouver.

Le premier volet de la mission dont Alexis m'avait chargée était terminé : j'avais fouillé le cabinet de consultation et escamoté tout indice susceptible de conduire aux patientes de Sarah Blackstone. Mais je n'avais mis la main que sur des copies; les fichiers originaux devaient être quelque part dans la nature, probablement sur le disque dur du portable dont se servait la gynéco lors de ses consultations. Si Gizmo avait pu les décoder, un autre pourrait sûrement en faire

autant. On ne pouvait pas non plus exclure que le meurtrier de Sarah Blackstone ait mis la main sur son ordinateur, auquel cas il se trouvait en possession du meilleur fichier de chantage depuis le carnet d'adresses de Marilyn. Des femmes qui avaient les moyens de s'offrir de tels traitements étaient aussi en mesure de cracher au bassinet. La partie était loin d'être jouée.

Ce qu'il me fallait, c'était un complément d'information. Je ne comprenais pas grand-chose aux dossiers médicaux que j'avais sous les yeux, et les techniques médicales auxquelles j'avais affaire étaient bien abscondes. J'avais besoin de savoir à quel genre de moyens Sarah Blackstone avait eu recours et de connaître le degré de difficulté de ce qu'elle avait accompli. Il fallait aussi que je sache si elle avait pu opérer seule ou si elle avait dû s'adjoindre le concours d'un tiers. C'était le moment de demander une fleur à quelqu'un dont j'étais déjà la débitrice. Le Dr Beth Taylor appartient à la cohorte innombrable des femmes qui sont sorties avec Bill Mortensen sans parvenir à décrocher le gros lot remporté par une pétasse australienne vendeuse de fringues. Beth travaille à temps partiel dans un cabinet collectif en plein quartier prolo, où personne n'a jamais rien payé pour le renouvellement d'une ordonnance. Le reste du temps, elle donne des cours sur l'éthique à des carabins croyant qu'il s'agit de parasitologie. Quand elle a envie de se changer les idées, elle bosse un peu pour nous en free-lance sur des affaires d'escroquerie à l'assurance-maladie.

Je lui mis la main dessus à la consultation. Je ne lui parlai pas des projets de Bill, non pas qu'elle eusse pu en être affectée, mais tout simplement parce que j'en avais ma claque de remâcher cette histoire. Après avoir expédié les amabilités d'usage, je balançai :

— Parle-moi des bébés-éprouvette.

— Tu lis trop la presse à scandale, gloussa t-elle. On dit la FLV, fécondation in vitro, quand on ne veut pas passer pour un demeuré dans la profession médicale, ou le traitement des fertilités réduites quand on veut montrer qu'on est au fait des derniers développements. C'est pour quoi ? Des renseignements ou une thérapie ?

— Je t'en prie, fis-je d'un ton acerbe.

— Je connais quelqu'un à St Mary. Il était chercheur en gynécologie, et maintenant il travaille à temps partiel dans le service de traitement des fertilités réduites. Je lui fais suivre un séminaire sur les traitements de la fertilité humaine dans le cadre de mon cours d'éthique.

— Est-ce qu'il accepterait de me parler ?

— Il y a des chances. Il adore afficher son côté nouveau mec. Il n'y a rien qui le fasse mousser comme de montrer à une femme à quel point il est sensible à nos pulsions de reproduction. Qu'est-ce que tu veux savoir, et pourquoi ?

— J'ai besoin d'une initiation accélérée à la FIV et d'un point rapide sur l'état actuel des techniques de pointe dans ce domaine. Savoir ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Rien de plus que ce qu'on peut trouver dans la presse spécialisée, mais mis à la portée d'une profane.

— Dans ce cas, c'est bien à Gus que tu dois t'adresser. Tu ne m'as pas dit la raison de cet intérêt subit ?

— En effet. Il va falloir lui en donner une ?

Beth réfléchit un moment.

— Il vaudrait peut-être mieux que tu te présentes comme une journaliste. Tu pourrais être à la recherche de renseignements informels pour un article de fond sur le vécu des femmes traitées pour fertilité réduite, par exemple.

— Parfait. Tu peux m'arranger ça pour quand ?

— C'est pressé ?

— Je suis libre ce midi, dis-je.

Il ne faut jamais remettre à demain ce qu'on peut faire le jour même, et qui ne risque rien n'a rien.

— À ce moment-là, je vais mentir; je vais lui dire que tu es jeune, belle et disponible. Il s'appelle Gus Walters. Je vais lui dire de t'appeler.

Dix minutes plus tard, mon téléphone sonna. C'était Gus Walters. Sans doute avait-il mordu à l'hameçon; pourvu qu'il ne soit pas trop déçu.

— Merci de m'avoir appelée si vite, dis-je.

— Ce n'est rien; et puis Beth m'a rendu des services.

— Êtes-vous libre ce midi ? Je sais que c'est un peu court, mais...

— Si vous voulez bien m'attendre à midi et demi à la porte principale, je peux vous consacrer une heure, et vous pourrez m'offrir un curry, dit-il.

— Ça marche. Comment est-ce que je vous reconnâtrai ?

— Oh, moi, je vous reconnâtrai sûrement, fit-il d'une voix suave.

Plus toubib, tu meurs.

C'est une source d'étonnement sans cesse renouvelé que le personnel du plus important complexe hospitalier de Manchester ne soit pas davantage sujet à l'obésité : il ne leur faut pas plus de cinq minutes de marche pour se rendre à Rusholme Street, où l'on trouve une succession de restaurants indiens qui n'ont rien à envier à leurs homologues des quatre coins du monde. C'est si bon, si vite servi et si économique que je ne pourrais certainement pas m'empêcher de m'empiffrer au moins deux fois par jour si je bossais à côté. Richard a beau soutenir mordicus que la gastronomie chinoise est la seule au monde qui puisse prétendre à l'excellence, pour moi, les chefs du sous-continent sont de taille à ébranler cette suprématie. Franchement, dès

que je fus à table près de la fenêtre avec un menu sous le nez, je me sentis beaucoup plus intéressée par le choix des *Pakor*as que par tout ce que Gus Walters pourrait bien me raconter.

C'était le genre toubib pas sportif : de taille moyenne, plutôt frêle, il était manifestement affligé d'épaules tombantes que son épaisse veste de tweed bien coupée ne parvenait pas à dissimuler. Ses longues mains aux doigts fuselés, très pâles, semblaient porter encore des gants en caoutchouc. Il ressemblait de façon troublante à Ménéges, la marionnette des *Thunderbirds*. Étant donné qu'il avait adopté la même coupe et des lunettes à grosse monture tout à fait du même genre, je me demandai s'il avait assez d'humour pour avoir délibérément forcé la ressemblance, mais j'exclus cette éventualité en me rappelant qu'il était médecin. Il croyait sans doute ressembler à Elvis Costello.

En faisant les quelques pas qui nous séparaient du resto indien le plus proche, nous avons expédié les banalités d'usage relatives à la date de notre installation à Manchester et aux charmes et inconvénients de la ville. A présent, il s'agissait de passer commande afin d'échapper à la drague. Je choisis un *pakora* de poulet suivi d'un *karahi gosht* avec un *nan* à l'ail. Gus opta pour des *bhajis* à l'oignon et un *rogan josh* au poulet.

— L'orifice que je suis le plus amené à approcher est insensible aux haleines chargées, sortit-il avec une aisance qui me donna à penser que la blague lui avait déjà fait de l'usage.

Je souris poliment.

— Alors, parlez-moi de la FIV, dis-je. Tout d'abord, de quel type de matériel a-t-on besoin pour la pratiquer ?

— Rien de bien extraordinaire, j'en ai peur, répondit-il en se rembrunissant. Pas besoin de scanner à un million de livres ou d'isotopes radioactifs. Ce qu'il faut, c'est surtout ce qu'il est convenu d'appeler un labo stérile de niveau 2, pour tenir les microbes à distance. Circulation d'air filtré, flux laminaire, des platines chauffantes qui maintiennent les choses à température corporelle, un incubateur et des milieux de culture. Le seul matériel vraiment spécifique, c'est la verrerie : des micropipettes, un micromanipulateur, et bien sûr un microscope. Et puis pour le prélèvement des ovules, il faut une sonde échographique transvaginale qui donne une image de l'ovaire.

Maintenant qu'il était lancé, je n'avais plus qu'à lui donner la réplique aux bons moments. Heureusement qu'il n'était pas mon jules; j'imaginai d'ici ce que sa conversation pouvait avoir de follement érotique sur l'oreiller.

— Et qu'est-ce qui se passe au juste quand on procède à une FIV ? demandai-je.

— Bon. En temps normal, les femmes libèrent un ovule par mois,

mais nos patientes subissent un traitement aboutissant à un mois optimum où elles en libèrent cinq ou six. Les ovules sont dans de petites vésicules que nous appelons follicules. On introduit par le cul-de-sac vaginal une aiguille extrêmement fine, on pique successivement tous les follicules et on en prélève le contenu qui consiste en une cuiller à thé de liquide. Les ovules flottent dans ce liquide. On le colle sur la platine chauffante du microscope, on repère l'ovule et on le dépouille d'une partie de ses cellules périphériques, pour favoriser sa fécondation. On le dispose ensuite dans une boîte de Petri avec une giclée de sperme et un milieu de culture composé de sels minéraux, de sucres et d'acides aminés - le genre de mélange qui se trouverait en principe dans l'organisme pour nourrir l'embryon. On laisse le tout une nuit dans l'obscurité d'un incubateur tiède en espérant qu'il se passe ce qui arrive habituellement entre individus de sexe opposé dans l'obscurité d'une chambre. C'est très direct, conclut-il avec un sourire égrillard.

Les entrées arrivèrent et nous attaquâmes de concert.

— Mais ça ne marche pas à tous les coups, j'imagine ? m'enquis-je. Des fois, il ne se passe rien, non ?

— En effet. Certains spermatozoïdes sont paresseux. Ils nagent mal et rendent l'âme avant d'être parvenus au noyau de l'ovule. Pendant pas mal d'années, quand on avait affaire à des hommes dont les spermatozoïdes étaient paresseux, on ne pouvait pas faire grand-chose et on finissait presque toujours par recourir au sperme d'un donneur; mais ça n'était pas très concluant parce que la plupart des hommes ne parvenaient pas à surmonter le sentiment que l'enfant n'était pas le leur.

Il se fendit d'un sourire qu'il voulait désapprouvateur, mais le résultat n'était pas concluant. Il avait beau faire, il n'y avait pas à gratter beaucoup pour voir le mâle ancien style remonter à la surface.

— Et maintenant, comment procédez-vous ? demandai-je.

Mais il n'entendait pas se laisser distraire de son propos. Maintenant qu'il avait commencé, il fallait le laisser finir.

— On a commencé par mettre au point une technique où on pratiquait une incision dans la « coquille » de l'ovule prélevé, dit-il en griffant l'air de ses doigts de part et d'autre de sa tête pour indiquer qu'il mettait des guillemets, faute de pouvoir se servir du vocabulaire scientifique avec une simple mortelle. Ça facilitait les choses : 25 pour cent de résultats positifs. Mais ça n'était pas encore suffisant pour les spermatozoïdes les plus empotés. Alors ils ont appelé SUZI à la rescousse.

Il marqua un temps. Je haussai les sourcils en signe d'interrogation. Ça ne lui suffit pas. Manifestement, j'étais censée demander qui était cette Suzie.

Déçu, il reprit sans prêter attention au serveur impassible qui nous apportait le plat de résistance :

— Il s'agit de transpercer la « coquille » avec une micro-pipette extrêmement fine pour déposer deux ou trois spermatozoïdes à l'intérieur, dans ce qu'on appellerait le blanc s'il s'agissait d'un œuf d'oiseau; mais il y a encore des spermatozoïdes qui ne parviennent pas jusqu'au noyau de l'ovule. On n'a pas encore dépassé les 22 pour cent de succès par ce procédé. Alors maintenant, des cliniques à la pointe du progrès comme la nôtre se sont mises à pratiquer un procédé appelé IICS.

— C'est-à-dire ?

Ce coup-ci, il valait mieux marcher. Même les cabots ont besoin d'un encouragement de temps en temps.

— Injection Intracytoplasmique des Spermatozoïdes, énonça-t-il pompeusement. L'étape suivante.

J'aurais bien aimé pouvoir m'en foutre.

— Traduction ?

— On prend un seul spermatozoïde, on le dépouille de sa queue et de tout l'emballage jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le noyau; puis l'embryologiste prend une aiguille dix fois plus fine qu'un cheveu et l'enfonce dans la « coquille » et à travers l'équivalent du blanc de l'œuf jusqu'au noyau de l'ovule, le « jaune », et il injecte le noyau du spermatozoïde au cœur même de l'ovule.

— Wouah, fis-je. (C'était manifestement la réaction attendue.) Et c'est vous, docteur, qui faites toutes ces manigances ?

— Non, non, fit-il avec un sourire indulgent, la micro-manipulation est exécutée par l'embryologiste. Mon boulot, c'est de prélever les ovules et de déposer l'embryon obtenu dans l'utérus de la future mère. Nous gardons évidemment un œil attentif sur leur travail, mais au bout du compte, ce sont des laborantins dont le prestige est largement usurpé. Je suis sûr que j'en ferais autant qu'eux en un rien de temps. Dieu sait que je les ai assez regardés faire. C'est vraiment pas sorcier.

Pas évident de se rengorger en bâfrant du curry, mais il y arrivait très bien.

— Mais alors, est-ce qu'il faut rester sur le pied de guerre vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour être prêts à l'instant de l'ovulation ?

Je m'étais figuré que Sarah Blackstone profitait des heures de garde pour se livrer à ses manipulations au microscope pendant la nuit, quand le labo était désert, mais j'avais besoin de m'en assurer.

— On ne laisse rien au hasard, protesta Gus. Les médicaments nous permettent de contrôler le moment de l'ovulation à l'heure près; mais les grands labos comme le nôtre offrent leurs prestations sept jours sur sept, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pour s'adapter au mieux à

la vie de nos patients. Il y a toujours une équipe au complet à disposition : embryologiste, médecin et infirmière.

— Mais ils ne restent pas au labo en permanence ?

— Non, ils sont dans l'enceinte de l'hôpital. Avec leur Alphapage.

— Alors n'importe qui pourrait se pointer au milieu de la nuit pour tout saccager ?

Il fronça les sourcils :

— Quel genre d'article vous préparez ? Vous voulez faire peur aux gens ?

Furieuse d'avoir oublié que je n'étais pas censée être une privée coriace, je me fendis d'un sourire éblouissant :

— Je suis désolée, je me laisse emporter par mon imagination. Je lis trop de romans policiers. Je suis sûre que les embryons sont parfaitement en sécurité.

— En effet. Le labo est bouclé en permanence, même quand on y travaille. Personne ne peut y pénétrer à moins de connaître la combinaison, dit-il avec le sourire suffisant des gens qui ne pensent jamais à l'ennemi intérieur.

— Vous êtes sans doute obligés de prendre des précautions, avec le contrôle de la HFEA [vi].

— Plutôt, oui. Chaque traitement doit faire l'objet d'un rapport à la haute autorité. Une erreur dans la paperasse et c'est notre autorisation qui saute. Tout ce qui concerne la FIV et l'expérimentation sur les embryons est tellement dans le collimateur du lobby spiritualiste et des « politiquement parano » qu'on n'a pas droit à l'erreur. Le moindre soupçon à l'égard d'une recherche débordant un tant soit peu le cadre de notre autorisation suffirait à la faire sauter provisoirement pendant l'enquête de nos seigneurs et maîtres. Et on ne risque pas seulement de perdre notre autorisation : celui qui s'amuserait à faire des trucs interdits avec les embryons inutilisés serait bon pour se voir interdire définitivement l'exercice de la médecine, sans parler des poursuites judiciaires.

Je déchirai un autre morceau de galette à l'ail avec lequel je pêchai un morceau d'agneau fondant à souhait en m'efforçant désespérément de ne pas réagir à ses paroles.

— Ça doit créer une sacrée tension dans l'équipe si vous devez tout le temps regarder par-dessus l'épaule de votre voisin pour voir ce qu'il fait, fis-je enfin.

— Pas vraiment, répondit Gus avec un sourire protecteur. Les gens qui travaillent dans des services comme le nôtre ne sont pas des savants fous, vous savez. Ce sont des professionnels de la médecine responsables qui ont à cœur d'aider les gens à se réaliser pleinement. Il n'y a pas de Dr Frankenstein dans nos labos. Je ne sais pas ce qui m'empêcha de vomir mon curry sur-le-champ ; sans doute la

perspective des soins attentifs du professionnel de la médecine responsable qui était assis en face de moi. Ou alors le fait de continuer à retourner dans ma tête ce qu'il avait dit juste avant. S'il m'avait manqué un mobile pour le meurtre de Sarah Blackstone, Gus Walters venait de me le présenter sur un plateau d'argent.

Quelques jours plus tôt, j'aurais estimé que la perspective de perdre son gagne-pain était un motif un peu mince pour un meurtre. C'était avant que Bill ne lâche sa bombe. Depuis, j'avais ruminé d'innombrables envies de meurtre, non seulement à l'égard d'un associé qui avait été mon ami pendant de nombreuses années, mais aussi d'une innocente Australienne que j'avais à peine croisée. Pour ce que j'en savais, Sheila pouvait fort bien être l'équivalent austral de mère Theresa. J'avais tout de même des doutes à ce sujet, mais il n'en reste pas moins que je n'avais pas hésité à l'associer aux rêveries homicides qui ne cessaient de me traverser l'esprit. Comme les prospectus qu'on reçoit par courrier alors qu'on n'a rien demandé, j'avais eu l'intention de les balancer au panier à chaque fois, mais il y avait toujours un petit détail qui m'accrochait au vol. Si une ennemie du crime aussi résolue que moi pouvait éprouver le désir de faire la peau à des gens sur le point de m'arracher à mon rêve, il devait être très facile à un quasi-psychopathe de basculer, face à la perspective de perdre son boulot ! Ce que m'avait dit Gus Walters fournissait sur un plateau d'argent un mobile à tous ceux qui avaient bossé avec Sarah Blackstone à St Hilda, du chef de service à la secrétaire qui mettait les dossiers à jour.

Dans l'immédiat, je ne pouvais rien faire pour suivre cette piste. Le temps de rentrer à la maison et de rouler jusqu'à Leeds, la journée de travail du personnel soignant serait terminée. Je pris mentalement note de cette nouvelle orientation à donner à l'enquête, ce qui me libéra l'esprit pour ruminer le problème vedette depuis le retour de Bill. Rien à cirer des assassins, rien à cirer des saboteurs du milieu du rock, ce que je voulais savoir, c'était quelle décision prendre au sujet de Mortensen & Brannigan. Ce qui était sûr, c'est que je n'avais pas l'intention de faire le mort en attendant que Bill ait trouvé son repreneur. En rentrant par les rues bordées de brique rouge et de terrains vagues envahis par les herbes folles qui s'étendent entre Rusholme et chez moi, j'étais torturée par la question de savoir si je pourrais m'assurer un revenu suffisant pour rester solvable, tout en remboursant un emprunt pour racheter ses parts à Bill.

Pour ça, il fallait trouver le moyen de rendre l'agence plus lucrative. Il y avait une voie royale pour améliorer les rentrées, mais il me faudrait deux-bras supplémentaires pour l'emprunter. À mes débuts sous les ordres de Bill, j'avais fait l'huissier pour faire bouillir la marmite. Chaque semaine, je désertais la bibliothèque de droit pour me pointer à l'agence où Shelley me tendait une liasse de commandements de justice qui devaient être remis en mains propres,

des avertissements pour violences domestiques, des citations à comparaître et toutes sortes de documents relatifs à des dettes. Mon boulot consistait à retrouver la trace des individus concernés et à fournir la garantie légale que les courriers judiciaires leur étaient bien parvenus. Parfois, il s'agissait tout simplement de foncer à l'adresse indiquée à bicyclette, de sonner à la porte et de remettre la paperasse à l'intéressé. Mais le plus souvent, c'était une autre paire de manches. Bien des fois, il fallait jouer les fouineuses et poser des questions à des ex-collègues, des ex-copains de bordée et des ex tout court. Certains coups étaient assez chauds, surtout quand je devais remettre des avertissements à des récidivistes de la violence familiale, dont les femmes avaient porté plainte une semaine auparavant. Le brutal s'était débrouillé pour convaincre sa femme - par la terreur, les menaces, les promesses ou la mauvaise conscience - de l'accepter à nouveau auprès d'elle, et les mecs qui considèrent les femmes comme des punching-balls baisables prennent assez malle fait de se voir remettre une injonction du tribunal par une gamine qui ne leur arrive pas à l'épaule.

Malgré toutes ces difficultés, j'avais vraiment accroché. J'adorais relever le défi de mettre la main sur des gens qui ne voulaient pas qu'on les retrouve. J'adorais moucher les mecs qui croyaient pouvoir couper à la signification d'une assignation parce qu'ils étaient plus grands et plus costauds que moi. Je ne peux pas dire que je prenais mon pied à balancer des dossiers de banqueroute à des débiteurs dont le seul crime était d'avoir gobé la propagande des années Thatcher, mais même ça, c'était une expérience enrichissante. Ça m'avait donné un sens des réalités de la vie bien plus aigu que celui de mes petits camarades étudiants en droit. J'avais donc plaqué mes études à la première occasion pour bosser chez Bill.

Mais je n'étais pas entrée à l'agence en qualité d'huissier. À moyen et long terme, Bill cherchait un associé qu'il était disposé à former. J'avais appris à mener une surveillance, à travailler sous une couverture, à faire des trucs que je n'aurais jamais crus possibles avec mon ordinateur, j'avais découvert les secrets des systèmes d'alarme, de la criminalité en col-blanc, du sabotage, de l'espionnage industriels et de la cavale. J'avais appris à me servir d'une caméra vidéo, à planquer des micros et à prendre des photos dans des conditions extrêmes. J'avais aussi glané quelques trucs moins orthodoxes comme la boxe thaï et le crochetage de serrures.

Bien sûr, au fur et à mesure que je développais ces talents, la gamme des missions que Bill était disposé à me confier s'était étendue. Au bout du compte, nous n'avions pas été fâchés d'abandonner les boulots d'huissier à la concurrence. C'était peut-être le moment de remettre la main dessus.

Ce qu'il me fallait, c'était un plan de bataille et quelqu'un pour porter-les commandements.

Shelley trempa les lèvres dans son verre de vin blanc avec méfiance, comme pour détecter la présence d'un narcotique, et elle regarda autour d'elle avec l'œil acéré d'un huissier en pleine saisie. Elle n'était venue chez moi qu'une fois ou deux parce qu'on a plutôt tendance à se voir en terrain neutre, au café ou au restaurant. Comme ça, quand Richard pète les plombs, on n'a qu'à s'excuser et se barrer. Ce n'est pas qu'il n'aime pas Ted, le copain de Shelley - un ex-client qui a préféré un rencard avec elle à une ristourne sur sa note et a fini par s'installer chez elle [vii]. Le truc, c'est que Ted a autant de conversation qu'un paresseux tridactyle et qu'il est à peu près aussi long à la détente. Il est gentil, mais...

— Il va bien falloir que tu repasses à l'agence un jour ou l'autre, dit Shelley.

C'est une fille qui n'a jamais eu peur d'enfoncer les portes ouvertes.

— Considère ça comme de la médecine préventive. Je veux mettre quelque chose sur pied avant d'affronter Bill, expliquai-je. Pour le moment, chaque fois que je suis à moins de 3 mètres de lui, je sens monter l'envie de lui fracasser le crâne, et je n'ai aucune envie de passer les vingt prochaines années au placard. Et puis, j'ai des affaires en cours. (Je pris le magnétophone posé sur la table et éjectai la cassette.) J'ai dicté des rapports cet après-midi. Comme ça, je suis à jour. J'ai aussi indiqué les coordonnées du nouveau client.

Shelley se pencha par-dessus la table pour attraper la cassette.

— Qu'est-ce que je fais là, alors ? Je me doute que tu ne m'as pas fait venir parce que tu ne pouvais pas te passer de ma compagnie !

Je lui exposai mon idée de faire rentrer plus d'argent en demandant du travail d'huissier. Shelley m'écouta, les sourcils froncés.

— Et comment est-ce que tu vas décrocher les boulots ? Tous les cabinets qui nous faisaient travailler se sont branchés sur d'autres agences, et ils doivent être satisfaits de leurs prestations.

C'était justement le point qui me chagrinait quelque peu. Je me renversai sur mon siège et levai les yeux au plafond :

— Je me disais que je pourrais jouer les *Charlie's Angels* et aller les relancer moi-même.

Je risquai un coup d'œil; ceux de Shelley lançaient des éclairs. Jasper Charles est à la tête d'un des plus gros cabinets juridiques de la ville, et la première référence exigée pour y travailler, c'est d'être dotée d'une poitrine d'enfer et de longues jambes. Le rôle-clé de ces femmes connues dans les milieux judiciaires sous l'appellation de *Charlie's Angels* - Drôles de dames - est d'étoffer la clientèle du cabinet. Chaque jour, un ou plusieurs de ces anges rend visite à des clients en

détention préventive, souvent sous les prétextes les plus ténus. Elles expédient le boulot vite fait, puis elles restent une bonne demi-heure à papoter avec le prévenu. Tous les autres prisonniers qui reçoivent leurs défenseurs au même moment voient ces canons en train de cajoler leurs potes, et une proportion non négligeable d'entre eux vire son avocat pour confier leur affaire à Jasper Charles. Toutes les avocates de Manchester le détestent.

— Tu as déjà fait des trucs sordides dans ta vie, Kate, mais c'est tout de même malheureux de tomber aussi bas, dit-elle enfin.

— Je sais, mais le pire, c'est que ça marchera.

— Bon, alors admettons que tu te prostitues pour récupérer tous ces boulots. Comment est-ce que tu vas trouver le temps de t'en occuper ?

— Je ne le trouverai pas.

Shelley inclina la tête de côté; inconsciemment, elle se recroquevilla sur elle-même et esquissa un mouvement de retraite.

— Ah non, dit-elle en secouant énergiquement la tête. Sûrement pas.

— Pourquoi pas ? Tu ferais ça si bien ! Dans le genre pas commode, tu bats tous les records.

— Pas question. Je ne ferais pas ce boulot-là pour tout l'or du monde. Qui trop embrasse mal étreint, c'est ma devise. Moi, mon rayon, c'est de m'occuper du secrétariat de l'agence et de te remettre à ta place quand il faut.

Elle reposa son verre si violemment que le vin tournoya dedans comme le contenu de l'estomac d'un alcoolique.

Jusque-là, tout se passait conformément à mes prévisions.

— Bon, fis-je avec un petit soupir. Je tenais juste à te le proposer en priorité. Alors ça ne te dérange pas que j'engage quelqu'un d'autre pour le faire ?

— Est-ce qu'on en a les moyens ? fut son souci immédiat.

— Oui, à condition de prendre quelqu'un au coup par coup, comme Bill avec moi au début.

Shelley hochait lentement la tête et reprit son verre en main.

— C'est vrai qu'il y a plein d'étudiants qui ne demandent qu'à se faire un peu d'argent.

— Tu m'étonnes, acquiesçai-je. En fait, j'ai déjà quelqu'un en vue.

— Tu n'as jamais été du genre à laisser traîner les choses, fit-elle d'un ton sec. Comment tu as fait pour trouver quelqu'un si vite ? Qu'est-ce qui te dit qu'il pourra assurer ?

Impossible de réprimer le sourire de triomphe qui me montait aux lèvres. D'une minute à l'autre, il allait y avoir une explosion qui aurait assuré la victoire à Saddam pendant la Guerre du Golfe si de telles forces étaient maîtrisables.

— Je suis sûre qu'il s'en tirera très bien, lui dis-je. Tu sais que j'en ai

ma claque de faire intervenir des inconnus dans le fonctionnement de la boîte, mais ce gars-là, c'est un peu comme s'il faisait partie de la famille. (Je me levai pour aller ouvrir la porte sur le couloir.) Tu peux venir, maintenant, lançai-je en direction de la chambre d'amis qui me sert de bureau.

Il dut se baisser un peu pour passer la porte : 1,90 m de muscles souples, et pas de la gonflette. Un cycliste en Lycra qui laissait paraître des pectoraux à la Linford et des cuisses à l'avenant, complété par une chemise à carreaux flottante. Il traversa le couloir d'un pas élastique et presque silencieux dans ses Nike Air. Je fis un pas de côté pour lui céder le passage et je me bouchai les oreilles.

— Donovan ? Qu'est-ce que tu fiches là ?

Le grondement de tonnerre de Shelley traversa sans problème cette protection illusoire. Le volume sonore qu'elle arrive à émettre, menue comme elle est, est un défi aux lois de la physique. Don se tourna à demi vers moi avec une expression implorante.

— Je l'ai engagé pour faire l'huissier chez nous, quand on lui dira et comme on lui dira. On lui donnera un fixe de...

— Pas question ! brailla Shelley. Ce garçon a une carrière à bâtir. Il sera ingénieur. Pas flic privé. Pas mon gamin, jamais de la vie.

— Tout à fait d'accord avec toi, Shelley, il va pas être flic privé...

— Certainement pas ! interrompit-elle.

— Il ne sera pas plus flic privé que les étudiants qui bossent à mi-temps chez *Burger King* ne passeront toute leur vie à fabriquer des Whoppers. Il va faire un petit boulot pour essayer de soulager financièrement sa mère célibataire qui bosse dur, parce que c'est un bon petit gars, exposai-je posément.

— C'est vrai, maman, marmonna Don. Je veux pas faire le boulot qu'elle fait. Je veux juste gagner un peu de caillasse, tu vois ? Je veux pas être tout le temps à te demander de l'argent, tu vois ?

Il avait l'air à deux doigts de fondre en larmes. Envolé, Monsieur Muscle.

— C'est plus un gamin, fis-je doucement.

Mère et fils restèrent un long moment à se regarder. C'est ce qu'il y a de plus dur au monde, de laisser partir les enfants. En l'occurrence, c'était encore pire que le premier jour d'école, parce que le monde dans lequel elle devait le lâcher n'avait rien de sécurisant ou de connu.

— Il est bien temps que tu commences à te conduire en grande personne et que tu participes aux dépenses de la maison, fit Shelley en pinçant les lèvres, pour tenter de dissimuler le chagrin de la perte sous la sévérité; et si ça pouvait t'empêcher de perdre ton temps avec cette bande de vauriens qui se prétendent musiciens, ça sera tant mieux. Mais tu ne feras que du travail d'huissier, tu m'entends, Donovan ?

— Oui, maman, je t'entends. Je t'ai dit que j'avais pas envie de faire

le boulot qu'elle fait, tu sais bien ?

— Et il ne s'agira pas non plus de négliger tes études, tu m'entends ?

— Mais non, je veux être ingénieur, je te dis.

— Et si vous mettiez les détails au point sur le chemin du retour ?
intervins-je avec tact.

J'avais le sentiment qu'il leur faudrait un bon bout de temps pour arriver à une réconciliation qui ne soit pas de pure forme, et j'avais ma vie à faire.

Ma vie à faire, façon de parler, méditai-je, comme je m'accrochais à la queue d'un convoi de Walkyries modernes en prenant la mine adéquate pour passer le barrage des videurs. Si c'était ça la vie, elle n'avait guère plus d'attraits que son contraire.

Le *Garibaldi* était l'adresse en vogue de la vie nocturne à Manchester. D'après le chroniqueur branché de *l'Evening Chronicle*, la boîte venait de surclasser *l'Hacienda* dans la course en s'assurant les services de Shabba Pilot, le DJ le plus chaud du nord du pays. Conformément à ce statut d'excellence, les videurs portaient tous des casques équipés de micros. Cette quincaillerie, censée donner l'impression d'une technologie de pointe au service d'une sécurité parfaitement dominée, me fait toujours penser aux téléphonistes qui espionnent les conversations dans les vieux films en noir et blanc.

J'avais choisi une toilette de circonstance. Comme je ne pouvais pas adopter sans une certaine souffrance psychologique le teint de papier mâché et l'œil cave, style *Entretien avec un vampire*, des victimes de la mode les plus atteintes, je m'étais rabattue sur la dégaine de la philosophe prétentieuse : chaussures de marche Timberland, jean et tee-shirt en coton pas délavé annonçant au monde entier que Manchester est la ville originelle, et un cuir au col relevé. Et aussi, évidemment, une paire de Ray-ban d'imitation offertes par Nick, le frère de Dennis. Ce look me fit passer le barrage des videurs comme une lettre à la poste et n'attira aucune attention intempestive lorsque je pénétraï dans la grande salle de la boîte.

Le *Garibaldi* appartient à un type du nom de Devlin. Je n'ai jamais rencontré personne qui connaisse son nom de famille. C'est Devlin tout court. Il a fait son apparition à Manchester à la fin des années 70 avec un accent du Cumberland et tellement de fric que même les mafieux locaux ne s'y sont pas frottés. Il a commencé petit, en achetant deux boîtes moins animées que bien des hospices de vieillards. Il a investi dans la déco, la musique et les célébrités qu'on peut acheter avec une caisse de champagne, pour les transformer en pompes à fric. Depuis, Devlin a racheté toutes les boîtes en faillite de la ville. Aujourd'hui, il est à la tête d'une demi-douzaine de pubs, de deux restaurants plus réputés pour leur clientèle que pour leur cuisine et de quatre boîtes de

nuît en plein centre-ville.

Le *Garibaldi* était le dernier en date. Situé au bord du canal, juste en face du pont de chemin de fer qui place la gare de Deansgate bien au-dessus du niveau de la rue, le local est un ancien entrepôt. L'intérieur était plutôt vétuste lorsque Devlin en a fait l'acquisition. Il a engagé un architecte d'intérieur qui s'est inspiré de Beaubourg, mais un Beaubourg retourné comme un gant, pour farcir le bâtiment de gros tuyaux multicolores et d'escaliers métalliques genre issues de secours qui mènent à des galeries et des passerelles d'acier, suspendues au-dessus de la foule des danseurs et des consommateurs. Les joies du post-modernisme, en un mot.

Je gravis une volée de marches qui vibraient au rythme d'une musique de danse répétitive et indéterminée. Au deuxième niveau, je m'engageai dans une galerie qui semblait se balancer sous mes pieds comme un pont suspendu. Il était encore tôt, de sorte qu'il n'y avait pas trop de monde en train de siffler des bières de luxe à la bouteille et de se poser des trips sur la langue. Au bout de la galerie, une plateforme surplombait la piste de danse à une trentaine de mètres du sol. On aurait dit une cabine de téléphérique posée sur des poutrelles. Aux dires de Dennis, c'était le bureau de Denzel Williams, impresario de groupes et officiellement gérant adjoint du *Garibaldi*.

Comme je ne voyais pas trop l'utilité de frapper, je passai directement la tête par la porte, découvrant une antichambre meublée d'une paire de canapés de cuir rouge fatigué, d'une table de salle à manger en frêne à la peinture noire toute griffée poussée contre un mur et d'une paire de chaises de treillis métallique posées n'importe comment devant la table. Il y avait une porte percée dans le mur du fond et des affiches de concert punaisées partout. Je laissai la porte se refermer derrière moi et le niveau sonore baissa instantanément, de façon assez significative pour m'inciter à frapper à la deuxième porte.

— Qui c'est ? entendis-je.

Je poussai la porte. La musique baissa encore d'un cran, ainsi que la température, à cause d'un climatiseur fixé sur un mur latéral. L'homme assis à un grossier bureau de bois à bon marché me considéra d'un œil éteint.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il avec un accent gallois à couper au couteau.

Je suis peut-être raciste, mais quand il s'agit des Gallois, j'en reviens aussitôt à ma théorie de la vie expliquée par les verbes irréguliers. En l'occurrence, elle se décline comme suit : j'ai des idées toutes faites, tu as des préjugés, il ou elle est raciste à tous crins. Et mes préjugés, c'est que les Gallois n'ont aucun sens de l'humour, l'esprit de clocher et que leur contribution globale au bonheur de l'humanité affiche un solde négatif. La dernière fois que j'ai sorti ça à un Gallois, il m'a rétorqué :

« Et Max Boyce, alors ? »

C.Q.F.D.

Rien qu'à le regarder, je sentais que Denzel Williams n'allait pas redorer le blason de ses compatriotes. Il devait avoir 35 ans environ, et aucune des rides profondes qui sillonnaient son visage n'y avait été gravée par le rire. Sa chevelure brune bouclée était en train de perdre du terrain sur son front et la moustache qu'il s'était appliqué à étaler au mieux sur son visage ne parvenait pas à dissimuler les lèvres minces qui se refermaient en une moue méchante entre deux phrases.

— On se connaît ? s'enquit-il comme je m'asseyais sur une des chaises d'osier grinçantes disposées face à son bureau, sans daigner lui répondre.

— Je suis une amie de Dennis O'Brien, dis-je. Il m'a conseillé de venir vous parler.

— N'importe qui peut raconter ça, pour le moment, ricana-t-il.

— Parce qu'il est au placard et que c'est difficile à vérifier tout de suite ? C'est vrai. De deux choses l'une : soit je suis vraiment une amie de Dennis, soit je suis une pipoteuse qui en sait assez pour sortir le nom qu'il faut. À vous de voir.

Il me considéra d'un air indécis, plissant les paupières sur ses yeux gris ardoise, en pesant le pour et le contre. Si je disais la vérité et qu'il me foutait dehors, il risquait de devoir se nourrir avec une paille pendant quelques semaines à la sortie de Dennis. Faute de pouvoir se résoudre à trancher, il lâcha enfin :

— C'est pour quoi ? Autant que je te le dise tout de suite, si tu chantes dans un groupe, t'as au moins dix ans de trop.

J'avais déjà eu une semaine épouvantable, et s'il y a une chose qui me met hors de moi, ce sont les hommes mal élevés. J'embrassai le bureau minable d'un regard circulaire. Il avait sûrement claqué plus de blé dans son costard en lin à col mao que dans la totalité du mobilier. Le seul truc qui avait l'air de représenter un peu de fric, c'était le grand aquarium de poissons tropicaux en face de lui. Je me levai et fouillai dans ma poche à la recherche de mon couteau suisse. En faisant volte-face comme pour prendre la porte, j'ouvris la grande lame, fis un pas de côté et me saisis de la boucle du fil d'alimentation électrique de l'aquarium. Sans chauffage et sans oxygénation de l'eau, les poissons ne feraient pas long feu. Sur le plancher, ils auraient une espérance de vie bien plus courte encore.

Je me retournai vers lui et lui décochai mon sourire le plus crapuleux.

— Une connerie de plus et tu peux dire adieu à tes poissons, grondai-je, dégustant pleinement ce grand moment de série B.

Je vis sa main esquisser un mouvement fébrile vers le dessous du bureau et souris avec une férocité redoublée :

— Vas-y, connard, proférai-je, véritable Clint Eastwood miniature; déclenche l'alarme. J'attends que ça.

Je ne leur aurais rien fait, à ses poissons. Je le savais bien, mais Denzel Williams ne le savait pas, lui.

— Putain de merde ! brailla-t-il en faisant mine de se lever.

— Rassieds-toi et ne t'énerve pas, grondai-je. Je voulais juste te poser deux-trois questions, mais il a fallu que tu joues au con, hein ?

Il s'effondra sur son siège et me fusilla du regard :

— Qui t'es, toi, d'abord ? Qui c'est qui t'envoie ?

— Personne. Personne ne m'envoie jamais nulle part.

Je commençais à prendre goût à mon rôle de dure. Ça faisait même un certain temps que je ne m'étais pas autant amusée. En même temps, inutile de mentir. Il n'aurait aucun mal à apprendre qui j'étais s'il avait envie de chercher la merde par la suite.

— Je m'appelle Brannigan. Kate Brannigan. Je suis flic privé.

Il accusa le coup sans trop d'émoi.

— Et qu'est-ce que vous voulez flicker ici ? s'enquit-il avec un sourire goguenard.

— J'arrive pas à croire que Dennis m'ait dit que ça valait le coup de venir te causer, fis-je en secouant la tête d'un air méditatif. J'ai vu des flics qui se tenaient mieux que toi.

Le rappel de la personne qui me l'avait recommandé eut un effet magique sur Williams. Ravalant sa mauvaise humeur, il lâcha :

— Ça va, ça va, pose tes questions, mais magne-toi. J'attends du monde pour bientôt, tu piges ?

Je ne pigeais que trop bien. Le chantage aux poissons rouges pouvait tenir Williams à distance, mais ses collègues risquaient de ne pas se laisser impressionner, sans compter qu'il supporterait d'autant plus mal son humiliation devant témoins : tenu en respect par une naine armée d'un couteau suisse. J'abandonnai donc mon cinéma à regret pour en venir aux choses sérieuses.

— C'est une affaire d'affichage sauvage, fis-je. Mes clients ont eu des soucis. Évidemment, personne ne veut avouer qu'il s'est fait doubler, mais ce qui est sûr, c'est que quelqu'un a dépassé les bornes. Tout ce que j'essaie de savoir, c'est s'il s'agit d'une vengeance personnelle ou si toute la profession est logée à la même enseigne.

— Et c'est qui, tes clients ?

— Je n'ai rien à te dire, Denzel. Allez, c'est oui ou c'est non : est-ce qu'on t'a recouvert des affiches ? Est-ce qu'on t'a foutu le bordel dans tes boîtes ? Est-ce qu'on a saboté tes concerts ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— Si c'est le cas, t'es un petit verni, Denzel, parce que tu vas récolter les fruits de mon boulot sans déboursier un centime. Tout ce qui

m'intéresse, c'est de savoir qui met du sucre dans le réservoir de mes clients pour les faire capoter. Alors maintenant, dépêche-toi de causer avant que je décide de déguster un petit sushi. Est-ce que tu as eu des problèmes ?

— Il y a eu un ou deux incidents, concéda-t-il de mauvaise grâce.

— De quel genre ?

— Ouais, j'ai eu quelques affiches de recouvertes, fit-il en haussant les épaules. (Il prit une profonde inspiration. Manifestement, il se disait qu'après s'être décidé à l'ouvrir, il n'avait plus qu'à tout balancer. C'est fou comme les gros durs se déballonnent toujours les premiers.) Ce qu'on avait collé par-dessus, c'était jamais des groupes de la ville, alors je suis presque sûr que c'est un étranger qui ne sait pas comment ça marche ici. Certains services de billetterie ont reçu des coups de fil bidons pour leur dire d'arrêter de vendre des places, que tout était complet. Il y a même eu un enfoiré qui leur a raconté que c'était annulé. Il est pas d'ici, le mec, c'est forcé; les types du coin s'amuseraient pas à me chercher comme ça.

Son intonation ne laissait aucun doute sur ses intentions : quand il lui mettrait la main dessus, le petit nouveau regretterait le jour de sa naissance.

— Où est-ce que ça s'est passé exactement ?

Il me débita une liste de noms de groupes et de boîtes. J'étais réduite à compter sur ma mémoire, car je n'avais pas de main libre pour les noter.

— Et tu te doutes de qui se cache derrière tout ça ? m'enquis-je.

Il me décocha un coup d'œil, sans doute identique à celui qu'il balançait aux contractuelles, convaincues qu'un PV allait l'empêcher de se garer en zone bleue.

— Tu crois que je resterais planté là si je le savais ?

J'insistai sans relever le sarcasme :

— Tu en connais d'autres qui ont eu les mêmes soucis ?

— Là-dessus, tout le monde écrase; mais je sais que Sean Costigan a pris encore plus que moi. La maison Crumpsall y a eu droit, Parrot Finnegan aussi; et Joe Di Salvo aussi.

— L'héritier de Collar Di Salvo ? demandai-je, surprise.

J'ignorais que la famille du parrain local eût des intérêts dans l'affichage sauvage. Celui qui se frayait son chemin dans les affaires à coups de coudes avait bien l'air de mettre les pieds partout où il ne fallait pas :

— Ouais.

— C'est sérieux, observai-je.

— C'est la guerre, fit Williams.

Il n'en rajoutait pas. Les gens qui frustrent les Di Salvo de ce qu'ils considèrent comme une de leurs sources de revenus légitimes ont la

déplorable habitude de tous finir très mal.

— Alors vous êtes censés tous faire vos bagages pour lui laisser le champ libre ?

— Va savoir, fit Williams avec un haussement d'épaules. Mais certains des groupes qui nous font confiance commencent à s'énervier, tu vois ? Ils nous payent pour faire un boulot, alors ils font la gueule quand ils voient leurs jolies affiches recouvertes en une nuit. Et quelques-uns des gros agents commencent à en avoir marre aussi. T'es pas la seule à vouloir faire le ménage.

Avant d'avoir le loisir d'en demander davantage, j'entendis la porte extérieure de l'antichambre s'ouvrir et se refermer. Je lâchai le fil électrique et ouvris la porte du bureau. En passant sous le nez d'un trio de jeunes à la touche de boxeurs poids plume, j'entendis Williams beugler :

— Chopez-la, bordel !

Le temps que leur cerveau se connecte avec leurs pieds, j'avais passé la porte et je piquais un sprint sur la passerelle, tête baissée, franchissant en force l'obstacle des curieux penchés sur la salle de danse. Je sentais les pas précipités de mes poursuivants par-dessus le battement rythmique des basses lorsque je me précipitai dans l'escalier que je dévalai à fond de train.

J'étais avantagée par mon petit gabarit qui me permettait de zigzaguer entre les gens. Mes poursuivants étaient obligés d'écarter les curieux sur leur chemin. Arrivée au rez-de-chaussée, je me trouvais dissimulée à leurs regards par le tournant de l'escalier. En ôtant mes lunettes et mon blouson, je me glissai dans la foule qui se pressait sur la piste. Je parvins à m'immiscer entre les danseurs jusqu'au cœur du mouvement, imitant leur regard atone et leurs gestes saccadés. Je ne voyais plus les trois durs lâchés sur mes talons; ils devaient être logés à la même enseigne que moi, et ça m'arrangeait.

Il restait une aile de poulet sauté poivre-et-sel. Mon cœur disait oui, mais ma tête répondait non. Pas question de créer un contentieux si je voulais trouver Richard disposé à coopérer.

— Vas-y, finis, fis-je en poussant la barquette d'alu vers lui.

Richard ne fait pas de chichis; c'est pas le genre « non, non, merci, vraiment, après toi ». J'emplis mon bol de vermicelles épicés et ajoutai un beignet au crabe couvert de grains de sésame et deux crevettes géantes du Setchouan.

— Je suis passée au *Garibaldi* dans la soirée, lâchai-je, mine de rien. L'habile grignotage de Richard s'interrompt.

— Pour le plaisir ? s'enquit-il, incrédule.

— À ton avis ?

— Non, fit-il avec un sourire goguenard.

— Gagné. Tu connais Denzel Williams ?

Il reporta son attention sur son aile de poulet qu'il suçait bruyamment tout en hochant la tête :

— Je connais Planche-Pourrie, dit-il enfin. On l'appelle comme ça parce qu'il se démerde toujours pour tirer son épingle du jeu, même quand tu es sûr de l'avoir coincé, même si c'est ton avocat qui a bûché sur les contrats. Quand Planche-Pourrie veut rester en dehors d'une histoire, il n'a aucun problème.

— Mais il fait quand même son boulot, pour les groupes ?

Richard haussa les épaules sans se mouiller en remplissant son bol à nouveau.

— J'ai entendu personne s'en plaindre. Il a l'air d'avoir passé un accord avec Devlin, il fait l'affichage pour toutes ses boîtes et il a aussi monté sa propre billetterie de son côté. Comme il a racheté une petite imprimerie commerciale l'année dernière, il s'est mis à imprimer lui-même ses affiches et presque toute la camelote de ses groupes : les tee-shirts, les affiches, les programmes, les prospectus... Et puis évidemment, il fait aussi l'agent pour pas mal de groupes. C'est un des gros, dans la partie.

— Il a eu droit à un échantillon des mêmes embrouilles que Dan et les Vermine.

— Planche-Pourrie ? (Richard eut l'air surpris.) Alors ça veut dire que celui que tu cherches est une sacrée pointure. Avec les gorilles de Devlin à son service, je ne le vois vraiment pas se laisser emmerder par un petit zonard.

— C'est bien ce que je me suis dit. Il faut absolument que je découvre qui se cache là-dessous, et je n'ai pas l'impression que Denzel Williams le sache. Mais il y a forcément quelqu'un au courant. (Il y eut un moment de silence tandis que nous digérions ce qui venait d'être dit.) J'ai besoin de ton aide, Richard, annonçai-je enfin.

Il s'arrêta de manger. Il s'arrêta carrément pour me regarder en méditant ce que je venais de dire. Quand nous sommes sortis ensemble, Richard et moi, on était tous les deux un peu échaudés, comme des souris de laboratoires qui ont appris que certaines pratiques sont pénibles et dommageables. On s'est débrouillés pour construire une relation équilibrée en s'accordant un espace de liberté, pour que chacun puisse se consacrer à ce qui lui tient à cœur. On s'est toujours efforcés de ne pas faire ingérence dans la vie de l'autre, même quand on a l'impression qu'il s'y prend comme un manche. Parfois au prix de gros efforts, mais dans l'ensemble, on y arrivait; et puis un an plus tôt, j'avais dû battre le rappel de tous les renvois d'ascenseurs sur lesquels je pouvais compter pour le tirer de prison. Réduit à l'impuissance, il avait dû s'en remettre entièrement à moi, à mes contacts et à mes talents. Depuis, notre relation était comme déséquilibrée. La dernière fois qu'il avait tenté de remettre les

compteurs à zéro, il m'avait pratiquement jetée dans les bras d'un autre et ça avait failli mettre un terme à notre histoire [viii]. Pour lui, c'était peut-être l'occasion de me renvoyer l'ascenseur.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi, à ton avis ? fit-il d'un ton neutre.

— Tu connais tout le monde dans le milieu rock de cette ville. Il doit y en avoir une bonne moitié à qui tu as rendu des services. Il faudrait que tu demandes une fleur à une ou deux personnes : me dénicher une piste pour savoir qui tire les ficelles dans cette affaire.

Il haussa les épaules et se remit à manger.

— Si Planche-Pourrie n'est pas au parfum, je ne vois pas qui le sera. Il a le meilleur téléphone arabe de la ville.

— Sûrement pas meilleur que le tien, dis-je du fond du cœur; et puis il doit y avoir des gens que les emmerdes de Devlin et de Planche-Pourrie n'empêchent pas de dormir. Ils se taisent peut-être tout bonnement parce qu'ils se frottent les mains en secret.

— Ou parce qu'ils ont la trouille, rétorqua Richard.

— Oui, mais ils n'auront pas forcément la trouille de te causer à toi, en privé, tu crois pas ? S'ils te font tellement confiance, comme tu as l'air de le croire, ils t'ont sûrement déjà renseigné et ils savent que ça ne leur est pas revenu aux oreilles, alors ils peuvent se douter que tu ne vas pas les mettre dans la merde avec Planche-Pourrie ou avec Devlin lui-même.

Richard se passa la main sur le menton et j'entendis le léger crissement de la barbe d'un jour. D'ordinaire, c'est un bruit que je trouve irrésistiblement érotique, mais pour une fois, il me laissait de glace. Il y avait trop d'enjeux non dits dans cette conversation.

— Bien sûr que je les ai déjà couverts; mais je n'ai encore jamais posé de questions de ce genre. C'est un peu plus chaud que le dernier potin sur qui a été signé par qui. C'est ton boulot de fourrer le nez dans ce genre d'embrouilles, pas le mien. Si je me mets à raconter que je cherche des tuyaux sur les cow-boys de l'affichage sauvage, c'est moi qui serai dans leur collimateur quand tu voudras leur tomber dessus. J'ai besoin de garder la confiance des gens, sinon, plus de scoops, et sans scoops, moi, je ne bouffe plus.

— Tu crois que j'ignore comment entretenir de bonnes relations avec ses contacts ? Écoute, avec les tuyaux que j'ai déjà glanés à droite à gauche, j'ai dressé une liste de gens et de boîtes qui ont été touchés. Dans le lot, il doit bien y en avoir qui te font assez confiance pour te dire ce qu'ils savent sur cette affaire.

Je tirai la liste de ma poche et la dépliai sur la table. La tension était telle entre nous que nous aurions sûrement sauté au plafond si une voiture avait eu des ratés dans la rue.

Richard la lut sans la prendre; il tapota un nom du bout de sa

baguette :

— *Manassas*. Le patron, ça fait un bail que je le connais. On sortait pas mal ensemble à Londres avant de venir ici. Ouais, je pourrais lui en causer. Il sait que j'irais jamais le balancer. (Il prit une profonde inspiration et souffla lentement avec un gros soupir.) OK, Brannigan, je lui parlerai dès demain.

— Je viendrai avec toi.

— Tu ne me fais pas confiance ? (Il fit la gueule.) Il ne risque pas de dire quoi que ce soit si je suis accompagné, tu sais.

— Bien sûr que je te fais confiance, mais j'ai besoin d'entendre moi-même ce qu'il a à dire. Comme tu disais, c'est mon genre de questions, pas le tien. Tu n'auras qu'à me traiter comme une andouille, mais il faut que tu m'emmènes avec toi.

Richard me considéra une bonne minute avant de hocher gravement la tête :

— C'est bon. Je serai heureux de t'aider.

Il sourit largement et la tension s'évanouit si brusquement que j'eus peine à concevoir combien nous étions à cran un instant plus tôt.

— Merci.

Je posai mon bol et mes baguettes et me penchai en avant pour un baiser profond tout en glissant les mains entre ses cuisses. Fait inouï dans les annales de la gastronomie chinoise, Richard se désintéressa de la nourriture pour la seconde fois au cours du même repas, de façon durable cette fois-ci.

Après, nous restâmes allongés sur place, trop bien pour décoller du canapé. Tendant la main, je tirai la couverture sur nos corps en sueur pour retarder le moment où on allait se geler. La tête logée au creux de l'épaule carrée de Richard, je lui fis part de mon intention d'engager Don et de remettre la main sur assez de boulots d'huissier pour le faire bosser. Je gardai pour moi les moyens que je comptais mettre en œuvre pour y parvenir; l'instant était trop délicieux, et puis je me contente largement d'une prise de tête par jour.

— Et ça va suffire ? s'enquit Richard, l'air pas convaincu.

— Non, convins-je.

Il y a des jours où j'aimerais avoir un sens moins aigu des réalités. Des fois, un peu d'optimisme aveugle, ce serait une vraie bénédiction.

— Qu'est-ce que tu vas faire, alors ? demanda-t-il en me caressant doucement le dos, pour bien signifier qu'il n'y avait aucune agressivité dans sa question.

— Je ne suis pas encore fixée, admis-je. Engager Don, c'est un début, rien de plus. Ce qui me tracasse le plus, c'est que si Bill se barre, on va perdre une bonne partie de nos contrats de sécurité informatique. Il a dépensé beaucoup de temps et d'énergie à jouer au

plus malin avec les as de la partie pour gagner le droit de jouer dans la cour des grands. Maintenant, quand il s'agit de sécuriser un système dès son installation ou d'attraper les petits malins qui essaient de te piquer tes secrets ou ton argent en passant par ton ordinateur, Mortensen & Brannigan se posent un peu là. Au tout premier rang, déclarai-je fièrement.

— Et tout ça, c'est lié au nom de Bill, si j'ai bien pigé ? intervint Richard pour couper court à mon envolée lyrique.

— Exact, convins-je. La plupart des gens avec qui il traite ne savent même pas qui est Brannigan. Ce sont pour la plupart de gros machos, le genre à croire dur comme fer qu'une nana ne peut pas se servir de son Mac mieux que son mec.

— Surtout une rouquine mignonne avec les plus belles jambes de Manchester, dit Richard en tendant sa main libre pour s'assurer de la pertinence de son commentaire.

— En fait, le problème est double, poursuivis-je en m'efforçant d'ignorer les sensations déclenchées par ses caresses. Premièrement, je n'ai pas la réputation nécessaire; deuxièmement, au risque de paraître brutale, je dirais...

— Vas-y, fais-moi mal, persifla Richard avec un grondement bestial.

— ... que je n'ai pas non plus les compétences requises, achevai-je, inflexible, en me démenant pour échapper à sa main baladeuse.

— Tu apprendras, souffla-t-il, refusant la rebuffade. Tu sais bien que tu apprends vite.

— Seulement quand je suis motivée, répliquai-je d'un ton sec en frétilant de plus belle pour me mettre hors d'atteinte, et ça ne m'excite pas assez pour que j'y consacre les heures nécessaires à ma mise à niveau. Je n'ai pas la patience de passer des jours et des jours à chercher une fuite pour la colmater.

— Eh ben, ne le fais pas; fais comme avec Don : FEQ !

— Hein ?

— Fais Entrer Quelqu'un !

— Ah ouais, qui ça par exemple ? rétorquai-je, goguenarde; les gens pointus dans ce secteur-là, ça pousse pas sur les arbres. S'ils sont réglos, ils gagnent déjà plus que ce que je pourrais leur offrir, et quant à ceux de la face cachée de la lune, les *hackers*, ils ne voudront jamais passer de l'autre côté de la barricade en venant bosser pour moi.

— On dit toujours que personne ne ressemble plus à un flic qu'un voyou; tu ne m'as pas dit que Gizmo venait de se faire éjecter des Télécom ?

Je l'aurais embrassé; mais franchement, il n'avait pas besoin de cet encouragement.

Les privés devraient reprendre à leur compte la devise des scouts : « Toujours prêts. » Si j'avais un tuyau à filer à un aspirant détective, ce serait celui-là. C'est dans cette disposition d'esprit que je m'installai dans ma moitié de véranda avec mon petit déjeuner et la copie papier des dossiers médicaux de Sarah Blackstone. Il fallait que je me penche un peu plus sur les mobiles qui auraient pu inciter ses collègues à liquider la gynéco. Avant de les attraper par le revers de leur blouse blanche et de les coller au mur pour leur asticoter les parties intimes avec des pinces chauffées à blanc, il fallait au moins que je sois sûre de leur poser les bonnes questions.

Forte des tuyaux du petit prodige de St Mary, j'allais être à même de mieux saisir ce que je lirais; et ce que je compris me fit dresser les cheveux sur la tête. Je revins quelques pages en arrière pour m'assurer que c'était bien ça, mais je ne me trompais pas. Moi qui m'étais creusée la tête pour imaginer des mobiles au crime, voilà que j'en avais à revendre.

Les femmes ont tendance à se figurer que seuls les médecins de sexe masculin sont assez arrogants, autoritaires et inhumains pour faire bon marché de la vie de leurs patients. Erreur. L'exposition intensive à ces charmants traits de caractère durant les années de fac et d'internat les fait manifestement déteindre sur les femmes qui s'accrochent jusqu'au bout. Si douce, attentive et discrète que Sarah Blackstone ait pu paraître aux femmes venues la consulter, il apparaissait qu'elle les avait moins considérées comme des patientes que comme des cobayes; c'est ce qui ressortait de manière indiscutable de ses notes.

Non contente d'avoir ouvert une voie nouvelle en accomplissant des miracles interdits aux femmes depuis toujours, elle avait aspiré à une immortalité d'un autre ordre. Ses notes m'apprirent qu'elle avait joué à une sorte de roulette russe pour y parvenir. Elle avait prélevé ses propres ovules pendant toute la durée des traitements de ses patientes. Tout était là, noir sur blanc. Elle avait persuadé une collègue de procéder aux prélèvements, soi-disant pour faire don des ovules à des patientes infertiles. Je savais qu'elle n'avait pu prélever ses ovules que deux ou trois fois par an en raison de la durée du traitement provoquant l'émission d'une demi-douzaine d'ovules à la fois. Il n'en fallait pas davantage. Elle n'aurait pas pu utiliser exclusivement ses propres ovules, mais elle en avait glissé un dans chaque fournée. Elle avait cultivé quatre ou cinq embryons par couple pour en implanter trois dans la matrice. Chaque femme ainsi fécondée avait donc une chance sur quatre ou cinq d'être porteuse, non pas du fruit de son union avec sa partenaire, mais d'un cocktail génétique de ses

chromosomes et de ceux de Sarah Blackstone.

Et Chris était enceinte.

C'était un véritable cauchemar; je ne pouvais même pas envisager de m'en ouvrir à ma cliente, et s'il m'était impossible d'en parler à ma meilleure amie, il ne fallait pas songer à m'épancher auprès de quelqu'un d'autre. Surtout pas Richard, en tout cas. Après nos dernières dissensions, un avenir sans testostérone était bien le dernier tableau qu'il convenait de lui dresser. Mais il n'y avait pas que les conséquences sur la grossesse de Chris de nature à m'inquiéter; il y avait surtout la menace à long terme sur le patrimoine génétique. À en croire Alexis, le milieu des mères lesbiennes de Manchester constituait un groupe social très uni pour des raisons évidentes. Leurs enfants jouaient ensemble, allaient dormir les unes chez les autres, grandissaient côte à côte. Il se pouvait fort bien que la procréation médicalement assistée soit devenue une pratique légale lorsqu'elles atteindraient l'âge adulte, et non plus une délinquance marginale.

Que se passerait-il si deux de ces filles tombaient amoureuses l'une de l'autre et décidaient de faire des enfants sans savoir qu'elles étaient des demi-sœurs issues des ovules de Sarah Blackstone ? Peut-être l'apprendraient-elles à l'occasion des tests génétiques préliminaires; ou pire encore, elles se lanceraient dans un cycle infernal de consanguinité dont les conséquences gâcheraient l'avenir d'enfants impossibles à imaginer, sinon à concevoir. C'était une perspective terrifiante, mais dont l'apparition dans le champ du possible n'était pas faite pour me surprendre. Lorsque la société agence les choses de telle manière que les gens doivent enfreindre la loi pour réaliser leurs rêves, elle perd du même coup tout contrôle sur la réaction en chaîne qui peut en découler.

De plus, cette manipulation ne manquerait pas d'être découverte : ces couples confrontés à une enfant qui ne leur ressemblerait pas mais afficherait un air de famille saisissant avec leur gynéco auraient sûrement envie d'en avoir le cœur net. De nos jours, on peut faire procéder au séquençage de l'ADN à titre privé, pour 500 livres environ, ce qui n'est pas exorbitant en regard du prix de la fécondation *in vitro* et des dépenses relatives à la présence d'un enfant dans un foyer. Le couple obtiendrait une réponse en quelques semaines. Et si la compagne de la mère n'était pas le parent biologique, pas besoin d'être un as du Mastermind pour se dire que l'autre ovule avait dû provenir de la personne la plus impliquée dans la manœuvre.

Plus j'en apprenais, plus l'idée du cambrioleur malencontreusement surpris me paraissait aussi vraisemblable que celle d'un duo Barry Manilow/Snoop Doggy Dog. Les collègues de Leeds pouvaient attendre; ils n'allaient pas s'envoler du jour au lendemain. Pour l'instant, il s'agissait de m'assurer que je n'avais pas un meurtrier à

deux pas de chez moi.

Lesley Hilton était la première mère cobaye à être passée entre les mains de Sarah Blackstone. D'après ses dossiers, elle vivait avec sa compagne en bordure des landes de Saddleworth. Un coin où les maisons de brique rouge toutes identiques d'Oldham laissent place aux villas de pierre du Yorkshire édifiées pour les Victoriens, enrichis sur le dos de ceux qui trimaient dans l'humidité des filatures. Ce n'était pas la porte à côté, mais Coriandre, la fille de Lesley, devait déjà avoir dix-huit mois. Si elle était de Sarah Blackstone, il se pouvait que la chose soit déjà évidente. C'était un point de départ comme un autre; il était même meilleur que bien d'autres.

La maison faisait partie d'un hameau de trois villas blotties au creux d'un pré en pente où des moutons faisaient le boulot que j'aurais bien plus volontiers confié à un jardinier. Tout plutôt qu'un troupeau de bêtes sauvages à ma porte. Le chaud coloris original de la pierre était souillé d'une couche de crasse plus que centenaire. Qu'on ne vienne plus me parler de l'air pur de la campagne. Je tirai un bon coup sur l'antique sonnette et entendis un tintement ridiculement ténu.

La femme qui ouvrit la porte avait la touche d'une assistante sociale. Une vareuse de pêcheur, un pantalon de coton flottant et des sandales de cuir spartiates, du genre de celles qui renvoient mère Theresa dans le peloton des allumeuses. Elle était petite, trapue, avec des cheveux châtain clair hérissés sur le dessus. Elle me scruta derrière ses lunettes rondes de grand-mère, un sourire hésitant peint sur son visage poupin.

— Oui ? fit-elle.

J'avais eu tout le trajet jusqu'à Oldham Road pour fignoler une salade acceptable. Le résultat était assez lamentable, mais je devrais m'en contenter.

— Pourriez-vous m'accorder quelques minutes, s'il vous plaît ? attaquaï-je. Ce n'est pas très facile à vous expliquer comme ça, sur le pas de la porte, mais c'est au sujet d'un certain Dr Sarah Blackstone.

De deux choses l'une. Soit Lesley Hilton n'avait jamais entendu ce nom-là, soit elle avait plus de talents de comédienne que la famille Redgrave au grand complet.

Elle me considéra d'un œil atone en haussant les épaules :

— Vous êtes sûre d'être à la bonne adresse ?

— Vous êtes bien Lesley Hilton ?

Elle acquiesça, la tête un peu penchée de côté, dans une attitude comparable à celle de la mère qui tend l'oreille vers son moutard, sans doute en train de mettre la télé en pièces.

— Je pense que vous avez sans doute connu le Dr Blackstone sous le nom d'Helen Maitland, lâchai-je.

Cette fois-ci, le nom suscita quelque émotion : elle piqua un fard et

fit mine de refermer la porte dans un réflexe de recul.

— Vous devriez vous en aller, dit-elle.

— Je ne suis une menace ni pour vous ni pour Coriandre. Je n'appartiens pas à l'administration, je vous le jure, plaidai-je en sortant une carte qui portait seulement la mention « Kate Brannigan, conseiller confidentiel », avec la boîte postale et le numéro de téléphone. (Je la lui tendis.) Écoutez, c'est important qu'on en parle. Le Dr Blackstone, ou Maitland, comme vous voudrez, est morte, et j'essaie de...

La porte se referma sur l'expression de détresse qui s'était peinte sur les traits de Lesley Hilton. Je retournai à la voiture en maudissant ma maladresse. Au moins, je n'avais pas raté mon coup avec quelqu'un qui avait connaissance de la double identité de la gynécologue, j'en aurais mis ma main au feu; et si elle l'ignorait, il y avait peu de chances qu'elle l'ait tuée.

Je m'en tirai mieux avec Jude Webster, une autre des premières mères passées entre les mains de Sarah Blackstone. D'après les dossiers, elle était rédactrice free-lance en relations publiques au moment de sa grossesse. Le traitement de texte, dont l'écran lumineux trônait sur la table à côté d'une boîte de couches-culottes, donnait à penser qu'elle essayait toujours de gagner sa vie là-dedans. Sa chevelure châtain brillant devait plus à la teinture qu'à la nature, à en juger par ses pattes d'oie. Bien que la petite Léonie fût à la crèche, le cardigan de Jude était mal boutonné, mais il me sembla qu'attirer son attention sur ce point ne serait pas de nature à améliorer nos rapports.

La révélation de la véritable identité de Sarah Blackstone et de sa mort m'avait ouvert la porte. Je n'avais même pas eu à sortir ma carte professionnelle. Peut-être avait-elle cru que j'étais une autre mère lesbienne venue apporter la mauvaise nouvelle.

— Excusez-moi, disait-elle à présent en m'installant devant la meilleure tasse de thé qu'il m'ait été donné de boire depuis un bon bout de temps, mais je n'ai pas bien saisi ce qui vous liait au Dr Maitland, enfin au Dr Blackstone, je veux dire.

C'était le moment de sortir le plus gros mensonge depuis que Marie a fait gober à Joseph que le petit était de Dieu :

— Comme vous le savez, commençai-je, Sarah était vraiment une pionnière dans son domaine. Je suis envoyée par des femmes qui refusent que sa mort puisse mettre un terme à son œuvre. Ce que nous essayons de mettre sur pied, c'est une sorte de corpus médical de nature à servir de référence à celles qui reprendront le flambeau; mais nous ne voulons pas limiter l'ouvrage à une suite de dossiers médicaux : c'est une page décisive de l'histoire des lesbiennes. Le témoignage des femmes qui ont ouvert cette voie nouvelle ne doit pas

être perdu.

Jude acquiesçait avec une émotion bienveillante; elle ne marchait pas, elle courait. Dommage qu'elle n'ait pas eu la moindre réaction à la mention du nom de Sarah Blackstone.

— Comme vous avez raison, approuva-t-elle avec emphase, il y a tant de réalisations et d'apports des femmes qui basculent dans l'oubli pour la simple et bonne raison que l'histoire est écrite par les hommes ! Mais...

— Je sais, coupai-je, vous tenez à ce que ces faits restent confidentiels; et je dois vous dire que je comprends parfaitement vos raisons. De toute évidence, la dernière chose que souhaitent mes clientes, c'est bien de violer l'intimité des gens, surtout dans un contexte comme celui-ci. Ce n'est l'intérêt de personne; mais je peux vous garantir que rien dans la rédaction définitive ne permettra d'identifier les mères des enfants.

Après avoir encore un peu glosé sur la confidentialité, elle finit par capituler. Mémé Brannigan a toujours souligné que j'avais l'air honnête. Elle avait coutume d'ajouter que ça compensait mon âme retorse. En moins d'une heure, Jude m'avait tout débarrassé au sujet des consultations chez le Dr Blackstone avec sa compagne Sue; une heure de perdue. Les deux premières minutes passées sur l'album de famille me révélèrent une enfant qui était tout le portrait de Sue, jusqu'à un épi rebelle au-dessus de l'œil droit qui n'entendait pas se laisser aplatis. Cette fois-là, Sarah Blackstone avait loupé son coup.

En fin d'après-midi, je sus que le calcul des probabilités était favorable au médecin; du reste, n'est-ce pas toujours le cas ? Essayez donc de faire un procès à un chirurgien, pour voir ! Au moins deux des mêmes que j'avais vues affichaient une ressemblance saisissante avec la défunte gynéco. J'étais stupéfaite de constater que les parents semblaient ne rien remarquer. Il faut croire que les gens voient ce qu'ils veulent bien quand ils regardent leurs mômes, sinon il y aurait bien plus de divorces.

À 5 heures moins 10, je décidai d'en voir encore une et après ça, j'aurais fini ma journée. Jan Parish et Mary Delaney habitaient à moins de 2 kilomètres de chez moi dans un pavillon jumelé en brique rouge, appartenant à ce qui fut autrefois le groupe de HLM le plus chics de la commune. Quand les Conservateurs ont lancé une politique d'accession à la propriété, tellement truffée d'avantages et d'abattements qu'il fallait être cinglé pour ne pas en profiter quand on était salarié, cette cité a dégringolé comme un château de cartes. Il est à présent plus difficile de dénicher un résident s'acquittant encore d'un loyer à l'administration des HLM que de trouver de la bouffe dans le frigo de Richard.

Les vérandas, les portes de garage et d'entrée flambant neuves

avaient poussé comme des champignons, sans égard pour les voisins, chaque excroissance nouvelle indiquant un nouvel accédant à la propriété comme la traînée d'urine sur un portail marque le territoire d'un chien. Jan et Mary étaient parmi les plus modestes; leur véranda était une petite chose toute simple en verre et en brique qui semblait un prolongement de la maison plutôt qu'une pièce rapportée sous le coup d'un repentir morose. Je sonnai et attendis.

La femme qui vint ouvrir avait une houppe rebelle de cheveux d'un roux éclatant parfaitement assortis à ceux de la petite fille qui gigotait pour se dégager, à cheval sur sa hanche. Je débitai mon petit numéro. Arrivée au moment où je révélais la véritable identité du docteur, Jan Parrish parut atterrée :

— Oh mon Dieu, souffla-t-elle; oh mon Dieu !

C'était la première fois que je me taillais un tel succès avec cette réplique; et je ne lui avais même pas encore balancé que Sarah Blackstone était morte !

— Et ce n'est pas encore le pire, repris-je sans trop savoir comment tirer parti de son émotion : elle est morte. Assassinée, je le crains.

Je crus qu'elle allait lâcher la môme. L'enfant en profita pour se laisser glisser le long de la jambe de sa mère et faire quelques pas maladroits dans ma direction. Je me postai devant elle, pieds joints et genoux fléchis comme un gardien de but de hockey et je lui barrai le chemin de la fugue. Jan la ramassa sans y prêter la moindre attention et fit un pas de côté :

— Entrez, dit-elle.

Le salon était un véritable capharnaüm. Si j'avais jamais envisagé la maternité plus longtemps que l'espace d'une séance de cinéma, ce salon aurait eu de quoi m'en dégoûter à vie. Le bordel de Richard avait l'air ordonné à côté. Dire que cette femme était une bibliothécaire diplômée, d'après son dossier médical ! Alarmant. Je poussai une pile de linge pas repassé au bout d'un canapé et m'assis avec précaution en ayant soin d'éviter une tache humide sur laquelle je me refusai à toute conjecture. Jan déposa l'enfant sur la moquette et se laissa tomber lourdement sur une chaise au dossier agrémenté d'une serviette sale. J'étais un peu paumée; je ne comprenais pas le sens de la réaction excessive de Jan Parrish à la révélation de la véritable identité de sa gynéco. Elle ne cadrait pas avec l'idée que je m'étais faite de l'attitude éventuelle d'une tueuse. Du reste, Jan Parrish ne me faisait pas du tout l'effet d'une tueuse. Pas assez méthodique. N'empêche qu'elle avait été épouvantée et paniquée par ce que j'avais dit, et j'avais besoin de savoir pourquoi. Pour gagner du temps, j'y allai de mon couplet sur l'histoire lesbienne. Elle était trop perturbée pour y prêter grande attention.

— Je suis désolée, ça a vraiment l'air de vous avoir secouée,

conclus-je pour ramener la conversation sur le terrain qui m'intéressait.

— Quoi ? Ah, oui, qu'elle ait été assassinée. Oui, c'est vrai, ça m'a secouée, mais c'est l'autre histoire qui m'a vraiment chamboulée. Qu'elle se soit fait passer pour quelqu'un d'autre. Oh mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ?

Je me posais exactement la même question, mais la prudence, sinon la politesse, m'empêchait de lui en faire part.

— Je l'ignore, mais en revanche, je suis sûre que ça n'a aucun rapport avec sa mort, fis-je donc d'une voix apaisante.

Jan me regarda comme une martienne :

— Ben, évidemment, rétorqua-t-elle avec un froncement de sourcils perplexe. Ce que je veux dire, c'est que je lui ai grillé sa couverture avec ma lettre.

J'avais bien saisi le sens de tous les mots, mais la phrase ne déclenchait aucune réaction chimique dans mon cortex.

— Excusez-moi, mais je ne...

Jan Parrish secoua la tête comme si elle venait à peine de se rendre compte qu'elle avait fait un truc tellement débile que même un enfant de 2 ans et demi ivre-mort se serait abstenu.

— Pour des raisons évidentes, on était toutes super parano. Le Dr Maitland insistait à chaque fois sur la sécurité. Elle nous disait toujours de ne pas lui écrire à la clinique parce qu'elle avait peur qu'on lui ouvre son courrier par erreur. Elle disait que si jamais on voulait reprendre contact avec elle, il faudrait prendre rendez-vous par la clinique; mais on a été tellement émuës par l'arrivée de Siobhan ! À son premier anniversaire, on a toutes les deux décidé de montrer au Dr Maitland combien elle avait réussi. Je suis bibliothécaire, j'ai repris le travail à temps partiel, alors j'ai regardé dans le Black; l'annuaire médical, vous savez ? Et là-dedans, ils disaient qu'elle était médecin consultant à St Hilda, à Leeds, alors on lui a envoyé une lettre avec une photo de Siobhan entre nous deux et une boucle de ses cheveux, un genre de souvenir. Et maintenant, vous me dites que ce n'était pas du tout Helen Maitland ? Alors, je nous ai fait courir un risque terrible à toutes ! conclut-elle d'une voix qui s'enfla en gémissement comme si elle était sur le point d'éclater en sanglots.

— C'était quand ? demandai-je.

— Il y a trois mois environ, dit-elle, momentanément distraite par le désir subit de Siobhan de se brancher sur le 220 par le biais d'une prise de courant.

Elle bondit sur ses pieds et ramassa sa fille pour la reposer sur le tapis, mais dans l'autre sens. Avec l'entêtement aveugle de tous les gamins du monde, la petite fit aussitôt demi-tour et se mit à se traîner

vers la table à langer. Cette fois, je la considérai à loisir : elle avait beau avoir les cheveux de Jan Parrish, la forme de son visage ne trompait pas. Je me demandai si Helen Maitland l'avait aussi remarqué.

— Ma foi, si vous n'avez rien vu venir depuis, je crois que vous n'avez rien à craindre, la rassurai-je. Que disiez-vous au juste dans la lettre ?

— Je ne me rappelle plus la formulation exacte, fit-elle en fronçant les sourcils, mais c'était du genre « nous ne vous remercierons jamais assez pour Siobhan. Vous avez changé le rêve en réalité en nous permettant de partager un enfant vraiment à nous ». Quelque chose dans ce goût-là.

— À votre place, je ne m'en ferais pas pour ça, dis-je. Ça dit tout et rien à la fois. En tout cas, là-dessus, personne ne va brûler les étapes au point d'imaginer que quelque chose de révolutionnaire est en train de se passer. Et puis ça ne donne aucune indication sur la véritable identité de la spécialiste qui suivait votre cas, il me semble ? À moins que la vraie Helen Maitland ait su que Sarah Blackstone se servait de son nom, elle n'avait aucun moyen de la démasquer; et si elle était au courant, on peut imaginer qu'elle était aussi dans la confidence. Franchement, je crois qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter, mentis-je.

J'aurais voulu l'attraper aux épaules et la secouer pour sa stupidité. Porteuse d'un secret lourd de tant de menaces pour elle et pour sa fille, elle n'aurait jamais dû courir un risque aussi délirant. Sachant que sa mère était condamnée au secret à vie, je me refusai à évaluer les chances de la petite Siobhan d'atteindre l'âge adulte sans être prise en charge par les autorités compétentes et traitée comme un cobaye. Je préfèrai présenter mes excuses et m'esquiver.

Je n'avais pas encore déniché de suspect sérieux parmi les anciennes patientes de Sarah Blackstone. J'espérais qu'il en serait toujours de même lorsque je les aurais toutes vues. Je tenais beaucoup trop à Alexis et à Chris pour risquer de déclencher la tornade d'intérêts officiels et médiatiques qui ne manquerait pas de s'abattre sur leurs existences si je livrais à mes contemporains cet aspect-là de la vie de Sarah Blackstone.

Il y a des fois où je me dis qu'Alexis est médium. J'avais pensé à elle dans la voiture, et voilà qu'elle m'attendait sur le perron; mais il me suffit d'un coup d'œil pour me rendre compte que sa visite n'était pas motivée par le seul désir de me remercier pour le mal que je me donnais. Si les œillades assassines étaient autre chose qu'une image, je me serais retrouvée suspendue dans le donjon de je ne sais quel détraqué, à appeler la mort de mes vœux pour mettre un terme à mon calvaire.

Demandez aux gens ce que leur évoque le nom de Liverpool : ils vous parleront d'abord de l'humour légendaire de ses habitants, ensuite de l'image de violence qui est attachée à la ville. Ce soir-là, ce n'était décidément pas le côté marrant qui avait le dessus chez Alexis. J'étais à peine descendue de voiture qu'elle était déjà sur moi; d'habitude, elle fait 10 centimètres de plus que moi, mais là, j'avais l'impression qu'elle était gigantesque. Son épaisse chevelure noire hérissée autour de sa figure transformait celle-ci en masque de gorgone moderne, et ses yeux noirs me fixaient d'un air furibard sous l'arcade de ses sourcils froncés.

— À quoi tu joues, bordel ? demanda-t-elle d'une voix impérieuse.

— Arrête de me gueuler dessus, Alexis, fis-je d'un ton placide mais ferme. Tu sais bien que ça me met les nerfs.

— Ça te met les nerfs ? Ça te met les nerfs ? Tu nous mets en danger, Chris et moi, et tu crois que je vais m'en faire pour tes petits nerfs ?

Elle avait collé sa figure si près de la mienne que je sentais la tiédeur de son haleine sur ma bouche.

— On va causer de ça à l'intérieur, fis-je; et je dis bien causer, pas gueuler.

J'esquivai la main qu'elle était sur le point de poser sur mon épaule, tournai les talons et remontai l'allée d'un pas vif. Qui m'aime me suive.

Alexis était sur mes talons lorsque j'ouvris la porte intérieure et pris le cap de la cuisine. Dieu merci, elle la bouclait. Sans la consulter, je gagnai le freezer et je nous versai deux verres bien tassés. Je poussai le sien vers elle sur le plan de travail et au bout d'un long moment, elle le prit et s'envoya une bonne rasade.

— On efface tout et on recommence, OK ? demandai-je.

— Je t'ai engagée pour faire une enquête discrète et pour couvrir nos arrières, pas pour mettre un coup de pied dans la fourmilière, dit Alexis en reprenant son niveau d'émission vocale habituel.

— Mon avis de professionnelle, c'est que ça ne craint pas de parler à des femmes dans le même cas que vous, d'autant plus que je ne t'ai pas désignée une seule fois comme ma cliente, déclarai-je d'un ton compétent, histoire de calmer le jeu. (Je savais bien qu'il y avait plus de panique que de colère véritable dans son numéro. A sa place, plongée dans le même cauchemar, j'aurais sûrement réagi pareil, meilleure amie ou pas.) En plus, j'avais un baratin en béton.

— Ouais, j'ai entendu cette guimauve sur l'histoire lesbienne, rétorqua Alexis d'un ton goguenard en allumant une cigarette. (Elle sait très bien que j'ai horreur qu'on fume dans ma cuisine, mais elle se

rendait parfaitement compte que ce coup-ci, ça passerait.) Pas étonnant que tu aies déclenché plus de sirènes d'alarme que tous les cambrioleurs de l'agglomération de Manchester à la fois avec des conneries pareilles ! Il y a méprise, ma poule. Je t'ai demandé de t'assurer que le meurtre de Sarah Blackstone n'ait pas de conséquences fâcheuses pour nous. Je ne me doutais pas que tu allais terroriser la moitié des mères lesbiennes de la ville ! Mais bon sang, à quoi tu joues, là ?

C'était une bonne question, et je n'avais pas encore la réponse. En tout cas, ce n'était sûrement pas le moment de dire à Alexis que Sarah Blackstone avait ajouté un ingrédient surprise à la soupe de base, moment qui pourrait d'ailleurs fort bien ne jamais venir; en tout cas, ce n'était pas pour tout de suite.

— Qui t'en a parlé, d'abord ? lançai-je, histoire de détourner la conversation.

— Jude Webster m'a passé un coup de fil. Du moment que tu avais les coordonnées de toutes les femmes concernées, elle se disait que tu devais être réglo, mais elle a préféré me prévenir au cas où j'aurais voulu épargner ça à Chris à cause de son état. Alors, tu joues à quoi ?

Mon génie créateur m'avait soufflé un semblant de réponse entre-temps :

— Je voulais être sûre qu'aucune d'elles ne connaissait la véritable identité de Blackstone, exposai-je. Si ç'avait été le cas, elles auraient pu prendre contact avec elle à sa véritable adresse sous son vrai nom, et ça aurait laissé une trace : une lettre, une ligne dans un carnet d'adresses. Je suis forcée de m'assurer que la cuirasse n'a pas un seul défaut qui permette aux flics de remonter jusqu'à ces femmes, si jamais ils commencent à se poser des questions sur la thèse du cambrioleur pris sur le fait et qu'ils se remettent à fouiner.

Ouvrant les mains, paumes en l'air, je m'efforçai de rouler de grands yeux innocents.

Alexis n'avait pas l'air convaincue :

— Mais ils n'ont pas l'air partis pour, on dirait, objecta-t-elle. Je continue à jeter un coup d'œil dans les feuilles locales, et apparemment, la police n'a pas l'air d'envisager un seul instant qu'il puisse s'agir d'autre chose que d'un cambriolage qui a mal tourné. Et d'ailleurs, qu'est-ce qui te fait croire qu'il y a eu autre chose ?

Je haussai les épaules :

— Si quelqu'un s'était rendu compte de ce qu'elle trafiquait au boulot, il aurait eu d'excellentes raisons de l'éliminer; si le service de fécondation in vitro de St Hilda était mêlé à un scandale de ce genre, ils n'auraient plus qu'à mettre la clé sous la porte.

C'était un peu mince, mais je ne pouvais pas faire mieux sans tout révéler à Alexis.

— Je sais que c'est dur de trouver du boulot de nos jours, mais je n'arrive tout de même pas à imaginer quelqu'un prêt à tuer un médecin pour ne pas aller pointer au chômage, objecta-t-elle.

A présent que j'avais apaisé ses craintes, la colère s'était envolée pour passer le relais à son humour indéfectible.

— Dans le feu de l'action ? Pendant une altercation ? Avec un couteau qui traîne par là ?

— Ouais, évidemment, convint Alexis. Bon, écoute, je veux bien croire que tu as fait au mieux, mais maintenant, tu arrêtes les frais, d'accord ? Tu lâches la grappe aux pauvres innocentes, OK ?

C'est ça qui est terrible quand on prend les amis pour clients : on ne peut plus les ignorer.

Minuit. Installés autour du bureau de la réception de Mortensen & Brannigan, nous formions un tableau des plus choisis. Dès que Richard eut touché un mot de l'affaire à Tony Tambo, le gérant du *Manassas* avait été catégorique : la rencontre devrait avoir lieu là où personne du milieu rock ne pourrait le voir causer à la femme qui avait abordé un sujet aussi explosif en public. Autrement, il se refusait à dire un mot sur l'affichage sauvage. Il avait successivement opposé son veto au resto chinois, au casino, à un café de nuit de la zone industrielle de Trafford Park et aux toilettes d'une aire de repos d'autoroute. Chez Richard, pas question, trop près de chez moi ! Par contre, au bureau, pas de problème. Il avait fallu que Richard m'explique pour que je comprenne la logique de ce choix.

— L'immeuble d'à côté a été transformé en cité-u. Si jamais on voit Tony sortir, on croira qu'il revient d'une partie de jambes en l'air avec une minette habituée des rave, avait-il exposé.

— Ça, évidemment, ça le gêne pas, avais-je commenté avec quelque aigreur.

— Trouve-moi un mec qui crache sur l'hypothèse après la trentaine et je te montrerai un hypocrite, avait-il spirituellement rétorqué.

Nous étions donc installés derrière les rideaux tirés, seulement éclairés par la lampe du standard qui occupait un angle de la pièce et par celle du bureau de Shelley. Recroquevillé à un bout du canapé, Tony Tambo parvenait à faire oublier son mètre quatre-vingts de muscles. Bien qu'il fit trop froid pour que je tombe la veste, la lumière rasante de la lampe faisait luire la sueur sur la peau noisette grillée du crâne rasé de Tony. Il était vêtu d'un ample pantalon marron glacé immaculé, d'une paire de Wannabe noires, d'un tee-shirt en soie noire et d'une veste beige dont les molles ondulations signalaient un mélange de fibres naturelles comme de la soie et du cachemire.

Il y a vraiment un mystère, avec la soie. Pendant des siècles, c'est resté un tissu rare et exotique que seuls les puissants pouvaient porter;

et puis, presque du jour au lendemain, vers 1992, il y en a eu partout. De Marks & Spencer jusque sur les marchés, il n'y a plus eu moyen d'y échapper. Les mômes des cités nourris par les allocations se sont mis d'un seul coup à porter des chemises en soie. Je veux savoir ce qui s'est passé. Est-ce que les Chinois ont donné de l'hormone de croissance aux vers à soie ? Est-ce qu'ils faisaient des stocks depuis la guerre des Boxers ? Ou bien y a-t-il un secret plus ténébreux et mieux enfoui derrière ce boom de la soie ? Et pourquoi personne ne sait-il le fin mot de l'histoire ? Un de ces jours, je vais prendre la voiture, foncer à Macclesfield, attraper par le col le conservateur du musée de la soie et exiger une réponse.

J'étais assise sur une chaise à l'angle du canapé dont l'autre bout était occupé par Tony. Richard était installé sur la chaise de Shelley, les pieds posés sur le bureau. La lumière de la lampe l'éclairait jusqu'à mi-cuisse à peu près; au-delà, il se fondait dans les ténèbres. L'ensemble de la mise en scène faisait penser à un mauvais polar français. Je décidai bien vite de ne pas compter sur le sous-titrage pour me tirer d'affaire; c'était moi qui allais tenir le crachoir.

— C'est très sympa de bien vouloir me parler, Tony, commençai-je.

— Ouais, attends, j'ai encore rien dit, grommela-t-il. C'est chaud en ce moment, dans le secteur, tu sais ? La stabilité, c'est fini, tu vois ce que je veux dire ? C'est vraiment pas le moment de la ramener, les gens sont trop à cran.

— Tu peux me raconter tout ce que tu veux, personne ne saura jamais d'où ça vient, fis-je pour tâter le terrain.

— Tu dis ça, gloussa-t-il, mais si un porte-flingue te collait au mur, t'es sûre que tu finirais pas par me balancer ?

— Je ne suis pas sûre à 100 pour cent. (D'un geste circulaire, j'embrassai le bureau dans lequel on a claqué assez de fric pour en mettre plein la vue aux clients institutionnels.) Tout ce que je peux te dire, c'est que je ne me suis pas décroché un endroit comme ça en foutant les gens dans la merde. De toute façon, d'après mon expérience, quand un porte-flingue te colle au mur, il te fait ce qu'il est parti pour te faire. Alors ça ne vaut pas trop le coup de lui balancer d'autres victimes; tu n'y coupes pas pour autant.

Il me considéra lentement de la tête aux pieds.

— Tu veux savoir quoi ? s'enquit-il avec nonchalance.

— Je travaille pour Dan et les Vermines.

Des fois, il faut se déboutonner un peu pour en apprendre beaucoup.

— Ils ont vraiment pas eu de bol, commenta Tony.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Qu'ont-ils fait pour que tout ça leur tombe sur la gueule ?

— Rien. Je te dis, c'est la faute à pas de chance. Dans les guerres d'usure, faut toujours faire un exemple. Pour que les autres se tiennent

à carreau. Dan et les Vermines ont tiré la courte paille, c'est tout. Rien de personnel là-dedans. Enfin, je crois pas. J'ai rien entendu qui aille dans ce sens-là.

— Alors qui fait un exemple sur leur dos ?

Tony tira un paquet de Camel de sa poche et en alluma une sans demander l'autorisation. Sans un mot, je gagnai mon bureau pour y prendre la soucoupe d'une plante verte que je fis glisser devant lui sur la table basse d'un air pincé. Richard prit ça pour un signal et se redressa sur sa chaise pour rouler un pétard sur le bureau. Shelley serait sûrement ravie de retrouver ses papiers parsemés de brins d'herbe le lendemain matin.

— Alors, qu'est-ce qui se magouille dans le milieu rock ? demandai-je, lasse du petit jeu auquel nous jouions. Qui essaie de se tailler une part du gâteau ?

— Ce qu'ils veulent, c'est pas n'importe quelle part du gâteau, corrigea Tony en exhalant la fumée; c'est la part du lion.

— Raconte-moi ça.

— Ça a commencé il y a environ deux mois. Il y a eu une campagne d'affichage sauvage. Personne arrivait à voir qui pouvait bien se cacher là-dessous. C'était pas les petits voyous habituels qui essayaient de se faire une place. Alors quelques-uns des gros du métier ont décidé de travailler au corps les groupes et les boîtes dont les affiches avaient été collées par-dessus les leur, un peu pour se rencarder et un peu pour leur filer la trouille, histoire qu'ils marchent plus avec cette nouvelle bande.

Tony marqua un temps d'arrêt, les yeux dans le vague.

— Et qu'est-ce qui s'est passé ? demandai-je.

— Ils sont tombés sur un os, fit-il simplement.

— Qu'est-ce qu'il y a eu ?

— Ils ont envoyé une bande de gros bras à un de ces concerts et ils se sont retrouvés nez à nez avec une demi-douzaine de canons sciés. C'était pas la peine d'insister, alors ils sont partis chercher la grosse artillerie. Mais quand ils se sont repointés, le panier à salade les attendait, et ils se sont tous fait serrer... alors que pas un seul membre du service d'ordre n'a été embarqué.

Tony secoua la tête, comme si, décidément, ça le dépassait.

J'étais stupéfaite. De mémoire de privé, les voyous de Manchester n'ont jamais appelé les flics pour résoudre une querelle interne. Celui qui tentait le grand schelem était tellement en rupture avec les règles du milieu que les bandits locaux devaient vraiment s'attendre à tout de sa part.

— Et alors ? relançai-je.

— Ça a fait pas mal de mécontents; pas besoin de te faire un dessin, j'imagine ? Alors ils ont décidé de faire une descente dans une des

boîtes tenues par la bande. En dehors des heures d'ouverture, pour ne pas tomber sur les videurs. Ils se disaient qu'un bon vieux destroy pourrait remettre les pendules à l'heure. Ils avaient à peine enfoncé la porte que les flics rappliquaient encore un coup pour ramasser tout le monde. Les mecs en revenaient pas. Je veux dire, ils ont des flics dans la poche ! Où tu crois qu'ils vont chercher les videurs en extra pour le vendredi et le samedi soir ?

» Mais là, ils sont carrément tombés sur un bus bourré de flics en tenue de combat. Plutôt bizarre, comme mobilisation éclair par une chaude nuit d'été du côté de Moss, tu trouves pas ?

Tony écrasa sa clope et en tira une autre de son paquet.

— Alors celui qui se cache derrière toute cette affaire doit avoir le bras long, avançai-je.

— Tu peux le dire.

— Qui c'est, Tony ? demandai-je.

La fumée du pétard de Richard me dissimula un instant les traits de mon interlocuteur. Lorsqu'elle eut dérivé un peu plus loin, je croisai le regard sombre de Tony. J'y lus de l'inquiétude, mais aussi une lueur roublarde. J'eus l'impression qu'il me jaugait. Je m'étais demandé pour quelle raison Tony avait accepté de me rencontrer. Le fait que ce soit un vieux copain de Richard n'expliquait pas tout. A présent, je commençais à voir le fond de l'affaire : comme ses copains, Tony trouvait son compte dans la façon dont les choses fonctionnaient en ville. Comme pas mal de gens, il était inquiet du tour que prenaient les événements. Ils avaient essayé de régler l'affaire par les moyens habituels, mais ils avaient échoué. À présent, Tony se demandait s'il avait trouvé un moyen plus correct de se débarrasser de ces nouveaux venus trop gourmands.

— Quelqu'un est passé me voir il y a une quinzaine de jours, biaisait-il. Ils étaient deux, pour tout te dire. Bien menaçants et tout. Ils m'ont dit que si je voulais que le *Manassas* reste à flot, j'avais intérêt à leur confier mes campagnes d'affichage. Je leur ai dit que je ne traitais pas avec des sous-fifres et que si leur patron voulait mettre la main sur mon affaire, il n'avait qu'à décoller son cul pour venir me le dire en face.

J'acquiesçai. Il avait la classe. C'était un coup de poker, mais comme il était sur son terrain, il ne risquait pas trop gros à procéder comme ça.

— Et alors ?

— Ils se sont barrés. Deux jours plus tard, dans la soirée, je descendais de ma caisse devant chez moi quand trois mecs me sont tombés dessus. Ils m'ont foutu un sac sur la tête et ils m'ont balancé à l'arrière d'une camionnette. On a roulé un petit moment; j'avais l'impression qu'ils tournaient en rond. À la fin, ils m'ont déposé dans

un entrepôt, et j'ai vu le patron.

— Qui c'est, Tony ? demandai-je doucement.

Mais il ne s'adressait plus à moi, il se parlait à lui-même.

— Peter Lovell. L'inspecteur Peter Lovell. Des Mœurs. Il part à la retraite dans deux ans, alors il se lance dans les affaires dès maintenant pour remplacer tous ses pots-de-vins par une bonne petite rentrée régulière.

Il y eut un long silence que je brisai en demandant :

— Et il est comment, ce Lovell ?

— Si tu demandais ça à la hiérarchie, ils te diraient sûrement que c'est le flic modèle. Il a des recommandations et tout. Les huiles, moins ils en savent, mieux ils se portent. Tant que le pourcentage de ripous qui tombent satisfait l'inspection, tout baigne. N'empêche que c'est vraiment un enfoiré, ce Lovell. Il est en cheville avec toutes les mafias du porno en ville. Les mecs qui sont derrière les bordels de haut-vol, les rois du film de cul, tout le monde crache au bassin chez Lovell. Mais lui, pour faire bien, il alpague les petits tant qu'il peut. Les tapineuses fauchées, les gigolos minables, tous les suiveurs qui croient pouvoir survivre avec les miettes des gros poissons. Chaque fois que Lovell veut faire sa pub, il tape dans le tas pour faire le beau dans les colonnes du *Chronicle*; mais il touche jamais aux gros.

La voix de Tony était chargée de mépris et d'amertume.

— Et côté vie privée ? Il est marié ?

— Divorcé, sans enfants.

— Une petite amie ?

Tony secoua la tête, les lèvres tordues par une grimace.

— À ce qu'il paraît, il aime la chair fraîche. Et ceux qui l'arrosent le savent bien. Dès qu'ils mettent la main sur une belle petite nouvelle qui a réussi à pas encore se faire violer, ils la lui filent à dépuceler. Mais pas trop jeunes non plus, attention, pas moins de 14 ans, il voudrait pas que les gens le prennent pour un vicieux.

Il cracha le mot avec dégoût, comme s'il était aussi répugnant que Lovell lui-même.

Je pris une profonde inspiration. Ça allait être un vrai bonheur de coincer ce salaud.

— Combien de gens savent que c'est lui qui se cache derrière la campagne d'affichage sauvage ?

— Pas des masses, dit Tony. C'est un tuyau qui court pas les rues, je te le dis. Une ou deux huiles du milieu musicos, à tout casser. C'est même pour ça que c'est pas carrément la guerre dans la rue. Ils écrasent le coup : tant que Lovell est chez les flics, il peut tous nous avoir d'une façon ou d'une autre; mais il faudra bien que quelqu'un mette le holà, sinon il va y avoir du sang.

Je me levai :

— Il va falloir que j'y réfléchisse, énonçai-je laconiquement.

Pas besoin d'en dire plus, on se comprenait à merveille. Il alluma sa clope et la coinça au coin de sa bouche.

— Ouais, marmonna-t-il en se dépliant du canapé pour gagner la porte.

— Je te tiens au courant, dis-je encore.

Il se figea sur place et se retourna à demi :

— Sûrement pas, dit-il. Si tu veux me causer, tu dis à Richard de m'appeler et on arrange quelque chose. Viens surtout pas traîner du côté du *Manassas*, pigé ?

Je pigeais à merveille. Il passa la porte et je gagnai la fenêtre, éteignant la lampe du standard au passage. J'écartai le store de quelques centimètres pour contempler le pavé humide de la rue deux étages plus bas. Un taxi attendait au feu rouge, couvrant la rumeur de la ville du ronronnement de son diesel. Le feu passa au vert et le taxi se perdit dans la nuit.

— Je n'ai encore jamais bossé pour des voyous, observai-je en regardant Tony se faufiler hors de l'immeuble et passer devant la résidence universitaire.

— Ça ne change pas grand-chose; certains de tes clients étaient sans doute tout aussi malhonnêtes, sauf qu'ils étaient en costard.

— Il y a une différence de taille, corrigeai-je : avec les clients normaux, quand on fait le boulot, ils passent à la caisse. Avec les voyous, si tu fais pas le boulot, tu passes à la caisse. Je ne suis pas sûre d'en avoir les moyens.

Richard passa un bras autour de mes épaules.

— Alors t'as intérêt à ne pas te louper, Brannigan.

Même moi, je ne connais pas des masses de gens chez qui je peux aller frapper vers 1 heure du matin sans craindre de les réveiller. Mais à cette porte-là, je pouvais y aller sans états d'âme. J'appuyai sur la sonnette et attendis, appuyée au chambranle pour me protéger de la pluie qui s'obstinait à tomber.

Lorsque Tony était retourné à la vie trépidante des night-clubs de Manchester, j'étais trop survoltée pour rentrer me coucher. Richard avait essayé de m'entraîner chez le Chinois avec l'idée de finir la soirée en écoutant du jazz cool dans une cave de Whalley Range, connue seulement de quelques purs et durs. Mais j'ai toujours considéré que le jazz était bon pour les collectionneurs de timbres, qui se croient trop intellos pour passer leur vie à regarder passer les trains, et j'avais assez avalé de choses comme ça. Et puis, je savais comment employer utilement le temps qui me restait avant de succomber au sommeil.

La porte s'ouvrit brusquement et je basculai en avant, manquant tomber dans les bras de Gizmo. Je ne sais pas lequel de nous deux fut le plus épouvanté par cette perspective. Toujours est-il que nous bondîmes l'un et l'autre en arrière, comme deux ados des années 50 dansant le *bunny hop*.

— Les heures ouvrables, tu connais pas, toi ? s'enquit Gizmo d'un ton peu amène.

— Toi non plus. Tu me laisses entrer ou quoi ? Il pleut comme vache qui pisse, fis-je d'une voix plaintive.

Je le suivis à l'étage, jusqu'à, la salle des ordinateurs éclairée par la froide lueur des écrans ? Sur la chaîne, REM me rappelait qu'il faut choisir une nuit calme pour prendre un bain de minuit.

— Tu m'étonnes, grommelai-je en m'ébrouant à une distance respectueuse de tout matériel informatique.

— Une minute, dit-il.

Il n'y avait que deux sièges dans la pièce, deux fauteuils de bureau tendus de cuir. Je m'assis dans celui qui était libre et attendis patiemment qu'il eût fini ce qu'il était en train de faire. Au bout de dix minutes, je commençai à regretter de ne pas avoir pris mes logiciels de jeux. Je me raclai la gorge.

— J'arrive, dit-il; c'est le moment le plus délicat.

Quelques minutes s'écoulèrent encore, durant lesquelles je suivis des yeux le faisceau des phares de Stockport Road qui s'insinuaient par les bords des stores pour projeter de minces rais de lumière au plafond. Une activité qui pourrait faire la pige au légendaire décompte des moutons sautant une barrière.

Enfin, Gizmo frappa une tripotée de touches, repoussa sa chaise du

bureau et pivota vers moi. Il portait une vieille robe de chambre en lainage par-dessus un jean déchiré par le temps plutôt que par les exigences de la mode, et une chemise grand-père pas repassée. Pour en faire un cadre dynamique, ça n'allait pas être de la tarte.

— Alors, tu as un boulot pour moi ? demanda-t-il.

— Ça dépend. Tu as retrouvé un job ?

— On vient prendre le vent, hein ? gloussa-t-il. Je te l'ai dit, Kate, je suis trop vieux pour jouer les enfants prodiges. Du moment que t'es en âge de voter et de te raser, personne croit en toi, à moins de s'appeler Bill Gates. Non, non, j'ai pas encore retrouvé de boulot.

Je pris une profonde inspiration.

— Bon, mais tu te fais un peu d'argent à côté, tout de même ? En filant des coups de main à des gens comme moi ?

— Ouais, mais ça ne suffit pas à financer ce genre de hobby, fit-il avec un sourire forcé, en désignant les ordinateurs et leurs périphériques d'un geste de la main.

— Mais tu es plutôt fortiche pour trouver les points faibles d'un système et te glisser dedans, pas vrai ?

— Tu sais bien que je suis le meilleur, confirma-t-il en hochant la tête.

— Qu'est-ce que tu dirais de passer de l'autre côté de la barrière ?

— Ça veut dire quoi, au juste ? s'enquit-il en fronçant les sourcils d'un air méfiant.

— Ça veut dire rentrer dans le droit chemin, au moins pendant les heures de bureau. Ça veut dire venir bosser pour moi.

— Je croyais que tu avais un associé qui s'occupait de toute la partie sécurité informatique ? releva-t-il. Je demande pas l'aumône, tu sais. Je veux un vrai boulot ou rien du tout.

— Mon associé part en préretraite pour cause de maladie, lâchai-je d'un ton lugubre.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Psychose hallucinatoire. Il croit qu'il est amoureux et qu'il a envie d'aller s'installer en Australie.

— Ça m'a l'air d'un diagnostic imparable, commenta Gizmo avec un sourire goguenard. Et en quoi consiste le boulot ?

— On fait beaucoup de sécurisation de l'environnement informatique pour des grosses boîtes, en interface avec les ingénieurs et les consultants maison, pour rendre leurs systèmes aussi inviolables que possible. On bosse aussi avec des entreprises dont le système a été piraté, d'une part pour boucher les trous et d'autre part pour retrouver la trace de ce qui a été piqué et découvrir où c'est passé. On a un peu travaillé pour des banques et des compagnies d'assurances pour rechercher de l'argent détourné pendant un transfert de fonds informatique. J'en sais assez pour en parler, pas assez pour le faire.

C'est sur ce genre de coups que j'aurais besoin de toi pour remplacer Bill. Intéressé ?

Il fit deux petits tours sur sa chaise de bureau avant de répondre :

— Ça se pourrait. Ce serait du plein temps ou des contrats au coup par coup ?

— Je ne veux pas te raconter d'histoires, Giz. Pour le moment, je n'ai pas les moyens de te prendre à plein temps. Au début, ce sera forcément en fonction des boulots qu'on m'amènera, mais si tu es aussi bon que tu le dis, on ne devrait pas tarder à bénéficier du bouche à oreille.

Il hocha la tête sans se mouiller.

— Et tu voudrais que je commence quand ?

— On a qu'à fixer une date ensemble, dans le futur proche.

— Et pour l'argent ?

— 50 pour cent du bénéfice par affaire.

— 50 pour cent du contrat global.

— Non, du bénéfice. Je ne suis pas l'Armée du Salut. Shelley s'occupe de la rédaction du contrat et elle est chargée de toute l'administration. Je suis bien obligée de déduire ses heures. Et puis il y a les frais de téléphone, de fax, de photocopie. La plupart du temps, c'est pas le Pérou, mais parfois, ça finit par chiffrer. 50 pour cent du bénéfice, à prendre ou à laisser.

— Ça me permettra au moins de vivre. Ça marche. Si on disait six mois à l'essai, histoire de voir comment ça se passe ?

— Ça colle. Mais je voulais te dire, Giz, y a juste un truc... (Ses yeux bordés de rouge se plissèrent en une mimique méfiante.) Deux, même, poursuivis-je. Une coupe de cheveux et un costume chic. (Je levai la main pour couper court aux récriminations que je sentais venir.) Je sais bien que ça te fend le cœur d'investir dans un costume plutôt que dans un accessoire informatique dernier cri, et tu penses sans doute que les filles sont les seules à ne pas pouvoir se contenter d'une fringue neuve par an, mais c'est vraiment comme ça qu'on perd des marchés. Si tu veux, je peux même venir avec toi pour que ce ne soit pas trop pénible, mais il faut en passer par là.

Gizmo souffla bruyamment par le nez :

— Merde alors, pour qui tu te prends ? J'ai réussi à couper à toutes ces conneries quand je bossais aux Télécom, je vois pas pourquoi il faudrait que j'y passe pour bosser pour toi !

— Tu viens de te faire virer des Télécom, Giz. Peut-être que l'image de l'entreprise y était pour quelque chose, peut-être pas. Le fond de l'affaire, c'est que les Télécom, c'était un mal nécessaire pour toi, tandis que tu sais très bien que tu vas te régaler à bosser pour moi. Alors tu te paies la coupe et le costume.

Il fit la grimace du gamin à qui on dit de se laver derrière les

oreilles.

— Ouais, bon, fit-il en raclant le sol de ses talons, t'es drôlement dure en affaires !

— Un jour, tu me remercieras, tu verras, fis-je avec un sourire angélique. Quand tu te sens d'aller faire les magasins jusqu'à épuisement, tu me passes un coup de fil, OK ?

Je redescendis l'escalier toute seule, abandonnant Gizmo à la contemplation morose de son écran. Je ne savais toujours pas où j'allais trouver l'argent pour racheter la part de Bill, mais je commençais au moins à me croire capable d'optimiser le rendement de l'agence au point de pouvoir rembourser. Quand j'aurais trouvé une source de financement.

La boutique de sandwiches de Rasul et LaI est un des secrets les mieux gardés de Manchester. Nichée sous les arcades du pont du chemin de fer, plutôt du côté branché de Deansgate que du côté bourgeois, c'est une des meilleures adresses de la ville pour les casse-croûtes. Ils aiment bien baptiser leurs spécialités du nom de leurs habitués, et je suis fière de révéler ici qu'on y trouve en permanence le Brannigan Spécial : thon et oignons blancs, mayonnaise avec des olives noires et des tomates dans du pain français croustillant. En principe, les sandwiches sont à emporter, mais nous sommes quelques-uns à poser nos fesses dans l'arrière-boutique pour la dégustation. Je ne sais pas trop sur quels critères Rasul et LaI se basent pour admettre un client dans le saint des saints, mais j'y ai croisé des médecins, des avocats, des cadres de la Commission pour l'Égalité des Chances et des techniciens de la télé. Notre seul point commun, c'est notre statut de réfugiés, soucieux d'échapper à nos vies le temps d'avaler un sandwich et de siroter un café.

Lorsque je pénétrai dans l'arrière-boutique le lendemain matin, Della était déjà là. Elle avait pris un sandwich œuf-mayonnaise. De sensibilité moins traditionnelle, je m'étais laissée tenter par une *paratha* à l'omelette épicée. Il n'y avait personne d'autre dans la boutique à part les deux frères. C'est souvent comme ça vers 10 heures, c'est d'ailleurs pour cette raison que j'avais choisi l'endroit. Ce coup-ci, je ne voulais en aucun cas être vue en compagnie de Della. Encombrées par nos casse-croûtes, nous nous embrassâmes tant bien que mal en échangeant une étreinte maladroite. Elle semblait avoir passé une meilleure nuit que moi ; elle avait une peau éclatante, ses yeux vert clair étincelaient et elle avait tiré ses cheveux roux flamboyants en un chignon, du genre qui ne tient pas plus de cinq minutes sur moi quand j'ai les cheveux assez longs pour m'y essayer. En revanche, aucune mèche ne dépassait du sien. Je ne sais pas comment elle s'y prend, mais plus les années passent, plus elle

embellit. Les hautes pommettes auxquelles tout son petit corps semble suspendu y sont peut-être pour quelque chose.

— Plutôt énigmatique, ton coup de fil de ce matin, observa-t-elle comme nous nous installions dans le petit coin, entre le frigo et l'issue de secours.

— Tu le comprendras mieux quand tu sauras ce que j'ai à te dire.

— Du bon ? s'enquit-elle, enthousiaste.

— Pas de quoi pavoiser.

Je mordis dans mon sandwich; tous les prétextes étaient bons pour repousser le moment de balancer les mauvaises nouvelles.

Sentant que j'avais besoin d'aide, Della enchaîna :

— On a serré tes artistes de la pierre tombale hier matin au réveil. On a organisé une séance d'identification avec quelques-unes des victimes dont tu nous as filé les noms et ils ont été reconnus par assez de gens pour se mettre à table. Figure-toi qu'ils avaient déjà mis au point la même escroquerie à Birmingham et à Plymouth avant de remettre ça ici. Bien joué, Brannigan.

— Merci. A propos de ces deux-là, j'ai pensé à un truc qui t'est sûrement déjà venu à l'idée.

— Vas-y ?

— Je pensais à leur boulot, dans les téléphones portables. Je me demande si leur boîte est très honnête. Quand tu penses à tous les moyens qu'il y a de faire de l'argent avec les portables et quand tu vois le duo d'escrocs, je me disais que ça vaudrait peut-être le coup de fourrer un peu son nez dans les affaires de Sell Phones.

— Tu sais que ça n'est peut-être pas une mauvaise idée ? J'ai été tellement débordée par les activités de la brigade, cette semaine, que je n'y avais même pas pensé. Mais l'interpellation d'Allen et Sargent me donne une raison idéale pour demander une commission rogatoire et perquisitionner chez Sell Phones. Merci pour le tuyau, fit Della, apparemment un peu gênée de ne pas y avoir pensé toute seule.

Je sais ce que c'est pour m'être trouvée mille fois dans la même position.

— De rien, tu plaisantes ? Surtout que tu vas être moins emballée par les dernières nouvelles.

— Allez, annonce la couleur, ça n'est sûrement pas si terrible que ça. À voir ta tête, on croirait que tu vas m'apprendre que Josh est un *serial killer*.

— Et si je te dis que c'est une histoire de ripou, ça te fait quoi ? m'enquis-je d'un ton lugubre.

Le sourire disparut instantanément des yeux de Della :

— Inutile de te demander si tu en es sûre, j' imagine ?

— Peut-être qu'on m'a raconté des histoires, mais ça m'étonnerait; ça colle trop bien.

Della pinça les lèvres et son regard se perdit dans le vague.

— Je ne supporte pas les policiers corrompus, cracha-t-elle. Ils ont toujours une bonne excuse à sortir, et ça ne justifie jamais tout le mal qu'ils ont fait. Alors, c'est quoi, l'histoire ? Dis-moi au moins que ce n'est pas quelqu'un de mon équipe.

— Personne de ton équipe, répondis-je en mesurant tout ce que cette consolation avait d'illusoire. C'est un inspecteur des Mœurs. Peter Lovell, ça te dit quelque chose ?

La réponse de Della fut différée par l'arrivée de Rasul qui venait prendre une tranche de jambon dans le frigo.

— Ça va ? lança-t-il au passage, bien trop poli pour souligner que nos têtes d'enterrement indiquaient tout le contraire.

— Parfait, répondîmes-nous d'une seule voix.

— Je vois qui c'est, reprit Della lorsqu'il se fût éclipsé. Je n'ai jamais eu directement affaire à lui, ni pris un pot avec lui, mais j'en ai entendu parler. Il a bonne réputation. Pas mal d'interpellations à son actif, un dossier impeccable. Alors, que lui reproche-t-on ?

— Je suis pas sûre de la formulation des chefs d'inculpation, mais ce serait quelque chose comme menaces, agressions, port d'armes prohibées, entente délictueuse, extorsion de fonds, utilisation des forces de police à des fins personnelles... ah oui, et puis affichage sauvage.

— Heureusement qu'on se connaît, sinon je croirais que tu inventes pour me faire enrager, proféra Della d'un ton las. (Elle considéra son sandwich entamé.) Je n'ai plus faim.

Elle allait le jeter, mais je la retins; Dieu sait pourquoi, ce matin-là, j'avais un féroce appétit. J'attaquai les restes de son sandwich avant même d'avoir avalé ma dernière bouchée de *paratha*. Au mépris de tous les règlements sanitaires de Bruxelles à Baltimore, elle sortit ses cigarettes et son Zippo et se mit à tirer goulûment sur une Silk Cut.

— Bon, envoie les détails, alors, lâcha-t-elle.

— Tout a commencé le soir où Richard a ramené Dan et Lice à la maison... commençai-je.

Lorsque j'en eus fini, Della avait l'air à deux doigts de vomir son demi-sandwich.

— ... Total, pour l'instant, c'est Lovell qui domine la situation, conclus-je. Il a les moyens de sa politique et la pègre ne peut pas s'en débarrasser par les moyens habituels. Chaque fois qu'ils bougent d'un poil, leurs commandos se retrouvent au placard.

— Je n'arrive pas à croire qu'il est aussi stupide, répliqua-t-elle. Il ne compte sûrement pas partir avant ses trente ans de service. Ça lui fera une bonne retraite, il sera encore en âge de se reconvertir dans la police privée, et il risque tout ça sans se poser de questions !

Je pêchai un Kit Kat sur un présentoir à côté de moi.

— Il risque bien plus gros que ça, soulignai-je en déchirant l'emballage. Il risque sa peau. Les gens à qui il a affaire ne peuvent pas se permettre de perdre la face comme ça. Si les manœuvres d'intimidation habituelles ne marchent pas avec Lovell, quelqu'un va finir par sortir les billets de rigueur.

— Et là, ce sera la guerre pour de bon. Un flic peut bien être corrompu jusqu'à la moelle, quand il passe l'arme à gauche, il devient un héros. Et quand un de nos gars se fait abattre, la police de Manchester ne baisse pas les bras avant que quelqu'un ait payé.

— Je pense qu'ils s'en rendent compte, répondis-je posément. Il faudra vraiment qu'ils soient à bout pour passer à l'acte; mais chaque semaine où l'argent va dans la poche de Lovell plutôt que dans la leur rapproche un peu plus l'allumette de la mèche. Je ne sais pas combien de temps il faudra pour mettre les mecs dans le genre du petit-fils de Collar Di Salvo à bout de nerfs, mais je sais qu'il y en a déjà pas mal dans la partie qui n'en peuvent plus.

D'un coup de pousse, Della sortit une autre cigarette.

— Alors la police de Manchester doit mettre un terme aux activités de Lovell pour des raisons humanitaires, c'est ça ?

— Plus ou moins, sauf que je ne te parle pas de la police elle-même, mais de l'inspecteur principal Della Prentice et d'une poignée de collègues triés sur le volet. Si ça fait tellement de temps que Lovell est dans la maison, il doit avoir toute une petite bande dans la manche et je ne vois pas comment tu pourrais savoir qui marche avec lui. Il te faut des gens hors du coup, comme tes inspecteurs de la Criminelle régionale.

Della se livra aux activités classiques des fumeurs qui veulent gagner du temps, tripotant sa clope, faisant tourner son briquet dans sa main et examinant le filtre pour voir s'il n'était pas percé.

— Et tu proposes quoi au juste ? s'enquit-elle enfin.

— Je sais pas, moi, un montage ?

— C'est sympa de te porter volontaire.

— Non merci, rétorquai-je en secouant la tête. Je n'ai pas l'intention de me mouiller. Je te rappelle que je suis contre les compléments de santé et la liste d'attente des transplantations d'organes vitaux est un peu longue à mon goût.

Della s'octroya un peu de nicotine avant de lâcher :

— Alors ça y est, tu n'as plus rien dans le ventre ?

— Salope, grondai-je. Je n'ai jamais été une froussarde et c'est pas maintenant que ça va commencer.

— Pas possible ? persifla Della d'une voix traînante.

Bon Dieu, ce qu'ils m'énervent, ces diplômés d'Oxbridge. Ils prennent une intonation goguenarde en première année et ça leur reste toute la vie. Nous autres, élevés dans la rue, on ne dépasse

jamais le niveau de la réplique agressive.

— Parfaitement, rétorquai-je d'un ton hargneux. C'est toi le flic, c'est tout de même ton boulot d'arrêter les bandits, non ?

— Le problème, c'est que tu ne m'as apporté aucune preuve décisive, répliqua Della.

— Eh ben, organise ton montage toute seule, à ce moment-là; laisse-moi en dehors du coup.

— Si tu crois que c'est facile ! On n'a pas les contacts qu'il faut pour monter un flagrant délit. On n'a aucun gérant de boîte de nuit sous le coude, prêt à nous filer un coup de main. Et d'après ce que tu m'as dit, tes indices ne sont pas du genre à accueillir les flics à bras ouverts; ils pourraient bien préférer se débrouiller avec un ennemi connu. Toi, par contre...

— Et moi qui te prenais pour une amie ! Tu veux me lancer à l'attaque de Lovell et de sa bande de cas sociaux ?

— Écoute, fit Della en haussant les épaules, tu sais que tu pourras compter sur un appui sans défaillance, et puis, d'après ce que tu m'as dit, il y a eu beaucoup de discours mais pas trop de bobo : pas de morts, ni même de blessés graves. Les petits copains de Mr Lovell ont l'air plutôt spécialisés dans les dégâts matériels. Pour les personnes, il fait preuve d'un légalisme à tous crins : il appelle les flics. Je pense que tu ne risques rien du tout.

— Super.

Della posa sa main sur mon bras avec un air grave.

— Ce que je te demande de faire, je le ferais moi-même si j'étais en position pour, dit-elle. Je vais choisir moi-même les gars de l'équipe de renfort.

— Si tu crois que ça me rassure ! Tout le monde sait que tu es encore plus cinglée que moi ! me récriai-je, d'autant plus amère que je savais la partie gagnée pour elle.

— Alors tu vas le faire ?

— Je t'appellerai quand le piège sera prêt, répondis-je, résignée; mais je tiens à te dire que je n'y vais pas de gaieté de cœur.

— Tu ne le regretteras pas, fit Della en me serrant dans ses bras.

— Manquerait plus que ça.

Della paya mon Kit Kat en sortant.

Je me dis qu'il était peut-être temps de faire une apparition au bureau si je ne voulais pas que Bill se sente en droit de commencer la révolution sans moi. Avec un peu de chance, il en serait encore à faire découvrir les charmes du Nord-Ouest à Sheila.

Je ne sais pas trop pourquoi je me flattais d'avoir la chance avec moi. Elle était sortie de ma vie depuis si longtemps que je commençais à croire qu'elle était partie à la mer. Lorsque je passai la porte, Bill

était assis sur le bureau de Shelley, occupé à étudier un dossier avec elle. Étant donné que je ne parlais plus à Bill et que Shelley ne me parlait plus, la conversation promettait d'être passionnante.

— Kate, s'exclama Bill dans un grand débordement d'affection, ce que je suis content de te voir !

Mais oui, et moi je suis Marie de Roumanie.

— Salut, lançai-je à la cantonade. Est-ce qu'il y a un courrier du cadastre pour moi ?

— Si tu regardais dans ta corbeille, tu le saurais ! répliqua Shelley d'un ton acerbe.

Ce n'était pas le moment de lui dire que j'avais jeté un coup d'œil vers 1 heure du matin; pas si je voulais garder ma secrétaire de direction.

— Est-ce que tu as un peu réfléchi aux suites de mon déménagement ? s'enquit Bill avec sollicitude.

Je stoppai net à mi-chemin de mon bureau et levai les bras au ciel, dans une parodie de consternation.

— Mon Dieu, mon Dieu, je savais bien que j'avais oublié quelque chose ! Ce que je suis gourde, ça m'était complètement sorti de la tête. (Je levai les yeux au ciel et pénétrai dans mon bureau à grandes enjambées furibardes.) Évidemment que j'y ai réfléchi ! braillai-je en tirant la porte sur moi d'une main ferme.

Les gens qui posent des questions débiles doivent s'attendre à des réponses assorties.

La lettre du cadastre était en évidence dans ma corbeille de courrier. Je suis toujours stupéfaite de la vitesse à laquelle ils font les recherches de nos jours. Du coup, je n'arrive pas à comprendre pourquoi les notaires mettent toujours deux mois à recevoir les documents nécessaires à la cession d'un bien immobilier. Je feuilletai les photocopies du relevé cadastral; il confirmait tous les soupçons qui avaient sautillé en criant « regarde-moi, maman, je danse ! » durant mon entrevue avec Helen Maitland.

On m'avait fait la leçon pour que je laisse les ex-patientes de Sarah Blackstone tranquilles... mais Alexis n'avait pas parlé de ses ex tout court.

Je n'avais pas assez de renseignements sur son compte lorsque j'avais pris contact avec le véritable Dr Helen Maitland. On ne m'y reprendrait plus. Après un déjeuner tardif chez un petit Indien de Bradford, moins onéreux qu'une virée au McDo, je me garai dans une rue bordée de maisons alignées dos à dos à flanc de colline, tout près du centre-ville. Une demi-douzaine d'Asiatiques et deux Blancs jouaient au cricket sur un terrain vague où une maison avait été démolie. Comme je ne descendais pas tout de suite de voiture, ils s'interrompirent pour me considérer avec curiosité. Mais je n'étais pas assez intéressante pour capter longtemps leur attention, aussi retournèrent-ils bientôt à leur jeu.

Je restai assise sur mon siège à surveiller une maison située un peu plus bas dans la rue. Elle avait l'air bien entretenue avec sa peinture impeccable et son jardinet exempt de mauvaises herbes. Je n'avais pas tiré cette sonnette-là depuis longtemps et je ne savais pas trop à quel accueil m'attendre. Malgré ce point d'interrogation, je préférais encore prendre le risque plutôt que de sonder les collègues de Sarah Blackstone. La première fois que j'étais venue, j'étais à la recherche d'une personne disparue [ix]. Je l'avais retrouvée, puis elle avait été assassinée, et sa petite amie était le suspect numéro un. Mon enquête l'avait blanchie, mais j'avais dû rouvrir bien des plaies pour y parvenir. Je n'avais pas reparlé à Maggie Rossiter - la petite amie - depuis la fin du procès; mais elle était toujours sur la liste des cartes de vœux de l'agence. Non pas dans l'espoir improbable qu'elle nous amènerait du travail, mais parce que je l'avais appréciée et que je ne voyais pas d'autre moyen de le lui faire savoir.

Maggie était assistante sociale et bénévole dans une association locale de réinsertion des toxicomanes. À la voir, on n'aurait deviné aucune de ces deux fonctions. Elle pouvait être mal embouchée, mauvaise langue, agressive; mais j'avais vu sa vraie nature, j'avais été témoin de sa fragilité et de sa peine. C'est le genre de situation que la plupart des gens ont du mal à vous pardonner; j'espérais que Maggie n'était pas de ceux-là.

Je restai scotchée près d'une heure à écouter les bulletins d'information continue de Radio *Five Live* pour combattre mon ennui. Enfin, une vieille Ford Escort bleue avec une aile avant rouge s'arrêta devant chez Maggie. Quand la portière s'ouvrit, un petit chat de gouttière bondit du jardinet sur le mur, et de là dans la rue, pour se coller aux jambes de la femme qui descendit. Les cheveux poivre-et-sel de Maggie étaient coupés court mais à part ça, elle était à peu près telle que je m'en souvenais, y compris les kilos en trop. Elle se pencha

pour ramasser le chat, l'installa sur son épaule, puis tira une serviette et une pile de dossiers de la voiture. Je la regardai rentrer chez elle tant bien que mal et lui laissai encore cinq minutes pour arriver.

Une de mes règles d'or dans mes enquêtes, c'est de faire en sorte que mon interlocuteur soit suffisamment bien disposé à mon égard lorsque je le quitte pour accepter de m'accorder une nouvelle entrevue le cas échéant. J'allais pouvoir juger de la valeur pratique de ma théorie. Lorsque la porte s'ouvrit, l'hostilité laissa si vite place à une curiosité pleine d'intérêt sur les traits de Maggie que je m'imaginai presque avoir rêvé la réaction initiale.

— Tiens, tiens, tiens, fit-elle, qui voilà ! Kate Brannigan, la plus féminine des privés ! Alors, à qui empoisonnez-vous l'existence, cette semaine ?

— Salut Maggie, fis-je. Vous ne me croirez sûrement pas si je vous dis que je passais dans le quartier ?

— Tout juste, répliqua-t-elle d'un ton sarcastique. En revanche, la prochaine fois que vous passez dans le quartier, faites un détour.

— Je sais bien que vous me jugez responsable de la mort de Moira...

— Exactement. Est-ce que vous risquez la mise pour une troisième question ?

— Si je ne l'avais pas ramenée, il aurait engagé quelqu'un d'autre, c'est tout. Quelqu'un qui aurait sans doute eu moins de scrupules.

— J'ai du mal à imaginer quelqu'un ayant moins de scrupules que vous, dit Maggie.

— Vous n'écoutez jamais « Hier au Parlement » ?

Maggie ne put s'empêcher de sourire.

— Donnez-moi une bonne raison de ne pas vous fermer la porte au nez, dit-elle.

— Au nom de la cause des lesbiennes ? avançai-je avec un demi-sourire.

— Mais oui, bien sûr, soupira-t-elle.

La porte commença à se refermer.

— Je ne plaisante pas, Maggie, fis-je d'un ton éperdu; ma cliente est une lesbienne qui risque pire qu'une accusation de meurtre si je ne résous pas cette affaire.

La porte s'immobilisa. Je l'avais ferrée, mais elle ne voulait pas se laisser fléchir trop facilement.

— Pire qu'une accusation de meurtre ? répéta-t-elle d'un air dubitatif.

— La perte de son enfant. Et pas pour une des raisons habituelles.

Maggie secoua la tête et la porte s'ouvrit en grand.

— J'espère que ce ne sont pas des histoires, prévint...elle.

Je la suivis à l'intérieur et dirigeai mes pas vers un fauteuil à

bascule qui n'était pas là lors de mon dernier passage. Les rayonnages de livres, de disques et de cassettes n'avaient apparemment pas bougé, mais elle avait remplacé son grand poster de Klimt par une reproduction en blanc et bleu de la série Jazz, de Matisse. Ça rendait la pièce plus calme et plus lumineuse.

— Je sais que c'est un peu exagéré de venir vous demander votre aide, mais je ne recule devant aucune mortification pour mes clients.

Je pouvais toujours prendre l'air modeste.

— Pas de fierté mal placée, persifla Maggie.

— J'espère que vous ne vous ferez pas prier; mais il faut d'abord me promettre quelque chose.

— C'est-à-dire ? s'enquit-elle, à califourchon sur l'accoudoir du canapé, un pied posé sur le coussin et l'autre par terre.

— De garder le secret sur ce que j'ai à vous dire, comme vous le faites pour vos clients.

— Quand on veut le secret professionnel, on se paie un psychothérapeute; les gens qui viennent me voir n'ont pas le choix, eux. Mais si c'est le prix à payer pour entendre votre histoire, d'accord : rien de ce que vous me direz ne sortira de cette pièce à moins que je ne juge mon silence dommageable à quelqu'un. Ça vous suffit ?

— C'est parfait. Est-ce que vous connaissiez un médecin du nom de Sarah Blackstone ?

Le masque qui s'abattit sur ses traits me fournit la réponse.

— D'abord votre histoire. Pour les questions, on verra plus tard, cracha-t-elle.

C'était le moment de remanier la vérité pour en faire un archétype issu de la sagesse des nations.

— Ma cliente et sa compagne consultaient le Dr Blackstone. Elles lui servaient de cobayes pour voir s'il est possible à deux femmes de concevoir un enfant; c'est possible, et l'amie de ma cliente est enceinte de deux mois.

L'attitude goguenarde de Maggie avait fondu comme neige au soleil; elle me dévorait des yeux comme une gamine à qui on vient d'expliquer Noël. Puis ça lui revint :

— Mais Sarah Blackstone vient d'être assassinée, souffla-t-elle. Oh, mon Dieu !

— Tout juste. Officiellement, la police dit qu'elle a été tuée par un cambrioleur pris sur le fait. Ils ne devraient pas tarder à glisser des formules comme « toxicomane » dans leurs dossiers de presse. Ma cliente craint qu'ils n'aient découvert les véritables activités du Dr Blackstone, mais qu'ils ne disent rien pour enquêter plus à l'aise.

— Et quel est votre rôle dans cette affaire ?

Bonne question. Ce coup-ci, j'avais eu tout le temps de réfléchir à

cette rencontre pour peaufiner mes mensonges.

— J'essaie de réunir le plus possible d'infos sur Sarah Blackstone. Si jamais sa mort n'est pas aussi accidentelle qu'on le prétend, je veux savoir qui a fait le coup. Comme ça, je pourrai amener le coupable aux flics sur un plateau d'argent, ce qui coupera court à toute recherche sur ses véritables activités.

— Ça paraît plausible, mais vous avez toujours été douée pour les mensonges, commenta Maggie.

Elle n'avait pas l'air très motivée pour m'aider.

— De ce côté des Pennines, je n'ai aucun contact dans le milieu des lesbiennes à part vous, dis-je. Croyez-moi, s'il y avait eu moyen de faire autrement, je n'aurais pas hésité. Ça m'est sans doute aussi pénible qu'à vous de me retrouver ici; mais j'ai besoin d'aide, Maggie. Si ce que faisait Sarah Blackstone apparaît au grand jour, ça provoquera plus qu'un scandale; une véritable chasse aux sorcières.

Maggie évitait mon regard. Elle semblait méditer la question en profondeur, sans tenir compte de la pression émotionnelle que ma présence lui imposait. Elle finit par lever les yeux vers moi :

— Je peux peut-être vous aider dans certains aspects de votre enquête.

— Est-ce que vous connaissiez Sarah Blackstone ?

— Pas bien, répondit-elle en haussant les épaules. On s'est rencontrées par SOS Femmes Battues. Je m'occupe du refuge de Leeds et de celui qui s'est monté ici. Sarah donnait une sorte de consultation informelle au refuge de Leeds. Elle faisait aussi partie des médecins qu'on appelle pour constater les dommages dans le cadre d'admissions en urgence de femmes et d'enfants ayant subi des violences graves. On appartenait toutes les deux au comité directeur jusqu'à ce que Sarah se retire, il y a deux ans. Elle disait qu'elle n'avait pas le temps d'y consacrer l'énergie nécessaire.

— Elle était comment ?

Un sourire fugace passa sur les traits de Maggie.

— Epuisante. Une de ces femmes qui ont toujours du ressort et qui ne font rien à moitié. Ambitieuse, intelligente, engagée. Elle consacrait beaucoup de temps aux causes auxquelles elle croyait. Elle s'enflammait en parlant des femmes à qui elle avait affaire dans le cadre de sa profession. Et quel sens de l'humour ! Quand elle voulait, c'était une vraie comique.

— C'était mère Theresa, à vous écouter.

Maggie éclata d'un rire bref.

— Sarah Blackstone ? Sûrement pas. Elle avait les défauts de ses qualités. Comme tous les médecins que j'ai rencontrés, elle se prenait pour le bon Dieu. Têtue, arrogante, et parfois désinvolte sur des sujets graves. Et quand elle se mettait quelque chose dans la tête, elle ne

nous lâchait plus avant que tout le monde soit d'accord avec elle.

— Et vous vous voyiez souvent en dehors de ces activités-là ?

— Un peu. On se retrouvait aux mêmes fêtes, aux mêmes barbecues de soutien, vous voyez le genre.

Seulement par ouï-dire, Dieu merci.

— Est-ce qu'elle avait une amie quand elle est morte ? m'enquis-je.

Si Maggie était partie pour faire de la rétention d'information, j'allais le savoir tout de suite.

— Je ne crois pas, répondit-elle, apparemment sincère. La dernière histoire qu'elle a eu s'est terminée à la fin de l'été dernier. Diana, son amie, a déménagé à Exeter pour le boulot. Ce qu'il y avait entre elles n'était pas assez fort pour tenir le coup. Elles avaient traîné ensemble presque toute une année, mais sans vraiment s'investir. Sarah gardait toujours un petit côté distant, comme si elle ne voulait pas qu'on l'approche de trop près.

— Même avec Helen Maitland ?

Maggie haussa les sourcils :

— C'est de l'histoire ancienne ! Comment avez-vous appris qu'Helen et Sarah sortaient ensemble ?

— Sarah s'est servie du nom d'Helen comme pseudonyme. Je me suis demandée si elles étaient plus que collègues.

Rien de plus exact; ce n'était pas la peine de dire à Maggie que mes soupçons avaient été confirmés par le cadastre. Avant d'être enregistrée à son seul nom, la maison d'Helen Maitland avait été la propriété indivise du Dr Maitland et du Dr Sarah Blackstone. Je ne connais pas beaucoup de gens qui achètent une maison avec quelqu'un d'autre que leur compagnon.

Maggie fit la grimace avec une expression de remords :

— Et je viens de vous l'apprendre, c'est ça ?

— Oh, je m'en doutais bien un peu. Alors, où en est le score ?

— Dix de chute pour moi... Voyons... Elles ont dû se rencontrer il y a six ou sept ans. Helen était déjà à Leeds quand Sarah est arrivée, et ça a été le coup de foudre. Je me rappelle le soir où elles ont fait connaissance, c'était une fête de soutien à la *Lesbian Line*. Quelqu'un les a présentées et elles se sont regardées comme si elles avaient perdu leurs moyens. Elles se sont installées ensemble au bout d'une quinzaine de jours et elles ont fini par acheter une maison ensemble; et puis tout s'est écroulé d'un seul coup.

— Pourquoi ?

Maggie se prit la racine du nez entre le pouce et l'index comme si elle venait de se rendre compte qu'elle avait de la sinusite.

— J'avais pas mal de trucs dans la tête à ce moment-là, dit-elle d'une voix sourde. C'était il y a trois ans; une sale période pour moi.

Je gardai le silence; moi aussi, je me souvenais. Moi aussi, j'avais eu

du mal à accepter la mort de Moira. Pour Maggie, ç'avait dû être un véritable cauchemar. J'attendis patiemment qu'elle revienne de l'évocation silencieuse des pires moments de son existence. Je ne suis pas complètement insensible.

Au bout d'un moment, elle cessa de se masser le front et revint aux réalités présentes.

— Je ne suis pas sûre d'avoir jamais connu les détails précis, mais en tout cas, là, tout de suite, ça ne me revient pas. Il me semble que ça tournait autour du fait qu'Helen voulait un enfant et pas Sarah. En tout cas, c'était du sérieux. Autant que je sache, elles ne se sont plus jamais adressé la parole après la rupture, sauf par le biais de leurs avocats. C'est une copine à moi qui a défendu Sarah, et elle m'a dit qu'elle n'avait jamais vu ça. Elles étaient passées du jour au lendemain de l'amour absolu à la haine totale.

— Très intéressant, fis-je en réfléchissant à cent à l'heure.

Je pensai d'abord qu'elle avait inversé les prénoms dans l'histoire des mômes, puis j'envisageai ce que ça voudrait dire si elle ne s'était pas trompée. Sans me laisser le loisir d'approfondir, Maggie secoua la tête d'un air ébahi :

— Alors c'est ça, l'explication ? Tu cherches une gouine qui ferait bien dans la liste des suspects à la place de ta cliente ?

— Tu sais bien que je ne travaille pas comme ça. Sinon, il y a trois ans, j'aurais parlé aux flics d'un incident...

Elle n'alla pas jusqu'aux excuses, mais sa gêne était manifeste.

— En tout cas, Helen n'était pas son genre, dit-elle. Crois-moi, je la connais. Elle est sortie avec ma meilleure copine pendant un an, peu de temps après son arrivée à Leeds. De toute façon, l'année dernière, Helen a eu quelque chose de beaucoup plus sérieux à affronter que tous les miracles de Sarah Blackstone.

— C'est-à-dire ?

— Cancer de l'utérus. Ils lui ont fait une hystérectomie totale. Elle n'est retournée travailler que depuis trois mois.

Je me sentais à deux doigts du jackpot.

— Est-ce qu'il y a eu quelqu'un d'autre après Sarah ?

Je pensais connaître la réponse, mais ça vaut toujours le coup de vérifier.

— Oui, oui, fit Maggie. Elle a une amie à York. Flora. Elle est bibliothécaire à l'université. Une interminable chevelure noire, comme les vierges en détresse de l'époque victorienne.

— Je crois que j'ai dû la croiser. Le genre à qui on n'ose pas parler trop fort de peur qu'elle se brise en mille morceaux ?

— On croirait ça à voir son numéro de pauvre innocente, mais à l'œuvre, on se rend compte qu'elle est coriace comme tout. Si saint Georges l'avait sauvée du dragon, pas besoin de la garder longtemps à

la maison pour se rendre compte qu'il aurait mieux fait d'épargner l'autre bestiole. Pour ce qui est d'Helen Maitland, Flora lui a complètement tourné la tête. C'était gros comme une maison depuis le début. Flora a jeté son dévolu sur Helen jusqu'à ce qu'elle l'ait. Un assaut de charme impitoyable, voilà ce qu'elle lui a fait subir. Et maintenant, plus moyen de voir Helen entre quat'yeux. Flora est toujours dans les parages.

— Ça fait combien de temps qu'elles sont ensemble ? L'effort de mémoire fit froncer les sourcils à Maggie.

— Ça commence à faire un moment. Ça date d'avant le diagnostic de la maladie d'Helen. Remarquez, j'ai l'impression que sans son cancer et le besoin de soutien affectif qu'il a entraîné, Helen aurait plaqué Flora depuis belle lurette. C'est souvent comme ça dans les couples, il y a l'adulateur et celui qui n'éprouve qu'un attachement modéré; eh bien là, ce n'est pas Helen l'adoratrice. Mais en tout cas, elle ne pensait plus à Sarah, si c'est ça que vous croyez. Leur histoire était morte et enterrée bien avant l'assassinat de Sarah, conclut-elle d'un ton catégorique.

Avant que j'aie pu relancer la discussion, la porte d'entrée s'ouvrit et une grande fille d'une vingtaine d'années en uniforme d'ambulancier fit son entrée.

— Bonsoir, chérie, fit-elle en s'avançant dans la pièce pour poser un baiser sur le sommet du crâne de Maggie. Salut, on ne se connaît pas, je crois, me lança-t-elle avec un sourire poli.

— Je vous présente Amanda, annonça sèchement Maggie; c'est elle qui brûle vos cartes de vœux.

La grande se rembrunit :

— C'est vous, Kate Brannigan ? s'enquit-elle d'un ton menaçant.

— C'est moi.

— Bon sang, fit-elle, vous ne manquez pas de culot. Comment osez-vous venir nous harceler ? Vous n'avez pas fait assez de mal comme ça ?

Elle fit un pas convulsif dans ma direction.

Je me levai.

— Il va peut-être falloir que j'y aille, fis-je.

— Ouais, y a des chances, cracha l'ambulancière.

— Tout va bien, Mand, fit Maggie en posant sa main sur la hanche de sa compagne. Je vous raccompagne, Kate.

Amanda se campa sur le perron pour nous regarder descendre l'allée.

— Elle vous voit comme quelqu'un qui m'a brisé le cœur, expliqua Maggie comme nous gravissions la colline vers ma voiture. Moi aussi, je vous voyais comme ça, à un moment. Il m'a fallu presque un an pour me rendre compte que j'avais mis Moira sur un piédestal. C'était

une fille bien, mais pas l'être surnaturel que j'avais construit dans ma tête. Franchement, je suis obligée de reconnaître qu'on ne serait pas allées loin toutes les deux. Trop de choses nous séparaient. Tandis qu'Amanda... Avec elle, j'ai vraiment l'impression d'avoir un avenir. Du coup, les rares fois où je me rappelle de votre existence, je ne vous en veux plus. Je vous verrais plutôt comme celle qui m'a libérée pour ma rencontre avec Amanda.

Nous étions arrivées à la voiture. Je lui tendis la main et elle la serra.

— Merci, dis-je.

— On est quitte.

Je la regardai redescendre la pente. Elle gravit les marches du perron quatre à quatre et se jeta dans une étreinte passible d'interpellation il y a encore vingt ans. Je formai des vœux pour ne pas me retrouver sur sa liste noire à la fin de cette affaire.

Je remontai l'allée principale et m'arrêtai devant le temple égyptien pour m'asseoir sur un piédestal de pierre, entre les larges pattes d'un sphinx. Un peu plus loin s'élevaient les colonnes d'un temple gréco-romain garni d'assez d'angelots pour former un quatuor de chambre, sinon un chœur paradisiaque au grand complet. M'adossant contre la poitrine de l'animal mythique, je me perdis dans la contemplation d'une flèche gothique aux allures de modèle réduit du Scott Monument d'Edimbourg. Un rayon de soleil printanier transperça l'atmosphère humide pour faire ressortir le vert de l'herbe sur le grès et le granit des monuments. Rien de tel qu'un cimetière victorien quand on est en mal de contemplation.

Rien ne m'obligeait à rentrer à Manchester avant 8 heures, et j'avais besoin de souffler pour mettre un peu d'ordre dans les fragments d'informations disparates que j'avais glanés sur la vie et la mort de Sarah Blackstone. Je n'avais pas eu trop de mal à me convaincre qu'il était inutile de pousser jusqu'à Leeds pour me mettre à cuisiner le personnel du service de fécondation *in vitro*. En revanche, le cimetière d'Undercliffe, sur Otley Road, m'avait paru tout indiqué, avec sa vue sur Bradford et ses rappels de la finitude humaine. Au milieu des obélisques, des croix, des urnes géantes, des pierres tombales savamment gravées et des temples de fantaisie, l'idée de la mort semblait la chose la plus naturelle au monde.

D'après Alexis, le cambrioleur dérangé par Sarah Blackstone n'avait en fait rien volé. Le seul objet manquant était l'arme du crime, que l'on supposait être un couteau de cuisine. C'était vraiment dur à avaler. Si elle lui était tombé dessus alors qu'il venait à peine de pénétrer dans l'appartement, on aurait dû trouver une trace quelconque du cambriolage en cours, ne fût-ce qu'un tas de petits

objets de valeur prêts à être emportés. Et puis il y avait le couteau. Si l'arme du crime provenait de la cuisine, la saine réaction du cambrioleur moyen aurait été de la lâcher immédiatement ou même de la laisser dans la plaie, pour la bonne raison qu'il portait des gants. Un cambrioleur digne de ce nom n'aurait pas eu à se trimballer le couteau de crainte d'y avoir laissé ses empreintes. Même un toxicomane rendu à moitié fou par le manque aurait compris qu'il prenait un trop gros risque en l'emportant. Ce n'est pas aussi facile qu'on le croit souvent de se débarrasser d'un couteau de bonne qualité. Dieu sait pourquoi, ils finissent presque toujours par refaire surface.

Et si ce n'était pas un véritable cambrioleur, qui était-ce ? Une rafale de vent glacial venu de la lande me glaça la nuque et me fit frissonner. Je relevai mon col et me pelotonnai entre les pattes du sphinx. Que Sarah Blackstone ait été un péril pour l'avenir de ses collègues, ça ne faisait pas l'ombre d'un doute; mais plus j'y pensais, plus cette piste me paraissait improbable. Même si elle avait été percée à jour, personne d'autre n'avait l'air directement impliqué dans l'affaire. On a beau dire que la boue, ça éclabousse, je sais par expérience que ça sèche vite et qu'un bon badigeon au lait de chaux efface tout. Je pouvais donc laisser tomber la piste des collègues furieux ou paniqués.

J'étais sûre et certaine que certains des bébés fabriqués par Sarah Blackstone lui devaient bien plus que le concours de sa science. Elle avait mis ses propres ovules dans le mélange et j'avais vu de mes yeux qu'elle avait cruellement dupé certaines de ses patientes. Certes, je n'ai guère la fibre maternelle, mais je me figurais fort bien le sentiment éprouvé par une mère qui réalise que le gamin censé être porteur de la moitié de son patrimoine génétique est en fait le rejeton d'une égocentrique. J'imaginai la réaction d'Alexis si l'enfant porté par Chris s'avérait le fruit d'une si cruelle supercherie. Mieux valait pour Sarah Blackstone qu'elle fût déjà morte. Il y avait donc dans la nature un groupe de femmes qui, en additionnant deux et deux et en ayant découvert la véritable identité de Sarah Blackstone, avaient un excellent mobile pour l'assassiner.

Et puis il y avait Helen Maitland.

Le plus dur avait été de convaincre Tony Tambo de marcher dans la combine. Il m'avait déjà tuyautée, et il comptait bien en rester là. Tony et son équipe voulaient bien m'envoyer dans les pattes de l'inspecteur Lovell et de ses hommes de main, mais il n'était pas question qu'ils s'exposent eux-mêmes. Je savais bien que ce n'était pas la peine de lui passer un coup de fil pour lui demander de participer à un piège. Il me fallait un meilleur moyen de pression. C'est pourquoi j'avais fait un crochet par un certain café italien avant d'aller à Bradford.

Tous les matins entre 11 heures et midi, Collar Di Salvo s'installe dans un box au fond du *Carpaccio*, à un jet de pierre du Palais de justice. Collar aime se considérer comme le parrain de Manchester. En fait, le vieux a sans doute des liens plus étroits avec les médias qu'avec la mafia. Bien qu'il ait vu le jour à Miles Platting, Collar affecte un accent italien de comédie. Il a des activités commerciales au grand jour, mais l'essentiel de ses revenus provient de l'économie parallèle. Rien de bien méchant : un peu de ce qu'on appelle à Manchester une taxe informelle et ailleurs, de façon moins angélique, du racket à la protection. Ce sont les faux Lacoste, les ventes aux enchères bidons et le recel de voitures volées qui permettent à Mrs Di Salvo d'arborer des bijoux Cartier authentiques et des tenues Marina Rinaldi. Une règle d'or : Collar ne touche pas à la drogue.

La légende veut que Collar doive son surnom aux techniques employées pour inciter ses concurrents en matière de racket à chercher un autre secteur d'activité. Il leur met, dit-on, un collier de chien au cou, et y attache une laisse qu'il balance par-dessus une poutre maîtresse de son entrepôt. Après quoi deux de ses gros bras promènent le chien... L'histoire nous montre que tous les importuns se sont reconvertis en masse.

Ces dernières années, avec l'essor des barons de la drogue, le mode de gestion de Collar et la gamme de ses méfaits finit par passer pour de la petite bière; mais son nom est toujours de ceux qui font réfléchir à deux fois quiconque navigue en marge de la légalité à Manchester. Étant donné que le jeune Joey, l'héritier présomptif, avait l'air impliqué dans l'affichage sauvage, Collar était l'interlocuteur idéal. On ne s'était jamais rencontrés et on ne se devait rien, mais en même temps, je ne voyais pas pourquoi Collar aurait refusé de m'écouter.

Je longeai le bar d'un pas assuré et m'immobilisai en face du box du vieil homme.

— J'aimerais vous offrir un café, Mr Di Salvo, dis-je.

Il aime bien que tous ceux qui l'approchent se comportent comme

au cinéma. Je me sentais ridicule, mais c'est fréquent dans mon métier.

Sa grosse tête avait l'air d'un vestige de buste romain comme on en voit dans les musées, jusqu'au nez cassé. Ses yeux noirs noyés d'épagneul atteint de conjonctivite me toisèrent de la tête aux pieds.

- *Ma* avec plaisir, *signorina* Brannigan, dit-il avec un hochement de tête majestueux.

Il savait qui j'étais, et cela ne faisait que confirmer tout ce que j'avais entendu à son sujet. Le gorille assis en face de lui se glissa hors du box pour gagner une table voisine.

Je pris place.

— La vie est belle ?

Il haussa les épaules comme s'il passait une audition pour Scorcese.

— A part la TVA et les impôts, on ne peut pas se plaindre.

— Et la famille, ça va ?

— Così, cosa.

Les deux doubles expressos arrivèrent sur la table. J'aurais bien voulu un cappuccino avec une tranche de panettone, mais tant pis. Chargée à bloc par cette dose massive de caféine, j'allais foncer sur Bradford à la vitesse d'un supersonique.

— Le sujet dont je voudrais discuter avec vous concerne Joey, dis-je en tendant la main vers le sucrier, histoire de pactiser avec le crime.

Il inclina la tête de côté, révélant un cou de poulet tout ridé entre sa cravate de soie et le col de sa chemise.

— Continuez, fit-il d'un ton placide.

Joey était le petit-fils de Collar et la prune de ses yeux en trou de vrille. Son père Marco était mort une douzaine d'années auparavant au cours d'une poursuite automobile en voiture de sport. A 20 ans, Joey s'efforçait maintenant d'être à la hauteur des attentes du vieux. L'ennui avec Joey, c'est qu'il tenait son caractère de sa mère, une douce Irlandaise qui ne s'était jamais tout à fait remise du choc causé par la découverte des activités mafieuses de l'homme qu'elle avait accepté d'épouser et qu'elle prenait pour un honorable vendeur de voitures d'occasion. Joey n'avait rien hérité de la cruauté des Di Salvo, mais reçu en partage la gentillesse des Costello. Il n'avait résolument pas l'étoffe d'un bandit, mais il lui faudrait attendre que son grand-père soit six pieds sous terre pour trouver sa voie. D'ici là, Collar se verrait sans cesse confronté à des porteurs de mauvaises nouvelles dans mon genre.

— Il rencontre des problèmes dans son affaire d'affichage sauvage. Je ne vous ferai pas l'affront de vous expliquer les détails. Je suis certaine que vous savez tout ce qu'il faut savoir sur l'inspecteur Lovell, tout comme vous savez que les moyens classiques de crever l'abcès sont rendus inefficaces par l'appareil policier qu'il a à sa disposition. Il

se trouve que les problèmes de Joey coïncident avec ceux de mon client, et que je suis en mesure de vous proposer une manière de liquider la question.

Je m'interrompis pour absorber une gorgée du breuvage toxique que j'avais dans ma tasse. Ma bouche se mua aussitôt en puits infernal, obscur et sulfureux.

— Ça me paraît tout à fait indiqué, dit-il en plongeant une main parsemée de taches de vieillesse dans la poche intérieure de sa veste pour en tirer un cigare qui aurait pu servir d'étai de mine avant leur fermeture.

— J'ai besoin de votre aide pour que ça marche, poursuivis-je tandis qu'il sectionnait l'extrémité de son barreau de chaise avant de tirer dessus avec une avidité indécente. J'aurai besoin de l'assistance de Tony Tambo, et je ne dispose pas des moyens de persuasion nécessaires pour me l'assurer.

— Et vous vous êtes dit... *puff*... que je pourrais convaincre Tony... *puff*... de vous filer un coup de main... *puff*... parce que ça tirerait Joey de la mouise ?

— C'est tout à fait ça, Mr Di Salvo.

— Et pourquoi avez-vous besoin de Tambo ?

— L'inspecteur Lovell a toujours gardé un profil bas. Peu de gens savent qui se cache derrière ces tentatives de main basse sur l'affichage, mais comme Tony s'est déjà trouvé face à face avec lui, il n'a rien à perdre en se rendant à un rendez-vous fixé par lui. Tony n'à qu'à arranger la rencontre. Je m'occupe du reste. C'est moi qui me mouille dans cette affaire, personne d'autre.

Collar acquiesça; il baissa un moment les paupières, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à m'empester avec son cigare. Il rouvrit les yeux et plongea son regard dans le mien. Un peu plus de valises sous les yeux, et il était mûr pour ouvrir une maroquinerie.

— Accordé, fit-il. Sauf contrordre, le rendez-vous aura lieu au club Tambo, ce soir à 8 heures et demie. Ça va ?

— Ça va.

Pas question de lui demander comment il allait s'y prendre pour arranger le coup si vite. Franchement, je préférerais ne pas le savoir. Je me levai et j'étais sur le point de le remercier lorsqu'il demanda d'un ton menaçant :

— Il n'est pas bon, le café ?

J'en avais marre de jouer au plus fin.

— On dirait de l'huile de vidange, mais en plus dégueulasse, lâchai-je.

Je crus un instant qu'il allait en chiquer son cigare; puis il sourit comme un python devant une souris trop amusante pour qu'on la croque. Je réglai tout de même les deux cafés en sortant. Je ne suis

pas secouée à ce point-là.

Il était 8 heures, et Della Prentice avait la main plongée entre les bonnets de mon soutien-gorge à armature le plus audacieux. Nous nous trouvions dans une salle d'interrogatoire du poste de Bootle Street, et Della s'assurait que l'émetteur radio était solidement fixé dans l'armature. Si Lovell prêtait à mes seins le genre d'attention dont les inspecteurs des Mœurs sont coutumiers, je ne voulais surtout pas qu'il puisse remarquer quoi que ce soit d'inhabituel. Les tétons, c'est une chose, les micros, c'en est une autre.

— Là, fit Della. A moins d'un gros dérapage, il n'y verra que du feu.

Elle recula d'un pas pour un coup d'œil général. J'avais opté pour un body en Lycra argenté sur des cuissardes noires et des bottes de hockey noires également, que je réserve d'ordinaire aux exercices de cambriole. Je portais par-dessus une vieille veste en jean à manches coupées qui laissait apparaître les tatouages lavables que je m'étais décalqués sur les deux biceps. Mon maquillage tendait au look toxico en sevrage; j'avais lissé mes cheveux au gel en un casque luisant.

— C'est d'un goût charmant, commenta-t-elle.

— Au temps polir toi, grommelai-je.

Della portait une chemise au col relevé déboutonnée jusqu'au nombril. Les pans de la chemise étaient fourrés dans une jupe en Lycra noir un petit peu plus large qu'une ceinture d'haltérophile. Elle était jambes nues, confortablement chaussée de baskets. De son poste d'observation privilégié - derrière le bar, à laver les verres - sa tenue suffirait à apaiser toutes les méfiances. Avec les cheveux défaits et assez de maquillage pour modifier le dessin des yeux et de la bouche, Lovell ne reconnaîtrait jamais l'inspectrice qu'on lui avait peut-être désignée une fois ou deux dans une cantine bondée.

— Est-ce que tu as récolté des tuyaux sur Lovell ? m'enquis-je.

— Pas des masses, répondit-elle, morose. Je ne voulais pas trop avoir l'air de m'intéresser à lui. On m'a dit que sa femme avait divorcé parce qu'il la frappait pour un oui ou pour un non, mais chez nous, c'est presque général. J'ai tout de même appris qu'il prétend avoir une quinzaine de jours par an en propriété collective dans une villa à Lanzarote. Genre demeure de caractère à flanc de colline, piscine, jardin en espaliers, une demi-douzaine de chambres en enfilade. En fouinant un peu et en faisant valoir un ou deux passe-droits, il s'avère que Lovell est l'actionnaire majoritaire de la société anonyme propriétaire de la villa. Sachant que la valeur de ce bien immobilier s'élève à un bon quart de million, ça suscite quelques questions quant aux finances de l'inspecteur Lovell.

— Bien joué, Della.

— Attends, ce n'est pas tout, poursuivit-elle, tandis que nous nous

dirigions vers la voiture qui nous attendait. Une copine de classe a épousé un type qui s'occupe d'un vignoble du coin, alors je lui ai passé un coup de fil. Son mari connaît Lovell. S'habille Versace, roule en Ferrari, copropriétaire d'un restaurant, d'un bar et de deux discothèques à Puerto del Carmen, siffla-t-elle d'un ton rageur.

— Pas évident de soutenir ce genre de train de vie avec une retraite de flic.

— Tu m'étonnes. Et il est bien temps que nous le rangions des voitures. Allez, on y va.

Le plan était assez simple. Della serait à l'intérieur de la boîte en observateur. Trois de ses plus fidèles brigadiers se trouveraient à quelques mètres du grand comptoir où la rencontre devait avoir lieu - deux dans les toilettes des dames, un derrière la cabine du DJ. Quatre autres policiers triés sur le volet seraient postés au-dehors, à l'écoute de mon émetteur. Lorsqu'ils en auraient assez enregistré pour faire plonger Lovell définitivement, ils entreraient dans le tableau pour l'arrêter. Le piège classique.

Bien qu'il n'ait disposé que de huit heures pour tout mettre au point, Tony m'avait monté une couverture crédible : clavier d'un nouveau groupe féminin. Nous nous étions formées en Allemagne, avant d'entamer une tournée européenne si brillante qu'on avait déjà décroché un contrat avec un label indépendant de Hambourg; mais comme on ne voulait pas en rester là, on était venues en Angleterre pour prendre la scène musicale d'assaut, histoire de signer chez une grande maison de disques. Comme on avait déjà un nom, on n'avait pas envie de galérer. On voulait du battage et de la pub, vite fait, bien fait; alors on avait dit à Tony Tambo qu'on voulait parler directement au patron parce qu'on avait ni temps ni argent à perdre. Il ne me restait qu'à prier pour que Lovell en balance assez pour se griller, parce qu'avec tous les ascenseurs qu'il faudrait renvoyer si je loupais ce coup-là, je n'aurais plus qu'à quitter la ville.

Les renvois d'ascenseurs me renvoyèrent à mes escrocs à la pierre tombale.

— Est-ce que tu t'es renseignée sur Sell Phones ?

— On a envoyé des gars ce matin, acquiesça Della. La société est régle, mais un de mes petits génies a remarqué une trappe dans le plancher. Et en bas, qu'est-ce qu'on trouve ? Une organisation de téléphone pirate.

— Une organisation de téléphone pirate ?

— Tu veux dire que j'ai enfin trouvé un trafic dont tu ignores l'existence ? fit Della, les yeux écarquillés.

— Je t'écoute.

— Bon, voilà : il existe un petit gadget électronique dans le commerce, qui permet d'écouter les portables. Ça te donne aussi le

numéro du portable et son numéro de code électronique. Avec ça, tu peux reprogrammer la puce d'un téléphone volé pour en faire une réplique de celui sur lequel tu t'es branchée. Et tu peux t'en servir pour appeler aux quatre coins du monde jusqu'à ce que la compagnie des téléphones cellulaires comprenne et interrompe la ligne. D'habitude, tu as quelques heures d'appel devant toi, mais si tu passes des coups de fil internationaux, ils peuvent te couper dans l'heure; alors si tu t'amuses à cloner des téléphones, tu t'installas dans une pièce avec une douzaine de téléphones clonés, tu loues un endroit mettons 20 livres de l'heure par personne et dès qu'un téléphone coupe, le client passe au suivant sur la table. Ça coûte une misère aux clients, la provenance de l'appel est indétectable et l'escroc n'a presque aucune mise de fonds à faire une fois qu'il a le scanner et les téléphones volés.

— Et il y avait tout ça chez Sell Phones ?

— Eh oui.

— Alors ma cote est à la hausse ?

— On va voir comment ça tourne ce soir.

A 8 h 10, je m'introduisis dans la boîte avec Della par l'escalier de secours, comme convenu avec Tony. Il nous attendait en tirant fébrilement sur sa Camel.

— Votre ami est arrivé, dit-il d'un ton qui trahissait toute son anxiété et son amertume.

— Où est-ce que ça se fait ?

Au fond de la salle, dans un coin, Tony m'indiqua une petite table circulaire entourée par une banquette sur trois côtés.

— C'est ma table, tout le monde le sait. Si ça se fait ailleurs, il va se méfier encore plus.

Je traversai la salle à sa suite tandis que Della se dirigeait vers le bar et la pile de verres sales qui l'attendait. L'éclairage était à fond, dépouillant le *Manassas* de toute prétention au charme ou au mystère. Sous la lumière froide, la moquette avait l'air tachée et pleine d'accrocs, le mobilier miteux et éraflé, les couleurs criardes et minables. Ça revenait à voir une reine de la rampe dans la lumière dure de sa loge avant son maquillage de scène. L'atmosphère sentait la sueur rance, la fumée et les verres renversés, le tout sur une note florale chimique qui vous prenait à la gorge comme un alcool bon marché.

Tony me fit signe de m'installer la première sur banquette. Je secouai la tête. Pas question de me faire prendre en sandwich entre lui et Lovell. Rien ne permettait d'exclure l'éventualité d'une bonne vieille embrouille, et si Tony Tambo avait décidé de s'accrocher à une étoile montante plutôt qu'à la comète qui plongeait déjà vers l'horizon, je n'allais sûrement pas lui mâcher la besogne.

— Passe devant, lui dis-je.

Il grommela quelque chose dans sa barbe, l'air pas content, mais il s'exécuta en glissant sur la garniture de tissu lissée par des centaines de fesses. Je me posai tout au bout du siège, de sorte que Lovell ne puisse me coincer à moins d'en faire une affaire d'État. Tony attira le lourd cendrier de verre à lui.

— J'espère que tu sais à quoi tu joues, dit-il.

— Moi aussi; sinon, nous sommes dans la merde.

— Vous me foutez la haine, vous les bonnes femmes, toujours à la ramener comme si vous aviez des couilles alors que vous n'avez que de la gueule, cracha-t-il, en écrasant son mégot, avec le genre de rancœur qu'on réserve ordinairement à ses ex.

— Tu crois que ça m'amuse de fréquenter des voyous ? Arrête de délirer, Tony. De toute façon, c'est bientôt fini.

— Ça, c'est toi qui le dit, ricana Tony. Moi, je te dis que ça commence. (Il se pencha en avant pour gueuler à l'adresse de Della :) Eh, toi ! (Della leva le nez du verre qu'elle était en train de briquer.) Amène-moi un putain de Southern Comfort bien tassé, histoire de te rendre utile.

Elle lui jeta un regard à faire débâter Priape lui-même, mais Tony était trop à cran pour s'en formaliser.

— Et pour toi, Kate, comme d'habitude ? demanda-t-elle.

Je hochai la tête.

À l'autre bout de la boîte, la porte s'ouvrit à la volée dans le plus pur style grand coup de pied. Nous nous tournâmes comme un seul homme. Dans l'encadrement de la porte se tenait un grand type mince, vêtu d'un survêtement comme en portent les grands joueurs de tennis à Wimbledon. Ses deux gorilles ressemblaient aux ailiers d'une équipe de football américain, avec protection d'origine aux épaules. Ils les avaient si larges qu'ils auraient dû se mettre de profil pour entrer chez moi. Ils avaient l'air fabriqués comme ça, avec des costards tellement carrés qu'ils semblaient construits en Lego.

Le trio traversa la pièce à pas mesurés et je pus dévisager Peter Lovell à mon aise. Il avait une tête étroite aux traits réguliers de bourreau des cœurs pour films à l'eau de rose, image renforcée par d'épais cheveux noirs coiffés en arrière à la Peter Firth. Cette première impression s'écroulait de près, lorsque les ravages de l'acné juvénile devenaient impossibles à masquer. Il s'immobilisa à quelques pas de moi et ses anges gardiens resserrèrent les rangs derrière lui. Ses yeux étaient pareils à deux cailloux de granit, froids et gris comme la mer du Nord en janvier.

— *Segue*, fit-il, méprisant, d'une voix crissante comme du gravier sous des semelles de cuir. C'est quoi, ce nom ?

— C'est italien, répondis-je. Ça veut dire « ça suit », c'est-à-dire que mon groupe, c'est l'affaire qui monte, tu vois ?

— Ça dépend. Et toi, c'est Cory ?
— C'est ça. Tony dit que c'est toi qu'il faut voir pour mettre un groupe sur les rails.

Lovell se glissa face à moi sur la banquette.

— Un cognac, Tony, dit-il. Ce que t'as de mieux, hein, t'es mignon ?

— Un Hennessy dans un verre de dégustation, par ici, beugla Tony.
T'es sourde ou quoi ?

Je n'eus pas un seul regard pour Della.

— Alors qu'est-ce que vous pouvez faire pour nous, Mr... ?

— Ma boîte s'appelle Promo d'Enfer; tu peux m'appeler Mr Promo ou Mr Denfer, ça dépend du degré d'intimité que tu veux y mettre, répondit-il avec le plus grand sérieux.

Je fis la fille pas impressionnée pour deux sous :

— Faut voir, fis-je. On a vraiment la cote en Europe, mais les gros coups, c'est ici que ça se passe. On veut sortir du lot, et sans trainer; on n'a pas envie de se faire balader par un amateur.

Sa figure se fendit de quelque chose qui ressemblait à un sourire.

— Alors on fait la fière ? Écoute, Cory, des fois, ça paye, mais faut savoir la jouer fine. (Il se pencha en avant et le sourire mourut sur ses lèvres plus vite qu'une mouche projetée sur un pare-brise à 140 kilomètres à l'heure.) Là, tu vois, t'as tout faux. J'ai pas l'habitude de traiter directement avec les gens. J'y perds mon temps et mon argent, alors le minimum, mais le strict minimum que je te demande, c'est de ne pas me snober.

— Compris, fis-je. On arrête de vous faire perdre votre temps, à ce moment-là. Dites-moi ce que vous offrez, donnez-moi une raison de marcher avec vous ?

— Comment ça se fait que vous n'avez pas d'agent ? s'enquit-il.

— On n'a jamais trouvé d'interlocuteur valable. Figurez-vous que j'ai un diplôme de comptable. Je sais faire la différence entre une bonne affaire et une embrouille.

— À ce moment-là, ça devrait rouler. Je t'offre la seule bonne affaire possible dans le secteur. C'est ma ville. Pour 40 pour cent de vos recettes, contrats avec les maisons de disques compris, je peux vous faire passer dans toutes les boîtes qui comptent. Je peux m'arranger pour remplir la salle à coup sûr, je peux vous assurer une couverture médiatique complète et afficher tes nichons sur tous les murs de la ville. (Lovell se carra dans la banquette tandis que Della apportait les verres. Pas folle, elle servit d'abord l'inspecteur, puis moi et enfin Tony.) Depuis quand tu fais bosser des vieilles ? s'enquit Lovell comme elle s'éloignait.

— Oh, elle fait la plonge et elle approvisionne le bar, c'est tout, fit Tony, évasif. Elle se barre avant que les mecs commencent à rappliquer. C'est la tante à ma meuf.

— J'ai entendu dire qu'il y avait eu de l'embrouille ces derniers temps, des affiches recouvertes, du sabotage dans les concerts et tout le bordel. Qu'est-ce qui nous dit qu'on n'aura pas droit aux mêmes galères ?

Lovell tambourina du bout des doigts sur son saladier de cognac.

— Le seul moyen d'en être sûres, c'est de faire affaire avec moi. Pauvre crétine, qui c'est qui a foutu la zone, à ton avis ? Je te dis qu'elle est à moi, cette ville. Ceux qui pigent pas ça, faut pas qu'ils viennent pleurer après. T'as qu'à demander à Tony. Il passe à la caisse comme un bon gars, et il a jamais de salades, pas vrai, Tony ?

— Jamais, convint Tony d'une voix neutre; jamais de salades.

— En clair, si on vous balance 40 pour cent de ce qu'on gagne, vous nous arrangez le coup, mais si on fait affaire avec quelqu'un qui pratique des prix un peu moins martiens, il ne nous restera que nos yeux pour pleurer, c'est ça ?

Lovell reprit son verre et s'enfila son cognac cul sec.

— 60 pour cent de quelque chose, ça vaut mieux que 100 pour cent d'emmerdements. Plein de problèmes peuvent arriver à un groupe qui essaie de percer en ville : leurs affiches n'arrivent jamais sur les murs; pour de mystérieuses raisons, les billets ne se vendent pas; il y a des bagarres aux rares concerts pouilleux qu'ils arrivent à organiser, ou alors des camionnettes pleines de matériel crament sans raison apparente.

— Vous dites que tout ça pourrait nous tomber sur la gueule si on ne marchait pas avec vous ?

Il reposa son verre avec une précaution infinie.

— Pas « pourrait ». C'est garanti sur facture. C'est toi qui a voulu me causer, me rappela-t-il en me tapotant le plexus de son index. T'as intérêt à marcher avec moi, sinon tu peux tout de suite retourner te faire mettre en Allemagne.

Je me dérobai. Je pouvais souffler, maintenant. Lovell s'était mis tout seul dans le mur.

— C'est bon, c'est bon, dis-je. y a pas de raison qu'on puisse pas s'entendre. C'était juste pour savoir.

Lovell se leva.

— Bon, eh bien maintenant que tu sais, tu connais le tarif. T'amuse pas à faire la conne avec moi, t'entends ? C'est moi qui dirai à ton groupe pourri où et quand il doit jouer, et vous faites affaire avec personne sans m'en causer avant. (Il fourra la main dans sa poche et sortit un portable qu'il posa sur la table.) Garde le sur toi. Mon numéro est programmé sur la mémoire au numéro 1. T'appelles que ce numéro-là, pigé ? Autrement, je le verrai sur la facture et je te garantis que la note sera salée. T'auras qu'à acheter un chargeur dans n'importe quelle boutique. Je t'appelle pour te dire la date de votre premier

concert.

Ce qu'il allait dire ensuite se perdit. La porte de la boîte s'ouvrit une fois de plus à la volée et deux types se ruèrent à l'intérieur en brailant :

— Police ! Que personne ne bouge !

La porte des toilettes pour dames s'ouvrit et les deux autres se précipitèrent dans la salle en direction des gorilles. Un cinquième flic bondit par-dessus les platines du DJ tandis que Della jaillissait de derrière le bar en direction de Lovell. Tout ce petit monde beuglait :

— Police ! Que personne ne bouge !

L'acoustique de la boîte déformait leurs voix de façon étrange, comme si elles avaient été avalées par l'espace vide de la vaste pièce.

Lovell devint écarlate du cou jusqu'à la racine des cheveux comme un verre qu'on remplit d'un liquide coloré.

— Sale pute ! glapit-il. Allez, on s'arrache.

Mais avant qu'il ait pu aller où que ce soit, un des brigadiers de Della, un avant de rugby du Yorkshire qui avait mal calculé sa trajectoire par-dessus la table de mixage du DJ, vint le percuter de plein fouet. Voyant leur patron au tapis, face à un ennemi supérieur en nombre, les gros bras décidèrent que le jeu qui les avait maintenus jusqu'alors dans le rôle de mannequins pour costumes sur mesure était terminé. Lovell était coulé pour de bon, mais Tweedledee et Tweedledum n'étaient pas obligés de plonger à sa suite. Comme un seul homme, ils plongèrent la main sous leurs vestes et brandirent deux pistolets semi-automatiques identiques.

Le silence se fit d'un seul coup.

Il n'y a pas que la perspective immédiate de la pendaison qui stimule les facultés intellectuelles. La vue frontale du canon d'une arme à feu a les mêmes effets. Pendant une minute interminable, personne ne bougea ni ne proféra une parole. Enfin Tweedledum désigna Della d'un geste de sa main armée :

— Eh toi, la pouffiasse, arrive un peu par là.

Elle resta tout d'abord immobile. Je savais ce qu'elle pensait. Plus nous serions loin les uns des autres, plus les deux bandits auraient du mal à nous tenir tous en joue.

— Arrive ici, je te dis ! brailla le porte-flingue en braquant son arme au sol un instant avant d'appuyer sur la détente. (Un éclat de bois de la piste de danse jaillit à quelques centimètres des pieds de Della et vola à l'autre bout de la salle). Tu te magnes, bordel !

Je n'ai jamais compris pourquoi c'est toujours celui qui a le pétard qui a l'air d'avoir le plus la trouille.

Lentement, prudemment, Della s'avança vers lui. Dès qu'elle fut à sa portée, il l'attira à lui par les cheveux et la plaqua contre sa poitrine, le canon collé dans le cou. Je savais à présent que ces mecs-là étaient des pros. Les pros choisissent toujours le cou. C'est bien plus pratique que la tempe. Le canon s'enfonce dans les chairs au lieu de glisser sur le temporal en sueur. Le flingue sur la tempe, c'est bon pour les touristes, ceux qui vont trop au cinéma.

L'homme qui s'était emparé de Della se tourna de façon à se retrouver presque dos à dos avec son acolyte.

— Personne bouge d'un poil ! gueula l'autre.

— Débarrassez-moi de ce connard ! brailla Lovell.

— J'ai dit personne bouge d'un poil, c'est valable pour toi aussi.

— Tu bosses pour moi, pauvre con, grinça Lovell, à présent violet de rage.

— On n'a qu'à dire qu'on vient de donner notre démission, beugla le porte-flingue en braquant Lovell et le flic toujours étalé sur lui. C'est bon, on s'arrache.

Il fit un pas en arrière tandis que son pote avançait d'autant. Ils gagnèrent ainsi la sortie de secours tant bien que mal. Étant donné que deux flics seulement étaient entrés par la porte principale, il devait en rester deux derrière le bâtiment. Je formai des vœux sincères pour qu'aucun des deux ne se sente la fibre héroïque.

Les gros bras étaient presque à la porte lorsque Tony Tambo entra subitement en action. Je ne sais pas s'il avait envie de jouer au chevalier à la brillante armure ou s'il enrageait de voir tout ce bordel dans sa boîte. Toujours est-il qu'il bondit sur son siège, prit son élan

sur la table, sauta sur la piste et se rua sur les gros durs. Celui qui était face à nous tira deux fois. Tony prit la première balle à la cuisse et sa jambe éclata en lambeaux de chair et d'os dans un nuage de sang. La deuxième le cueillit à l'abdomen pendant sa chute et ressortit en lui faisant éclater le dos comme dans les effets spéciaux à l'ordinateur. Son hurlement était sorti des pires cauchemars; les hoquets qui suivirent ne valaient guère mieux.

— Je t'avais prévenu, connard, grinça le porte-flingue comme au bord des larmes. Allez, tirons-nous.

Son comparse mit un coup de pied dans la barre de l'issue de secours qui s'ouvrit à la volée. De ma place, je voyais le coin de l'escalier de secours qui montait vers la rue.

— Descendez par ici vite fait, sinon la salope y a droit, pigé ? lança-t-il.

Puis il recula, entraînant Della à sa suite.

Comme il ne se passait toujours rien, il fit un pas de côté sans lui lâcher les cheveux, passa le buste dans l'encadrement de la porte et tira. J'entendis le gémissement modulé d'un ricochet sur les pierres de la cage d'escalier. Il resserra aussitôt son étreinte sur Della.

— Fais-les descendre ici, gronda-t-il.

— Descendez gentiment, cria Della, c'est un ordre.

Tony avait maintenant fini de gémir, de sorte que j'entendis les pas lourds dans l'escalier. Deux hommes se glissèrent à l'intérieur de la boîte par la porte de secours. Sous la menace de l'arme du type qui tenait Della, ils longèrent les murs jusqu'à se retrouver presque parallèles à Lovell et au brigadier.

— Bon, pas la peine d'essayer de nous suivre, pigé ? Sinon c'est elle qui morfle, glapit-il en franchissant la porte au pas de course, son acolyte sur les talons.

À l'instant même où ils disparaissaient, Lovell prit le brigadier au dépourvu et parvint à se dégager à l'improviste. Je sautai sur la table et lançai un coup de pied en extension qui m'aurait valu la suspension à vie dans n'importe quel club de boxe thaï digne de ce nom. Je cueillis Lovell au flanc, et comme nous roulions ensemble sur le sol, j'eus la satisfaction d'entendre un craquement de côtes accompagné d'un piaillage de douleur tandis que ses poumons se vidaient de tout leur contenu. Je me dégageai en roulant sur le côté et le laissai au brigadier pour me ruer vers l'issue de secours avec un des policiers. Les autres étaient déjà sortis par la porte principale, ils fonçaient vers la rue dans un effort désespéré pour couper la route aux gorilles.

Nous atteignîmes la porte à peu près au moment où les gorilles arrivaient dans la rue, ralentis par le poids mort de Della. Avec un grognement digne de King Kong, celui qui s'efforçait de la contenir la saisit à bras-le-corps et la balança au bas de l'étroite volée de marches.

On a beau apprendre à tomber tant qu'on veut, ça ne vous prépare pas à ce genre de mésaventure. Della roula dans l'escalier comme une poupée de chiffon, la tête au creux des bras, en rebondissant contre les murs. Je me jetai en même temps que le flic pour amortir sa chute. C'était sûrement la pire chose à faire. Lorsqu'elle nous rentra dedans, sa jambe vola de côté et cogna dans le mur. J'entendis distinctement le craquement de l'os lorsqu'il se brisa, puis il y eut le choc sourd des membres entrant en collision. Nous finîmes par nous retrouver pratiquement nez à nez toutes les deux.

— Quel plan foireux, souffla-t-elle, puis elle tomba dans les pommès.

Je parvins à dégager mon bras malgré la douleur insupportable qui irradiait jusqu'à l'épaule comme un trait de feu. Lorsque je vis que ma manche en lambeaux était trempée de sang, je m'évanouis à mon tour.

C'était une soirée tranquille aux urgences, jusqu'à notre arrivée. Tony Tambo était sur la corde raide, sous perfusion, et il ne s'accrochait à la vie que par la force de la volonté, d'après l'infirmière qui me banda le poignet; je m'étais sortie de la collision dans l'escalier avec une simple foulure. Le sang était celui de Tony; j'avais atterri dedans en me dégageant de Lovell. Mr Promo D'enfer était en état d'arrestation avec quatre côtes cassées et un poumon enfoncé, et je m'attendais presque à me voir accusée de voie de faits sur Della par un des ses fidèles limiers. L'inspectrice avait été directement envoyée se faire plâtrer la hanche. Le flic sur lequel nous avions atterri toutes les deux restait sous surveillance médicale pour double commotion, deux affreux coquards et une dent de devant cassée. À l'accueil de l'hosto, il n'y avait pas moyen de s'approcher de la machine à café tellement ça grouillait de flics.

Lorsque l'infirmière eut fini mon bandage, je descendis à la salle où on posait les plâtres en m'efforçant d'éviter tout soubresaut à ma carcasse endolorie. À peine avais-je poussé les portes battantes qu'un accent de Liverpool bien connu résonna à mes oreilles. Le timbre rauque et enjoué d'Alexis eut sur ma migraine les effets d'un bon engrais sur les plantes vertes. La tête de Della pivota avec toute l'agressivité d'un boxeur qui a pris un coup de trop et nous lançâmes en chœur :

— Dehors !

— D'accord, c'est comme ça qu'on remercie les copines ! Moi, dès qu'on a su à la rédaction qu'il y avait eu du vilain pour l'inspecteur Prentice et une privée nommée Brannigan, je leur ai tout de suite dit « je m'en occupe, ça sera mieux pour les filles d'avoir affaire à une amie », exposa Alexis sur le ton de la vertu outragée.

— Si tu es ici en tant que journaliste, va-t'en, Alexis, fis-je d'une voix

lasse. Si je te disais que la soirée a été dure, ce serait la litote du siècle. Ça a tellement mal tourné dans la dernière heure que je crève d'envie de cogner quelqu'un. Ça pourrait être l'occasion rêvée pour ce genre de contrecoup, mais je n'ai vraiment pas envie que ça tombe sur toi.

— Moi, ce qui me ferait du bien, ce serait de trouver quelqu'un à mettre au placard, fit Della avec la voix d'une fille à bout de nerfs, ce qui était bien naturel. Comme Kate a dit, Alexis la journaliste peut faire demi-tour; par contre, l'amie est la bienvenue si elle a une voiture pour nous ramener chez nous après ce fiasco lamentable.

— Je suis désolée, fis-je.

— Tu n'y es vraiment pour rien, répondit Della en secouant la tête. J'aurais dû me rendre compte qu'il se baladait forcément avec des gorilles armés. On aurait dû les laisser sortir et serrer Lovell au milieu de la nuit, tout seul. J'ai mal estimé la situation.

Ça aurait dû me reconforter, mais c'était encore pire : Della était sur le point d'être promue au grade de superintendant et une opération de ce genre, qu'on pouvait présenter comme un cafouillage total, n'allait pas faire avancer son dossier. En y ajoutant le statut de paria qui s'abat automatiquement sur tout flic qui en fait tomber un autre, on pouvait dire que mon idée lumineuse allait renvoyer l'avancement de Della au frigo pour un moment.

— Rentre avec moi et dors à la maison, proposai-je en préambule à d'interminables excuses; tu ne vas pas pouvoir remonter l'escalier de chez toi avant un moment.

— En effet; acquiesça-t-elle. Ça ne va pas déranger Richard ?

— Sauf si tu essaies de l'arrêter pour détention de substances illégales.

— Je crois que je pourrai me retenir, fit Della en se fendant d'un sourire las.

— Alors qu'est-ce qui s'est passé au juste ? intervint Alexis, incapable de se contenir plus longtemps.

— Fusillade dans une boîte de nuit, crachai-je. Un policier pris en otage. Un homme retenu par les forces de police aux fins d'enquête, deux gorilles armés en fuite. Un patron de boîte de nuit entre la vie et la mort, deux agents légèrement blessés. Un détective privé qui n'était pas là.

— Ça m'énerve quand tu fais les choses à moitié, fit Alexis avec un sourire goguenard.

Plus tard, beaucoup plus tard, quand Della fut endormie dans mon lit et Richard dans le sien, assise dans les ténèbres de la véranda avec un cocktail corsé de Smirnoff étiquette noire et de jus de pamplemousse frais, je contemplais le D majuscule de la lune. Tony

Tambo y était passé : un des collègues de Della avait appelé pour le lui dire moins de dix minutes après notre arrivée chez moi. Je sirotais mon verre en méditant l'abîme qui s'était creusé entre le piège banal que j'avais envisagé et ce qui s'était produit. Je m'étais lancée bille en tête, gonflée à bloc, et à présent, un homme était mort. Il avait une petite amie, une ex-femme et une petite fille, la prune de ses yeux d'après Richard. Il n'était pas censé jouer les héros, mais en même temps, je n'avais pas soupçonné qu'il pourrait y avoir matière à héroïsme.

Si ma vie était un film, j'aurais été en train d'échafauder des projets de vengeance et de faire circuler l'info dans le milieu, comme quoi je voulais mettre la main sur ces mecs-là, dussé-je y laisser ma peau; et ils me seraient livrés pieds et poings liés, me laissant maîtresse de leur sort. Mais ma vie, c'est pas du cinéma. Je savais que je ne ferais rien pour découvrir l'identité des gorilles, où ils se cachaient, et leurs complices. C'était le boulot de la police, et je ne pouvais pas m'en mêler sans risquer d'exposer d'autres vies humaines. Après ce qui était arrivé à Tony Tambo, je n'étais pas prête à renouveler mon incursion dans la cour des grands.

Je lampai une longue gorgée bien fraîche en m'efforçant de ne pas penser à la fille de Tony, de ne pas trop me mépriser et de me souvenir pourquoi j'avais bataillé si dur pour essayer de me maintenir dans ce jeu de massacre.

Je m'éveillai vers 7 heures et demie, à l'instant où le soleil passait au-dessus de la palissade au fond du jardin et venait frapper le bout de la chaise longue en osier où j'avais fini par m'endormir. Je portais toujours le tee-shirt et le pantalon de survêtement enfilés après la douche que j'avais dû prendre pour achever de me laver du sang de Tony Tambo. S'il existe un équivalent féminin de « mal rasé », c'est comme ça que je me sentais. Je me frottai les yeux, grimaçant à la douleur aiguë qui me transperça le poignet, et passai dans la cuisine en titubant. Je finissais juste de remplir le réservoir de la cafetière électrique lorsque j'entendis Della m'appeler.

— J'arrive, lançai-je en achevant la besogne.

Assise dans le lit avec l'oreiller dans le dos, Della affichait dix ans de plus que la veille; d'après le miroir de la penderie, elle avait tout de même l'air d'une gamine à côté de moi.

— Comment tu te sens ? m'enquis-je.

— Comme si ça ne se voyait pas.

— À ce point-là ? Dis donc, va falloir te retirer tes lacets et ta ceinture, à ce moment-là.

Della tendit le bras et me tapota faiblement la main.

— C'est une odeur de café que je sens ?

— Oui. Les secours d'urgence arrivent.

Dix minutes plus tard, nous partageons la première cafetière de la journée. J'assouplis même le règlement intérieur de la maison jusqu'à lui laisser fumer une cigarette dans mon lit.

— Qu'est-ce que tu as de prévu pour aujourd'hui ? s'enquit-elle.

— Je me disais que je pourrais peut-être passer à l'université, histoire d'essayer de m'inscrire pour finir ma licence de droit cet automne.

— En auditeur libre ? s'enquit-elle d'un ton méfiant, soudain sur le qui-vive.

— Non, à plein temps.

— Tu n'es pour rien dans la mort de Tony Tambo, affirma-t-elle d'un ton catégorique.

— Je sais. Non, c'est juste que je suis pas sûre d'avoir envie de continuer à faire ce boulot. Je ne pensais pas que ça tournerait comme ça. En fait, quand j'ai démarré, c'était différent. Je ne sais pas si le monde devient de plus en plus malsain ou si j'ai eu une veine pas possible jusqu'à maintenant, mais il y a des jours où j'ai l'impression qu'il me faudrait un corps expéditionnaire avec conseillers techniques, croque-morts et infirmières derrière moi.

Della secoua la tête, agacée.

— Ma parole, tu t'apitoies sur ton sort, ce matin, ou quoi ? Écoute, c'est moi qui ai foiré en beauté hier soir. Un homme est mort et d'autres ont failli y rester. Une seule chose pourrait me mettre encore plus mal : si tu étais restée sur le carreau. Je peux sans doute aussi dire adieu à mon avancement, mais je n'ai absolument pas l'intention de démissionner. Même si je fais des erreurs, la police a besoin de gens comme moi et c'est plus important que mon propre besoin de me complaire dans la culpabilité... Il y a un nombre effrayant d'inspecteurs pas nets et intéressés chez nous. On a besoin de toi dans ton boulot tout comme on a besoin de moi dans la police. Et toutes les fois où tu as amélioré la vie des gens, tu y penses ? Tu as tout de même tiré Richard de prison, non ?

— Oui, mais sans moi, il n'y serait jamais allé, rappelai-je.

— Tu as sauvé des boîtes de la faillite en mettant la main sur les gens qui leur volaient leur argent et leurs idées. Tu as contribué au démantèlement d'une des plus grosses filières de drogue de Manchester.

— Ah oui ? Tu parles si ça a changé quelque chose à la quantité de poudre qui tourne en ville !

— Et l'affaire sur laquelle tu bossais quand je t'ai connue, alors, la falsification du relevé cadastral ? Sans toi, Alexis et Chris se seraient fait proprement dépouiller et elles n'habiteraient pas la maison de leurs rêves aujourd'hui. Tu as eu une influence décisive sur le cours de

leur existence.

L'évocation d'Alexis et Chris me ramena à mon corps défendant à la dernière affaire qui me restait à boucler. Même si j'étais prête à jeter l'éponge et à vendre ma part de l'agence avec celle de Bill, je ne pouvais pas laisser le meurtre de Sarah Blackstone en plan.

Comme je restais silencieuse, Della me décocha un petit coup de poing affectueux dans le gras du bras.

— Tu veux que je te dise ? En tant que membre de la police, ça me fend le cœur, mais je suis obligée de reconnaître que la ville a besoin d'indépendants dans ton genre.

J'avalai mon café.

— On dirait le commissaire Gordon, observai-je sans aménité. Della, je ne m'appelle pas Batman, nous ne sommes pas à Gotham City. Je pourrais peut-être apporter tout autant comme avocate. Peut-être que Ruth me prendrait dans son cabinet.

— Non, mais tu t'entends, renifla Della. Tu crois que tu pourrais passer comme ça de la lutte contre les criminels à leur défense ? Tu ne pourras jamais plaider les causes criminelles. Et un avocat ne défend pas que des innocents, tu le sais aussi bien que moi.

— Je ne pourrais sûrement pas non plus devenir procureur, grondai-je.

— Je sais bien. On ne poursuit pas que des coupables. L'ennui, chez toi, Kate, c'est que tu es sensible à l'ambiguïté morale de la vie; mais par chance, ton travail te donne l'occasion de cultiver cette sensibilité. C'est toi qui choisis tes clients. C'est toi qui choisis de défendre les innocents et de faire plonger les coupables. Tu as trop de sens moral pour être avocate. Tu es une indépendante née. Tires-en parti au lieu de te voiler la face.

Je poussai un long soupir. Je savais à présent pourquoi Philip Marlowe n'a pas de copains.

J'avais poussé jusqu'à Leeds avant de me dégonfler. Encore n'était-ce pas tout à fait ma faute. Le sherpa Tensing lui-même aurait eu du mal à se retrouver dans le dédale des rues du centre-ville; pas évident de tourner à droite au bon moment pour tomber sur le siège de la police où je trouverais l'attaché de presse que je devais voir. Comme je reprenais à chaque fois la route de Skipton, je me garai à Hyde Park Corner et allai tuer le temps avec un cocktail de jus de fruits décadent au très chic et branché café *Hepzi-bahz*, tout en faisant le point sur l'affaire qui me séparait encore de ma nouvelle vie.

Plus je repensais à Sarah Blackstone et plus j'étais convaincue que le meurtre relevait du privé, non de l'accidentel ni même du professionnel. Évidemment, une de ses patientes avait pu nourrir des soupçons sur l'identité du deuxième parent biologique de sa petite fille, mais même ce point était des plus douteux; et à supposer qu'il se confirmât, il y avait encore un monde pour arriver au meurtre, puisque les patientes ne connaissaient même pas sa véritable identité. Logiquement, si elle avait été tuée par une patiente, on aurait dû la retrouver à la clinique de Manchester, pas chez elle à Leeds.

Du coup, Helen Maitland partait grande favorite. Je savais à présent qu'elle avait envie d'un enfant, mais que Sarah Blackstone le lui avait refusé. Vu la nature de ses activités pendant deux des trois ans qui avaient suivi la rupture, Dieu seul connaissait les raisons de son refus. Mais depuis cette séparation, Helen avait perdu toute chance d'avoir des enfants. Si l'aspiration forcenée de Chris à la maternité m'avait appris quelque chose, c'était ce que le désir d'enfant pouvait avoir d'obsessionnel et de monomaniacal. « Ça commence au réveil et ça te lâche plus jusqu'au coucher, m'avait-elle expliqué. Certaines nuits, ça se glisse jusque dans les rêves. On ne pense à rien, sauf à être enceinte, et ça s'arrête dès que l'organisme constate la grossesse. C'est comme un poids qui s'envole d'un coup, comme une libération. »

Si Helen Maitland avait vécu ça avant le dépistage de son cancer, la réception d'une carte de Jan Parrish avec la photo d'une petite fille et une mèche de cheveux soyeux pouvait lui avoir fait l'effet d'un cadeau grotesque, cruel et gratuit, et au premier coup d'œil, déroutant. Mais en l'étudiant de plus près, elle ne pouvait avoir manqué de remarquer l'indiscutable air de famille de l'enfant avec Sarah Blackstone. Helen n'était pas née de la dernière pluie. Elle devait bien savoir que les travaux de Sarah étaient à la pointe de la recherche en procréation médicalement assistée. La découverte d'une enfant ressemblant à ce point à Sarah avait dû l'amener à se demander ce que son ex avait bien pu fabriquer, surtout juste après la ruine de ses propres

espérances.

La persévérance est une qualité aussi nécessaire à un médecin chercheur qu'à un privé. Confrontée à une énigme, Helen n'avait pas plus que moi classé l'affaire sans suite. Spécialisée dans l'étude des kystes fibreux, elle avait un accès permanent aux dispositifs de séquençage de l'ADN et était en contact quotidien avec les spécialistes de ce domaine. Je savais bien que l'identification du code génétique par les cheveux n'est pas une pratique courante du fait de sa difficulté technique, d'autant qu'on y trouve un ADN de trop mauvaise qualité pour permettre une analyse irréfutable; mais je savais aussi que la chose n'était pas impossible. C'était exactement le genre de corvée qu'un laborantin dévoué serait ravi d'effectuer pour les beaux yeux d'un chercheur. J'avais rencontré Helen Maitland, et je savais qu'elle avait le pouvoir de séduction et d'intimidation nécessaires pour obtenir ce genre de services.

L'obtention d'un échantillon témoin de l'ADN de Sarah n'était pas non plus un obstacle insurmontable - un ou deux cheveux subtilisés sur le col de sa blouse blanche suffisaient, et ils auraient été plus faciles à analyser que des cheveux coupés, du fait de la présence de la racine. La confrontation des deux séquences d'ADN aurait alors révélé à Helen une vérité plus insupportable pour elle que pour tout autre.

Dans son état de fragilité psychologique, comment anticiper ses réactions ? Elle avait très bien pu tomber sur Sarah à bras raccourcis, farouchement décidée à lui demander des explications. Pas besoin de pousser bien loin pour imaginer un scénario dans lequel le cœur de Sarah finissait par propulser son sang sur le carrelage de la cuisine au lieu d'en irriguer son système circulatoire. J'étais donc confrontée à deux problèmes : d'abord prouver la culpabilité d'Helen Maitland.

Puis décider quoi faire de la preuve lorsque je l'aurais trouvée.

Quand le personnel de la télé régionale commença à prendre le café d'assaut pour le déjeuner, les femmes en chemises d'homme à rayures et vestes couture et les mecs en costume lin et soie informes, je décidai que c'était le moment d'y aller. Je n'avais pas trouvé de solution au deuxième problème, mais il n'était pas d'actualité tant que je n'avais pas résolu le premier.

Ce coup-ci, je préférerai laisser la voiture au parking du *Holiday Inn* et faire le trajet à pied jusqu'au siège de la police. J'espérais ne pas y rester assez longtemps pour me faire coincer. Je passai tout de même la tête à l'intérieur du restaurant par acquit de conscience et repérai une demi-douzaine de convives, dont deux femmes, à la table d'un déjeuner d'affaires. Si ma voiture était repérée à mon retour, je pourrais toujours essayer de fléchir les patrons de l'hôtel en racontant que je venais de déjeuner chez eux, à cette table-là, et que non, je

n'avais pas la note parce que c'était un autre qui avait payé. Ça marche presque à tous les coups.

Avant de sortir du bar, j'avais passé un coup de fil pour prévenir le policier chargé des contacts avec la presse de m'attendre pour aller déjeuner. A l'accueil, je présentai ma carte de presse officielle au factionnaire qui y jeta un coup d'œil de routine. C'était naturellement un faux grossier élaboré à partir d'une photocopie de celle d'Alexis et d'une de mes photos d'identité, le tout scellé sous plastique au bureau. J'avais dû passer trois bonnes minutes à la fabriquer et il fallait vraiment y regarder à deux fois pour voir l'embrouille. Je n'avais jamais joué à ça avec la police de Manchester, où trop de flics me connaissent, mais de l'autre côté des Pennines, ça valait la peine d'essayer.

Dix minutes plus tard, Jimmy Collier et moi devisions autour d'un verre dans un pub bondé, une perle rare en plein centre-ville d'une agglomération du Nord où la direction préférait que la clientèle s'entende parler au lieu de l'abrutir avec une sono à fond. Jimmy était un petit homme vif, sans âge, habillé comme quelqu'un persuadé que les magazines masculins contiennent forcément des photos cochonnes. Il avait un peu l'allure d'un pingouin et marchait comme un canard, mais ce n'est pas avec un appétit d'oiseau qu'il attaqua une tarte oignons fromage, grande comme la coiffure traditionnelle du Yorkshire. Pendant qu'il bâfrait, je lui servis une salade qu'il avala avec autant de facilité que le reste de son déjeuner.

Je lui racontai que je préparais un dossier sur les cambriolages et les violations de domicile pour un hebdo féminin.

— Ce qu'on essaie de mettre au point, c'est une sorte de guide pratique basé sur de vraies affaires, pour illustrer les choses à faire et à ne pas faire. (Je lui balançai mon plus beau sourire :) Je me disais que le meurtre de Sarah Blackstone représentait à merveille la façon dont les choses ne doivent pas tourner, conclus-je en me rembrunissant.

Collier acquiesça en marmonnant une phrase inintelligible. Il avala sa bouchée et fit collier avec une gorgée de son demi avant de proférer :

— Ça c'est sûr.

C'était peu pour autant d'attente.

— Et... que pouvez-vous me dire de cette affaire ? relançai-je.

Il s'essuya la bouche du dos de la main.

— Sarah Blackstone avait travaillé tard au service de fécondation *in vitro* de l'hôpital St Hilda. Pour autant que nous sachions, elle en est partie vers 9 heures et demie. À 10 h 27; on a eu un appel d'urgence d'une cabine au coin de la rue. Une femme qui n'a pas donné son nom a signalé qu'elle avait manqué être renversée par un jeune Noir qui

tenait quelque chose comme un couteau à la main. Il avait déboulé d'une maison au pas de course en laissant la porte grande ouverte. On a pris l'appel au sérieux, parce qu'il faut bien avouer qu'il n'y a pas des masses de Noirs qui habitent dans les coins comme Pargeter Grove. On est arrivés à 10 h 40, quatre minutes après l'ambulance. Le Dr Blackstone était déjà morte. Le couteau a plongé tout droit entre les côtes jusqu'au cœur.

Je prenais des notes au fur et à mesure.

— Et vous avez conclu qu'elle avait dû déranger son cambrioleur ?

— C'est ça. Une vitre de la porte de derrière était brisée. La clé était dans la serrure. C'est un point sur lequel il faudrait insister auprès de vos lecteurs. Ça a l'air idiot, mais vous ne pouvez pas savoir le nombre de gens qui ont ce genre de négligence.

— À ce que j'ai lu, il semblerait que rien n'ait été volé, observai-je.

— En effet. Nous en avons déduit qu'il passait à peine la porte de derrière quand elle est entrée par celle de devant. Elle avait encore son imper. Tout ce qu'il a eu le temps de faire, c'est de la frapper mortellement. Je ne crois même pas qu'il ait eu le temps de dire quoi que ce soit, il a dû lui foncer dessus direct. Elle a vraiment joué de malchance. Une blessure à l'arme blanche entraînant la mort avec une telle rapidité, ce n'est pas fréquent. Quand il s'est rendu compte de ce qu'il avait fait, il s'est sauvé sans rien emporter.

— La maison n'était pas sous alarme ?

— Non, elle était juste un peu énervée, pouffa-t-il; (je parvins à me fendre d'un sourire écoeuré.) En fait, la maison était bien équipée d'une alarme, poursuivit-il, mais comme plein de gens, elle ne l'avait sans doute pas branchée en sortant. Ça aussi, il faudra le souligner. Si on a fait installer une alarme chez soi, il faut la brancher dès qu'on sort un instant.

— C'est important, ça, renchéris-je, (Il n'était tout de même pas censé savoir que Sarah Blackstone faisait sur la sécurité une fixette qui confinait à la parano. Encore un point qui allait à l'encontre de la théorie du cambrioleur dérangé dans son travail. Jamais Sarah Blackstone n'aurait laissé l'alarme débranchée.) Et cette mystérieuse informatrice, ça ne vous a pas paru bizarre qu'elle ne vous donne pas son identité ?

— C'est presque toujours comme ça, dans le coin, proféra-t-il la bouche pleine. Ils ont peur de se mouiller, même quand on a aucun autre témoin valable. Ils ne veulent pas être obligés de manquer le boulot pour venir témoigner au tribunal, et ils ont la trouille que les voyous viennent chez eux le prochain coup s'ils se mettent en avant. Pour eux, le sens civique, ça se limite à composer le 999 pour nous appeler.

— C'est la majorité silencieuse, commentai-je.

— Il y a de ça; surtout depuis les émeutes de Hyde Park. Ils sont épouvantés par les conséquences. On a beau leur dire qu'ils ne risquent rien à témoigner, ils ne nous croient pas.

Moi non plus. J'en ai trop entendu sur le compte de la police du West Yorkshire. Je connais une femme qui s'est fait enfoncer sa porte à coups de masse par trois adolescents, en plein jour. Le voisin a appelé le 999 et les flics sont arrivés une bonne demi-heure plus tard, en protestant que, les voleurs étant déjà partis, ils ne pouvaient pas faire grand-chose. Je feuilletai rapidement mon carnet de notes.

— Une affaire des plus intéressantes, décidément; pas d'autopsie, j'imagine ?

— L'équipe du labo travaille en ce moment sur certaines analyses, dit-il d'un ton réservé, mais ils ne veulent pas m'en dire plus. Tout ce que je sais, c'est qu'on a toujours du mal à admettre qu'on se trouve devant une affaire de routine, conclut-il en clignant de l'œil.

— Elle a pris son temps pour revenir de l'hôpital, observai-je. À cette heure-là, en voiture, il n'y en a pas pour plus d'un quart d'heure.

— Elle se sera peut-être arrêtée en route pour boire un coup ou manger un morceau, fit-il en toute insouciance.

— Ou pour passer dire bonsoir à quelqu'un qui n'était pas chez lui, suggérai-je. Alors il n'y a pas d'autre témoin oculaire que la mystérieuse correspondante ?

— C'est ça; comme il tombait des cordes, à cette heure-là, les pochards et les gens qui promènent leurs chiens devaient foncer tête baissée. Ce qui nous a un peu étonnés, c'est que personne n'ait vu le cambrioleur escalader le mur de derrière; il y a pourtant une cité universitaire en face, mais on dirait bien qu'on a joué de malchance d'un bout à l'autre dans cette affaire. Encore une chose qu'il faut dire à vos lecteurs, c'est d'organiser des comités de vigilance de quartier pour limiter le risque d'agression dans les rues. C'est vraiment efficace, d'après notre service de Sécurité communautaire.

— Sécurité communautaire ?

Il eut le bon goût d'avoir l'air gêné.

— C'est l'ancienne Prévention des Délits, reconnut-il d'un ton penaud.

Sauf que pas du tout. De même que la fermeture de lits d'hôpital se transforme en « hospitalisation à domicile », un changement d'appellation s'était imposé d'urgence.

Je posai quelques questions anodines, lui offris encore une bière et pris congé avant de devoir le regarder englober une Forêt-Noire grande comme la région du même nom.

Je m'étais assise au dernier étage du musée d'art moderne de la ville, sous les immenses panneaux de Frank Brangwen qui

représentent de laborieux enfants de la révolution industrielle aux mains calleuses et aux corps étrangement semblables à ceux de ces Stallone ratés, cloués à leur bureau à longueur de journée et qu'on voit dans toutes les salles de gym chics du pays. Ce jour-là, pourtant, je n'étais pas d'humeur à méditer sur les bouleversements sociaux. Je fixais *Le Laminoir* sans le voir. Tout ce que je voyais, c'était le visage d'Helen Maitland, tordu de douleur et de rage, tandis qu'elle poignardait la femme qu'elle avait aimée et qui l'avait frustrée dans son désir d'enfant.

Je voyais de mieux en mieux ce qui s'était passé. La confrontation des séquences d'ADN avait confirmé les soupçons d'Helen Maitland sur les activités de Sarah. Cette recherche n'était pas sortie de nulle part; j'imaginais très bien les conversations du couple sous la couette, Sarah s'exaltant sur le jour où la technologie permettrait à deux femmes de faire des enfants, tandis qu'Helen en rêvait pour elle et pour leur couple; mais pour une raison quelconque, le refus de Sarah avait creusé un fossé tel que leur relation était devenue impossible.

Je devinais la suite comme si j'y étais. En découvrant la vérité, Helen avait voulu passer chez Sarah pour l'affronter en face, mais elle n'était pas chez elle. Elle était restée travailler tard. J'imaginais Helen assise dans sa voiture à ronger son frein tandis que sa fureur enflait comme un feu de joie. Lorsque Sarah était enfin arrivée, Helen était sûrement incapable de discuter posément. Elle avait insisté pour entrer et les deux femmes étaient passées dans la cuisine. Là, la dispute s'était envenimée jusqu'à ce qu'Helen pète les plombs, s'empare du couteau de cuisine et le plante profondément dans le cœur de Sarah. Le meurtre devait l'avoir calmée. Elle avait eu assez de jugeote pour simuler une effraction sur la porte de derrière. Si elles avaient bu quelque chose, elle avait débarrassé les verres ou les tasses. Puis, à la faveur de l'obscurité, elle s'était glissée au-dehors, avait repris sa voiture et roulé jusqu'à la cabine d'où elle avait passé son coup de fil bidon.

Ma version était compatible avec toutes les fausses notes qui contrariaient la thèse du cambrioleur pris sur le fait : elle expliquait le trou entre le moment où Sarah avait quitté l'hôpital et celui où elle avait été trouvée morte et elle justifiait le fait que le tueur ait emporté le couteau, puisqu'elle ne portait pas de gants. Le plus sûr pour elle était encore de le ramener chez elle, de le stériliser et de le ranger dans son tiroir à couverts. Elle avait sûrement été éclaboussée de sang, mais il pleuvait cette nuit-là. Si elle portait un imper, elle n'avait eu qu'à l'ôter avant de s'en débarrasser à tête reposée.

Helen Maitland s'y était bien prise pour brouiller sa piste. Heureusement pour elle, la police du West Yorkshire ne valait pas un clou, mais si les représentants de l'ordre commençaient à se pencher

sur son cas, ils auraient tout de même quelque chose à se mettre sous la dent : un appel d'urgence de sa voix, un imper neuf qui n'arrangerait sûrement pas ses affaires... et bien sûr, son absence d'alibi. Il leur manquerait peut-être un mobile précis, mais il ne faudrait sûrement pas beaucoup pousser Helen Maitland pour qu'elle passe aux aveux. Si jamais les choses en arrivaient là, ce ne serait plus qu'une question de temps avant qu'on vienne frapper à la porte d'Alexis et Chris, et j'avais été engagée pour éviter ça.

Je poussai un soupir peut-être moins discret que je ne le croyais, car la gardienne de salle entre deux âges entra nonchalamment dans mon champ de vision, les sourcils froncés par la compassion :

— Ça ne va pas, ma petite ? s'enquit-elle.

— Si, si, très bien, la rassurai-je. Je réfléchissais.

Elle inclina la tête, compréhensive.

— On en a pas mal comme ça, dit-elle, surtout depuis qu'Allan Bennett a fait une dramatique sur le musée à la télé.

En digne personnage de Bennett, elle poursuivit son périple en hochant la tête pour elle-même, sans troubler l'ordonnance d'une permanente aussi rigide que les bustes d'Epstein dans la salle voisine. Je me levai péniblement et regardai ma montre : 4 heures. C'était l'heure d'une nouvelle confrontation. Cette fois, au moins, j'étais à peu près sûre de ne pas me retrouver nez à nez avec une arme.

Je me garai une cinquantaine de mètres au-delà de la maison d'Helen et me préparai à l'attendre au volant. À 6 heures, je connaissais les gros titres de l'actualité mieux que les lecteurs des quotidiens, et à 7 heures, j'attendais Godot d'un instant à l'autre. Lorsque les chiffres de l'horloge électronique se rapprochèrent de 20 heures, je décidai que ça commençait à bien faire et qu'on faisait frire un haddock pêché rien que pour moi *chez Bryan*, à moins de cinq minutes en voiture.

A mon retour, près d'une heure plus tard, il y avait de la lumière chez Helen Maitland. Lorsqu'elle ouvrit la porte et me découvrit sur le perron, elle parut d'abord contrariée, puis résignée.

— C'est le retour de Sherlock Holmes, fit-elle avec un sourire forcé.

— J'ai des informations qui risquent de vous intéresser.

— Et on dit que l'étiquette se perd, fit-elle en haussant les sourcils. Entrez, je vous en prie. C'est bien miss... Branagh, il me semble ?

— Brannigan, rectifiai-je en la suivant à l'intérieur. Branagh, c'est l'acteur; moi, c'est pour de vrai.

Il y a des fois où je m'entends et où je me demande comment font les gens pour ne pas me rire au nez.

— Excusez-moi, miss Brannigan. Asseyez-vous, ajouta-t-elle comme nous arrivions dans la cuisine. (J'ignorai son invitation. Elle s'adossa

au plan de travail, face à moi, caressant d'une main distraite un chat écaillé-de-tortue étendu sur la planche à découper.) Voilà, vous avez toute mon attention. J'imagine que c'est au sujet de Sarah ?

— Je sais que vous étiez ensemble, lâchai-je à brûle-pourpoint. Je sais que vous vouliez un enfant et qu'elle a refusé de s'engager dans cette voie avec vous. Mais après votre séparation, les progrès techniques ont permis à Sarah de concevoir des enfants à partir de deux ovules au lieu de recourir à du sperme. Le fait d'être une pionnière ne lui a pas paru un gage d'immortalité suffisant, elle a voulu projeter ses propres gènes dans l'avenir et elle s'est mise à mélanger ses propres ovules avec ceux de ses patientes. Par reconnaissance, une de ses patientes a brisé la consigne du secret en envoyant une photo et une mèche de cheveux au médecin qui avait transformé son rêve en réalité; au bon Dr Helen Maitland. Alors, comment je m'en tire, jusque-là ?

Son visage était resté impassible mais sa main avait cessé de caresser le chat pour se crispier sur la fourrure de l'animal. Elle voulut sourire mais ne parvint qu'à faire la grimace :

— Mal. Je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous pouvez bien parler.

— Il y a forcément trace quelque part du séquençage de l'ADN que vous avez fait faire sur cette mèche de cheveux et sur ceux de Sarah. On ne fait pas disparaître ce genre de traces administratives. Les flics finiront bien par trouver, non sans mal, mais ils mettront la main dessus.

Elle me fixait maintenant sans ciller, d'un œil méfiant de rapace.

— Excusez-moi, je dois avoir manqué un épisode; que vient faire la police là-dedans ?

— Arrêtez, Dr Maitland. Nous ne sommes idiotes ni l'une ni l'autre, alors cessez de vous comporter comme si nous étions deux demeurées. J'imagine sans peine dans quelle douleur psychologique a dû vous plonger la découverte des activités de Sarah, surtout après vous être vue refuser la possibilité d'être la première à subir le traitement, et pire encore, après votre opération. Vous êtes revenue la voir pour lui faire mesurer l'affront qu'elle vous avait fait, et elle vous a congédiée, n'est-ce pas ? Sans prendre vos émotions au sérieux, tout comme elle avait opposé une fin de non-recevoir à votre désir d'enfant.

Helen Maitland secoua lentement la tête.

— J'avais cru comprendre que vous ne vous faisiez pas de cinéma, miss Brannigan, mais en fait, je crois que vous devriez vous faire soigner.

— Je ne crois pas, moi. Je crois que c'est vous qui avez un problème, Dr Maitland. Vous voulez donner l'impression d'être cool et détendue, et Dieu sait que vous y arrivez presque. Mais vous avez

drôlement intérêt si vous espérez vous en tirer après avoir tué votre ancienne maîtresse.

Elle repoussa le plan de travail et se tint hérissée devant moi, comme un de ses chats qui aurait vu un drôle de matou sur le perron.

— Ça suffit, fit-elle d'une voix assourdie par la fureur, partez maintenant.

— Je savais bien que dans le fond, vous aviez du tempérament. C'est ce tempérament qui a repris le dessus quand vous êtes allée trouver Sarah et qu'elle a dédaigné votre souffrance. C'est lui qui vous a poussée à saisir le couteau le plus proche et à le plonger entre les côtes de Sarah jusqu'au cœur.

— Sortez ! dit-elle d'une voix où la fureur le disputait à l'incrédulité. Je n'ai aucune raison d'écouter tout ça.

Elle fit un pas dans ma direction.

— Vous ne pouvez pas vous en tirer comme ça, Helen, fis-je en levant les mains, les paumes face à elle. Dès que les flics s'intéresseront à votre cas, ils mettront la main sur ce qui leur faut. Tout se tient dès qu'on accepte l'idée que Sarah n'a pas été tuée par un cambrioleur. Dès qu'ils auront comparé votre voix à celle de l'appel d'urgence, ils arriveront jusqu'à vous.

— Il n'en est pas question.

Ce n'était pas la voix d'Helen Maitland. Elle venait de derrière mon épaule droite. Je fis volte-face en position de combat, tout le poids de mon corps sur les talons.

C'était Flora. Elle tenait un long revolver au canon étincelant.

Ses petites mains pâles avaient l'air trop frêles pour manœuvrer un engin pareil, mais l'arme ne tremblait pas. Je ne savais pas à quoi carburait Flora, mais en tout cas, ce n'était sûrement pas à la camomille.

— Flora, lui dit Helen d'une voix calme.

— Tout va bien, Helen, fit Flora sans me quitter des yeux.

Pas pour moi. J'en avais assez de me faire brandir des calibres sous le nez; et puis franchement, je n'avais pas l'impression que Flora soit de la même pointure que les gorilles de Lovell. Je me tournai ostensiblement vers Helen Maitland et tombai bouche bée :

— Oh mon Dieu ! m'exclamai-je.

Je vis du coin de l'œil que la main armée de Flora déviait quelque peu tandis qu'elle tournait son regard vers Helen. Je me lançai aussitôt, la jambe droite projetée en avant à hauteur d'épaule, les oreilles pleines de mon propre hurlement, comme dans les scènes d'action de Bruce Willis. D'un seul coup, tout se passa au ralenti : mon pied entra en contact avec son épaule, Flora tomba à la renverse, son bras armé valdingua sur le côté, le doigt se crispa sur la détente comme j'atterrissais sur elle, un spasme contracta mes muscles dans l'attente de la détonation...

Une langue de flamme jaillit du canon pour disparaître dès que Flora eut relâché sa pression.

J'avais eu la trouille de ma vie à cause d'un briquet fantaisie.

J'avais eu très peur. Maintenant, j'étais remontée. Lorsque j'avais passé la porte, j'étais animée des meilleures intentions du monde; j'avais plus ou moins l'idée de chercher une issue qui évite la prison à vie à Helen Maitland, mais à présent, j'étais moins sûre de ma bienveillance.

— C'était vraiment stupide, Flo, observa Helen avec un détachement dont j'aurais été incapable en de telles circonstances.

Je me dégageai des membres et des cheveux épars de Flora et me remis sur pied d'un bond.

— C'était pire que ça, fis-je. Putain, j'aurais pu vous faire vraiment mal, espèce de conne.

Flora balança l'arme à travers la pièce; elle atterrit avec fracas non loin d'Helen, dans le coin cuisine. Ensuite, elle se roula en boule et éclata en sanglots.

Helen ramassa le briquet et le posa sur la table de la cuisine, puis elle rejoignit Flora, s'accroupit à ses côtés et l'entoura de ses bras. Flora parut pleurer une éternité, mais d'après la pendule de la cuisine, ça dura au bas mot cinq minutes. Aucune importance; ça me laissait le

temps de retrouver un rythme cardiaque normal.

Helen finit par installer Flora sur une chaise et s'assit à côté d'elle.

— Même avec une arme, vous ne pourriez pas empêcher les flics de faire ces comparaisons de voix, dis-je. Je ne suis pas assez gourde pour m'embarquer dans ce genre de confrontation sans assurer mes arrières, au cas où une idiote risquerait un plan débile et qu'il m'arrive vraiment quelque chose.

— Alors tout est fini, énonça Flora d'une voix sourde.

— Comment peux-tu dire ça ? fit Helen, excédée, en s'éloignant d'elle. Comment peux-tu croire que j'ai... C'est de la folie.

— Pas du tout, figure-toi, fit Flora d'une voix chevrotante. Tu vois, si les flics se mettent à rechercher la voix de l'appel d'urgence, ils vont trouver.

— Écoute, Flora, je ne sais pas où tu as été pêcher cette idée, protesta Helen. Je n'ai pas tué Sarah, et je suis atterrée que tu puisses croire ça.

— Mais je ne le crois pas. La vérité, personne ne la connaît mieux que moi.

Il y eut un silence tandis que nous digérions les implications de ses paroles, Helen et moi. D'un seul coup, l'énormité de ma deuxième erreur en deux jours me frappa de plein fouet. Je ne m'étais pas trompée en mettant la mort de Sarah Blackstone sur le compte d'un amour obsessionnel, mais j'avais misé sur le mauvais cheval. J'étais tellement persuadée de la culpabilité d'Helen que je n'avais même pas pensé à Flora.

— Est-ce que j'ai bien compris ? demanda Helen d'une voix où perçait de l'horreur.

— C'est vous qui l'avez tuée, n'est-ce pas ? m'enquis-je. (Flora ne répondit pas. Ce n'était pas nécessaire. Nous connaissions l'une et l'autre la vérité, à présent.) Alors, est-ce que j'étais loin du compte ? Mon scénario était juste ? C'est ça, dans les grandes lignes ?

De sa main libre, Flora rejeta sa chevelure en arrière.

— Pourquoi vous voulez des détails ? Pour courir me dénoncer au poste le plus proche ?

Je poussai un soupir.

— Si je suis détective privé, c'est parce que j'aime comprendre le pourquoi des choses. Je connais la différence entre la loi et la justice. Je sais que remettre des gens à la police n'est pas toujours la meilleure façon de conclure une affaire. Si vous ne voulez pas que j'aille trouver les flics, vous avez intérêt à me parler, pas à me terroriser. J'ai une cliente qui s'intéresse de près à la mort de Sarah Blackstone. Elle a ses raisons de vouloir connaître toute la vérité là-dessus, des raisons très pressantes.

Pendant que je parlais, Helen Maitland farfouillait dans le tiroir de

la table de cuisine. Comme j'achevais ma tirade qui devait plus à ma culture cinématographique qu'à une noblesse d'âme innée, elle en exhuma un paquet de Silk Cut tout racorni.

— Je savais bien qu'il y avait un paquet par là. (Le médecin arracha l'emballage, ouvrit le paquet, enleva le papier d'argent, fit jaillir une cigarette d'un coup de pouce et la sortit avec ses lèvres. Puis elle s'empara du revolver et l'alluma avec. La classe.) Je pense qu'on est dans la merde, Flora, dit-elle dans un nuage de fumée, mais pour le peu que j'en ai vu, miss Brannigan m'a l'air la mieux qualifiée pour s'occuper de tout ça. Je pense vraiment que tu devrais nous dire ce qui s'est passé.

Flora se remit à pleurer; je ne me laissai toujours pas émouvoir.

— Je ne voulais pas la tuer, dit-elle à travers les cheveux et les larmes.

— Je sais, fit Helen de sa voix apaisante et raisonnable. (Il allait y avoir une drôle d'explication entre ces deux-là, je le voyais à son regard, mais Helen Maitland avait assez le sens des réalités pour se rendre compte que ce n'était pas le moment.) Ce n'est pas ton genre, Flo.

Flora pleurnicha encore un peu sans qu'Helen, toujours en train de fumer sa cigarette, tourne une seule fois ses regards vers elle. Impossible d'élaborer la moindre hypothèse sur ce qui pouvait se passer derrière son regard vide. Flora finit par se redresser sur sa chaise, elle écarta ses cheveux et se frotta les yeux de ses petites mains, comme une gamine qui vient de pleurer d'énervement à la fin d'une longue journée. Elle prit une profonde inspiration et décocha un regard suppliant à Helen avant de se tourner vers moi :

— Je ne voulais vraiment pas la tuer, dit-elle. Ce n'est pas pour ça que j'y étais allée.

— Racontez-moi ça.

Helen se contenta d'écraser sa cigarette pour en allumer une autre aussitôt.

— C'est pas facile, fit Flora, plaintive, en soufflant bruyamment par le nez.

— Plus facile que de tuer quelqu'un, observai-je.

— Pas tant que ça, répondit Flora d'une voix tremblante. Ça s'est passé dans le feu de l'action. Avant même de me rendre compte que j'avais le couteau dans la main, elle était déjà morte. C'est bien plus dur d'en parler, Helen, il faut que tu me croies.

— Et alors, que s'est-il passé ? relança Helen après avoir hoché la tête sèchement. Je suis aussi impatiente que miss Brannigan.

Flora repoussa les cheveux qui lui tombaient dans les yeux et prit une expression implorante. Pour moi, cette femme restait insaisissable. Elle donnait l'image d'une innocente vulnérable et plutôt timide, mais

il suffisait que je croise le regard de ses yeux sombres pour avoir l'impression qu'une horde d'obscurités maléfiques et surnaturelles dansait le sabbat sur ma tombe. Je voyais parfaitement ce que Maggie avait voulu dire avec son histoire de dragon. Je sentais tout ce qu'un tel mélange des genres pouvait avoir d'érotique, mais ce que je retirais de tout ça, c'était surtout du soulagement. Si elle avait tenu une vraie arme, Flora aurait été du genre à me descendre sans mollir avant de pleurnicher « j'ai pas fait exprès » comme maintenant avec nous au sujet de Sarah Blackstone.

— Est-ce que ça ne pourrait pas attendre jusqu'à ce qu'on soit toutes les deux ?

— Miss Brannigan en sait trop pour que nous la jetions dehors, dit Helen. (Je ne sais pas pourquoi, mais ses paroles ne m'inquiétèrent pas autant que celles de Flora.) J'ai bien l'impression qu'il vaut mieux tout lui raconter si on veut avoir une chance de se tirer de ce gâchis sans trop de casse.

Je n'aurais pas présenté les choses autrement.

Flora parut à deux doigts de protester, mais elle lut la détermination sur les traits de sa compagne.

— Tout a commencé quand on a dépisté un cancer de l'utérus chez Helen, dit-elle.

— Ça, je connais, interrompis-je avant qu'elle s'enfonce prématurément dans le pathos. Ça s'est terminé par une ablation complète. Quel rapport avec le meurtre de Sarah Blackstone ?

Flora me jeta un regard empli de méchanceté pure; Helen Maitland n'en perdit pas une miette. Lorsqu'elle reprit la parole, ce fut d'un ton plus vif :

— Helen voulait un enfant à tout prix, et dès qu'elle a connu le diagnostic, elle s'est adressée à une gynéco de ses amies, pas Sarah, pour prélever ses ovules des trois mois à venir.

— Pourquoi ?

Helen parla d'un ton haché, les yeux rivés sur la table :

— Une partie de moi espérait que l'ablation complète ne serait pas nécessaire et que même si je ne pouvais plus jamais produire d'ovule fertile, il serait toujours possible de m'en faire inséminer un ou même de le confier à une mère porteuse. Alors on a récolté tous les œufs qu'on a pu avant l'opération et on les a congelés. C'est risqué, de congeler les ovules; personne ne sait vraiment ce que ça donne. Et pourtant, j'avais toujours cette idée folle en tête que même si je ne pouvais pas porter l'enfant moi-même, je pourrais peut-être malgré tout assurer une postérité à mon code génétique; et si tout le reste échouait, je pourrais toujours faire don de mes ovules à quelqu'un qui en aurait besoin.

Une fois de plus, le caractère délirant de l'instinct de reproduction

me frappa de plein fouet. Vierge Marie, qui avez conçu sans pécher, songeai-je pour me préserver de ces funestes aspirations, aidez-nous à pécher sans concevoir.

— D'accord, enchaînai-je, bien décidée à avancer sans laisser monter le niveau émotionnel du déballage. Helen a fait congeler ses ovules. Je ne vois toujours pas le rapport avec le meurtre.

— Un matin, il y a deux mois environ, Helen a reçu une lettre vraiment bizarre. Elle avait été postée à Manchester...

— Ça aussi, je connais, coupai-je, un peu pour garder le contrôle des opérations et un peu pour les épater par l'étendue de ce que j'avais découvert. Elle contenait la photo d'un bébé, une mèche de cheveux et un mot de remerciement.

Pour la première fois, Helen parut perdre contenance :

— C'était le portrait craché de Sarah au même âge. Je n'en revenais pas d'une telle ressemblance. J'avais entendu Sarah évoquer la possibilité technique de faire des enfants à partir des ovules de deux femmes, et j'ai compris que c'était sans doute ce qu'elle faisait. Comme je travaille avec des gens sujets aux kystes, j'ai accès au séquençage de l'ADN.

— Ils ont réussi à obtenir de l'ADN dans les cheveux coupés ? m'enquis-je.

— Il y a toujours des chercheurs prêts à relever un défi, et c'est la marotte d'une des femmes de St Hilda de parvenir à extraire l'ADN des mèches de cheveux. J'ai soudoyé un de mes étudiants pour avoir un échantillon sanguin de Sarah. Il lui a raconté que c'était pour une expérience sur des sujets pris au hasard afin d'éclairer un aspect mal connu de la biologie sanguine, et elle a marché. La confrontation des deux séquences d'ADN ne permettait aucun doute : Sarah était l'un des deux parents de l'enfant. (Elle fumait maintenant comme si son but dans la vie avait été de vider deux paquets par jour. Cette fois-ci, ce fut Flora qui tendit le bras pour serrer étroitement la main d'Helen dans la sienne. Helen poursuivit, presque pour elle-même :) Le plus dur à avaler, c'était que la rupture était justement venue de là. J'avais terriblement envie d'un enfant alors que Sarah n'en voulait pas. Je savais que les progrès techniques permettraient bientôt à deux femmes de faire des bébés : elle a refusé catégoriquement de l'envisager. Elle disait qu'elle n'était pas prête à transformer mon corps en terrain d'expériences. Que si le résultat devait être un monstre ou même un enfant handicapé, elle ne pourrait plus se supporter. Moi je pensais, plus simplement, qu'elle n'aurait pas supporté la vie avec un enfant. J'ai fini par décider que je préférais l'espoir de faire un enfant à la certitude de vivre avec elle. Je vous laisse imaginer les scènes...

Sa voix se perdit dans un souffle de fumée.

— Ça a dû être terrible pour vous de découvrir qu'elle se livrait à

l'expérience sur d'autres femmes, fis-je avec toute la platitude des journalistes de la télé.

— Je crois bien que si je l'avais eue en face de moi quand j'ai eu les résultats du séquençage, fit-elle, l'air grave, je l'aurais peut-être tuée. Mais plus j'y ai repensé ensuite, plus j'en suis venue à me dire que j'étais contente de ne pas avoir eu un enfant avec elle; je ne tenais pas à avoir une fille porteuse de la moitié des gènes de Sarah. La distance n'engendre pas toujours l'idéalisation, vous savez. Elle aide à remettre les choses en perspective. J'avais toujours envie d'un enfant, mais je n'éprouvais plus d'attirance pour Sarah. Je ne la haïssais même plus. Je la méprisais, ça oui, parce qu'elle était prête à tous les reniements; mais je n'ai pas eu très longtemps envie de la tuer.

— Assez pour en parler à Flora ? demandai-je doucement.

Flora se tourna alors vers moi en roulant des yeux furieux :

— N'essayez pas de rejeter la faute sur Helen. Elle ne m'a rien dit de ce genre. C'est moi qui ai eu l'idée d'aller voir Sarah. Helen ne savait même pas où j'allais.

— Et pourquoi y êtes-vous allée, sinon pour mettre Sarah en face de sa perfidie ?

— Oui, renchérit Helen, pourquoi y es-tu allée ?

— Pour la convaincre de faire pour nous ce qu'elle avait fait pour les autres, répondit Flora avec un sourire las. Avec mes ovules et les tiens, pour qu'on ait un enfant à nous.

Il y eut un long silence pendant lequel les yeux d'Helen parcouraient les traits de Flora, à l'affût de la moindre trace de mensonge, puis elle laissa tomber sa tête dans ses mains. Elle ne pleura pas. Au bout d'un moment, l'œil sec, elle releva la tête et proféra :

— C'est étonnant, ce que tu dis là.

— C'est la vérité, répondit Flora. Pourquoi y serais-je allée, sinon ?

— Je ne m'étais jamais doutée que tu avais ce genre de sentiments.

— C'est-à-dire ? Assez d'amour pour toi, ou assez envie d'un enfant ? s'enquit Flora d'un air de défi, le menton haut.

— L'un ou l'autre, ou bien les deux, répondit Helen d'une voix lasse. Qu'a dit Sarah ?

Flora détourna les yeux, le visage dur. Je commençais vraiment à avoir l'impression d'être de trop.

— Elle m'a ri au nez. Elle m'a dit qu'elle n'allait sûrement pas donner un enfant à une poupée sans cervelle et une obsessionnelle compulsive. Alors je lui ai dit que j'irais trouver les autorités pour tout leur raconter.

— Ce n'était pas très malin, commenta Helen en prenant une nouvelle cigarette. Sarah et les menaces n'ont jamais fait bon ménage.

Son côté humour à froid commençait à me taper sur les nerfs. Elle allait finir par exploser à un moment ou à un autre. Plus tard elle

craquerait, pire ce serait. J'espérais bien me trouver hors de la zone des retombées à ce moment-là.

— Comment a-t-elle réagi à la menace ? demandai-je.

— Elle m'a attrapée par le col et elle m'a collée au bar du coin-cuisine, dit Flora, encore soufflée qu'un tel geste soit possible dans son univers. Elle s'est mise à me cogner en répétant que j'étais un sale maître chanteur et qu'elle connaissait plein de femmes prêtes à tuer pour garder les enfants qu'elle leur avait donnés. J'étais terrifiée. Elle n'arrêtait pas d'entortiller sa main dans mon manteau, ça m'étranglait; j'étais à bout, j'ai tâtonné sur le plan de travail et ma main a touché un couteau. Je l'ai attrapé et j'ai frappé sans réfléchir. Ça m'est venu comme ça. Là, elle est tombée à la renverse. Je suis restée plantée là, le couteau à la main, à la regarder mourir; et je ne pouvais rien faire.

— Tu pouvais appeler une ambulance, corrigea Helen d'une voix glaciale.

— Je l'ai fait. J'ai foncé à la cabine du coin de la rue et j'ai appelé une ambulance.

— Non, pas à ce moment-là, intervins-je. Il y a un ou deux petits trucs que vous avez faits avant. Vous avez supprimé toute trace de lutte, déverrouillé la porte de derrière en laissant la clé dans la serrure et vous êtes sortie casser le carreau pour faire croire à un cambriolage. Vous avez enlevé votre imper plein de sang, et après avoir vérifié qu'il n'y avait personne en vue, vous êtes sortie tranquillement par-devant jusqu'à la cabine. Là, vous avez appelé le 999 pour raconter qu'un Noir venait de sortir d'une porte en courant avec un couteau ensanglanté. A ce moment-là, Sarah Blackstone était déjà morte.

— Même si j'avais téléphoné tout de suite, ça aurait été pareil, rétorqua Flora, éperdue. Ça a été si vite ! Je te jure, Helen, en quelques secondes, elle était morte.

— Non, pas si vite que ça, rectifiai-je froidement. Sinon, l'équipe médicale aurait signalé aux enquêteurs un décalage entre l'heure de la mort et celle de l'appel.

Au regard que me jeta Flora, je me félicitai qu'elle n'ait pas de couteau sous la main.

— Il faut voir les choses en face, Flora, fit Helen d'une voix morne, tu ne pouvais pas vraiment te permettre de la laisser vivre, après ce que tu avais fait. Pas étonnant que tu m'aies dit le lendemain que tu me donnerais un alibi si la police venait m'interroger. C'était pour être sûre d'en avoir un, pas vrai ? Et surtout, ne t'avise jamais de me raconter que tu l'as fait pour moi.

Flora resta muette. Helen se tourna vers moi :

— Quelque chose me dit qu'un magnétophone tourne dans votre sac à main.

Dans une poche de ma veste, en fait. Mais inutile d'insister là-

dessus, des fois que l'une ou l'autre se serait mis de fausses idées en tête.

— On n'en est plus là aujourd'hui, la technique avance à pas de géant. Si je ne croyais pas à l'assurance, je serais morte depuis longtemps.

— Alors maintenant, vous allez trouver la police, c'est bien ça ?

— Helen ! gémit Flora, je ne veux pas aller en prison !

— Je ne crois pas qu'il faille en arriver là, intervins-je. Telle que Flora raconte la chose, on a plutôt l'impression d'un geste d'auto-défense qui a mal tourné. Je ne pense pas qu'elle représente un risque pour d'autres personnes, et je ne vois pas l'utilité de déballer tout ça au grand jour.

Un sourire cynique retroussa la lèvre de Flora :

— Vous voulez dire que vous ne voulez pas que le monde apprenne ce que faisait cette salope de Sarah. Je parie que votre cliente est une de ces femmes à qui elle a donné des bébés. Elle ne veut pas qu'on découvre le pot aux roses, hein ?

— Ne va pas trop loin, Flora, fit Helen. Miss Brannigan tient ta liberté entre ses mains, enfin là où elle a planqué son magnéto.

— Il y a quelques conditions à mon silence, dis-je en hochant la tête. Si quelqu'un d'autre est inculpé, je ne pourrai pas laisser faire; si jamais le secret de Sarah vient à être divulgué et si je vous soupçonne d'y être pour quelque chose, j'envoie la cassette. Ça vous convient ?

EPILOGUE

Les flics attrapèrent les gros bras de Peter Lovell une quinzaine de jours plus tard, lors d'une descente de routine dans un bar de nuit clandestin. Ils furent aussitôt inculpés du meurtre de Tony. Le tribunal administratif, qui raffole des ripous tout autant que la police elle-même, ajouta le meurtre aux autres chefs d'inculpation retenus contre Lovell dans le cadre de l'association de malfaiteurs. D'après Della, sur le point d'abandonner les béquilles et de rentrer chez elle, tout ce monde-là allait plonger pour un bon moment. Dan et les Vermines venaient de signer chez un label indépendant, dans la foulée de leur premier concert sans nasillons. Ils m'avaient promis que le premier single à sortir de la chaîne de pressage serait pour moi. Je brûlais d'impatience. Ça ferait chic, encadré dans mon bureau !

La répression des fraudes étant ce qu'elle est, Alan Williams et Sarah Constable devaient trouver qu'ils avaient vraiment joué de malchance pour prendre du ferme, mais la police avait fait du bon travail en parvenant à les impliquer dans les escroqueries à la pierre tombale des régions de Birmingham, Durham et Plymouth. Ils avaient pris dix-huit mois chacun, un vrai séjour de santé dans une de ces nouvelles prisons « ouvertes ». Ça ne les empêcherait pas de réfléchir à leur prochaine escroquerie, mais au moins, ça les mettrait hors circuit un moment. Le patron de Sell Phones s'en était un peu mieux tiré ; tout ce qu'on avait pu lui mettre sur le dos, c'était une charge de captation d'appel. La législation sur les télécommunications est tellement archaïque qu'il est pratiquement impossible de faire tomber quelqu'un pour un délit relatif aux téléphones cellulaires. Comme en plus, personne ne porte les compagnies téléphoniques dans son cœur, il n'avait pris que du sursis. Il perdait tout de même son affaire, ce qui était déjà un embryon de justice sommaire.

J'avais aussi fini par discuter affaires avec Josh. Il avait commencé par me dorer la pilule, comme quoi il voulait investir une partie de son capital dans les PME, mais je lui avais dit de passer aux choses sérieuses. Notre accord stipulait qu'il rachèterait les parts de Bill, mais que mon intéressement dans l'affaire serait réévalué à 55 pour cent en reconnaissance de ma participation personnelle aux bénéfices. Je me faisais donc un bénéfice de 20 pour cent supplémentaires qui ne me coûtait rien, sauf que j'allais devoir faire tourner l'agence toute seule... Josh m'avait aussi promis que lorsque j'en aurai les moyens, je pourrais lui racheter sa part à prix coûtant, en ajoutant seulement l'inflation. Je sais reconnaître une affaire en or quand elle se présente ; c'est tout juste si je ne lui ai pas sauté au cou. Le plus beau, c'est que le soir même, l'envie de pendre Bill avec ses tripes m'avait passé, et j'ai

même découvert qu'on s'amuse bien avec Sheila une fois qu'on la connaît un peu mieux.

Alexis a été satisfaite de la façon dont j'ai arrangé les choses avec Helen et Flora. Obnubilée par l'enfant à venir comme tous les futurs parents, elle se souciait fort peu de savoir qui avait tué Sarah, du moment que ça ne rejaillissait pas sur son conte de fées personnel. Je ne lui ai pas parlé de la petite manigance de Sarah Blackstone avec ses propres ovules; je n'ai pas pu me résoudre à lui révéler quelque chose de nature à empoisonner son bonheur.

J'ai bien fait : quand Chris a accouché six mois plus tard, le patrimoine génétique de Jay Appleton Lee, avec sa touffe de cheveux aile-de-corbeau, ne laissait aucun doute. Je vous jure que la petite pleure avec l'accent de Liverpool.

J'aimerais pouvoir arrêter là mon bilan : rien que des événements heureux, on frise le *happy end*. Je suis payée pour savoir que les choses ne sont jamais aussi tranchées. Environ deux mois après le grand déballage dans sa cuisine, Helen Maitland passa un après-midi à l'agence peu avant la fermeture. Je confiai la boutique à Shelley et l'emmenai au café du Cornerhouse boire une infusion, avec une part de quatre-quarts. Il y a des jours où c'est drôlement pratique d'avoir un cinéma d'art et d'essai à la porte.

Devant une tasse de fraise sauvage, elle me raconta que Flora venait de décrocher un poste de bibliothécaire dans une université du Wyoming.

— Je ne savais pas qu'ils avaient des universités là-bas, observai-je.

Petit, je sais. Mais je n'ai jamais prétendu être une grande comique.

— Moi non plus, répondit-elle avec un demi-sourire du côté opposé à la cigarette.

— Alors vous cherchez du boulot ?

— Vous voulez dire, est-ce que je pars avec elle ?

— Je me demandais si le message n'était pas « au revoir, ne vous faites pas de bile, on sort de votre vie pour de bon », confirmai-je en hochant la tête.

— C'est quand même ça, en un sens. Flora ne reviendra pas, et la seule prière que je ferais si j'étais encore un peu croyante, ce serait de pouvoir oublier ce lamentable gâchis. Vous voyez que vous n'avez rien à craindre de ma part. Quant à Flora, eh bien, elle a trop à perdre. La police n'a arrêté personne, elle n'a même pas procédé à un interrogatoire. L'affaire va être enterrée maintenant, comme Sarah elle-même.

— C'est aussi bien, dis-je.

— Ça vaut mieux, renchérit-elle. (Ses yeux verts se perdirent dans le vague.) Mais je n'irai tout de même pas rejoindre Flora. Depuis qu'elle

nous a raconté ce qui s'était passé, c'est à peine si je supporte de rester dans la même pièce qu'elle. J'avais peut-être cessé d'aimer ou de haïr Sarah, mais je n'ai jamais voulu sa mort, même dans les pires disputes, et ça me rend malade d'avoir été l'instrument de sa perte.

— N'exagérez pas, protestai-je. C'est Flora qui l'a poignardée, pas vous. Vous ne saviez même pas où elle allait. Vous ne lui avez sûrement pas soufflé son geste, votre réaction aux révélations de Flora ne laisse aucun doute là-dessus.

— Peut-être pas ouvertement, mais elle n'aurait jamais pensé à ça sans mon obsession. Si je ne lui avais pas expliqué le sens de la photo et de la mèche de cheveux, elle ne se serait jamais souciée de Sarah. Ce n'est pas moi qui ai porté le coup, mais c'est moi qui en porte la culpabilité.

Je voyais bien qu'il était inutile d'essayer de la faire changer d'avis. Nous finîmes nos boissons en devisant à bâtons rompus, puis elle prit congé en prétextant un rendez-vous. De ma place près de la fenêtre, je la vis traverser Oxford Road en zigzaguant à grandes enjambées entre les bus et les autos. Je la suivis des yeux jusqu'à Princess Street où elle tourna à gauche et disparut.

Je découvris l'article dans le *Chronicle* du lendemain soir. UN MÉDECIN FAIT LE SAUT DE LA MORT A L'HÔTEL. Elle avait pris une chambre au dernier étage du *Piccadilly*; elle avait même apporté une masse au cas où la fenêtre à guillotine ne se serait pas ouverte assez grand. Lors de l'enquête, on a donné lecture d'un mot dans lequel elle citait le passage de Keats, où il est question de cesser de vivre sans douleur à la mi-nuit.

Je rêve parfois d'Helen Maitland qui tombe dans les airs, prend la forme d'un oiseau et reprend son essor juste avant de toucher le sol. J'espère que sa couvée l'attend quelque part.

[i] Dandruff: pellicule et lice: morpion, en argot.

[ii] Voir Crack en stock

[iii] Voir Arrêts de jeu

[iv] Voir Crack en stock

[v] Voir Arrêts de jeu

[vi] HFEA: Human Fertilisation and Embriology Authority (N. du T.)

[vii] Voir Retour de manivelle

[viii] Voir Arrêts de jeu

[ix] Voir Le dernier soupir

Table of Contents

1	
2	
3	
4	
5	
6	
7	
8	
9	
10	
11	
12	
13	
14	
15	
16	
17	
18	
19	
20	
21	
22	
23	
24	
EPILOGUE	